STARFIX

LE GUERRIER DE L'ESPACE EST LA !

LES CHOCS DE LA RENTREE

FLASHDANCE
OCTOPUSSY
OUTSIDERS

N° 8 - OCTOBRE 83 - 17 F - MENSUEL
BELGIQUE 138 FB - SUISSE 5,50 F - CANADA $ 2,50
M 2654-8-17 F



le pavé de B.D

BOURGEON REPREND LA MER dans
le 5[e] épisode des **PASSAGERS DU VENT**

55...

56...

Ils vont la tuer...

PRENEZ LE LARGE tous les mois avec
LES PASSAGERS DU VENT dans CIRCUS/ LE PAVÉ
132 pages, 20 F chez votre marchand de journaux

NUMERO 66

SOMMAIRE



STARFIX N° 8, Mensuel - Dépôt légal : Septembre 1983 - Copyright © Starfix Editions 1983 - **Directeur de publication** : Christophe Gans - **Rédacteur en chef** : Doug Headline - **Secrétaire de Rédaction** : Frédéric Albert Lévy - **Comité de Rédaction** : Nicolas Boukrieff, Dan Brady, François Cognard, Christophe Gans, Doug Headline, Frédéric Albert Lévy, Dominique Monrocq, Jérôme Robert - **Collaboration** : Olivier Billiottet, Daniel Bouteiller, Guy Delcourt, Gaillac-Morgue, Fred Gordon, Benoît Lestang, Arsène Lupin, Matt Sanderson, Pierre Scias, Michel Scognamillo, Renzo Soru, François Truchaud - **Documentaliste** : Daniel Bouteiller - **Direction Artistique/Maquette** : Katell Postic - **Maquette** : Marie-Noëlle Ywanoff, Estelle Rivallan - **Attachée de Presse** : Fabienne Renault - **Correspondant permanent à Los Angeles** : Jordan R. Fox - **Correspondant spécial** : Forrest J. Ackerman - Dessinateur : Jacques Terpant - **Dessinateur invité** : Yves Chaland - **Photocomposition** : Photocompo 2000 - Photogravure : Prunelle, CERAT - Imprimé par les Presses Montsouris - Siège social et bureaux de rédaction : 13, rue de la Cerisaie, 75004 Paris - Téléphone définitif : 277.18.10 - STARFIX. SARL au capital de 20000 F ; RC Paris 326.754.157 - Gérant : Edmond Cohen - Diffusion France : NMPP - **Père Spirituel** : Colonel Kurtz - **Chef de la Promotion** : Jean-Noël Raviscioni - **Publicité** : Jacques Villatte, Christine Hamon, Philippe Puech - Tél. : 277.18.10.

Remerciements : les firmes Agence Dupuy-Compton, AMLF, CIC, Don Bluth Productions, Les Films du Sémaphore, Gerrick, Les Grands Films Classiques, Franco-American Prods, Hexagone F.M., Publicis-Conseil, Sinfonia Films, U.G.C., Warner-Columbia, ainsi que Mmes et MM Michèle Abitbol, Jacques Arnault, Josée Bénabent, Simona Benzakein, Paul Bouri, John Caglione, Pierre Carboni, Agnès Chabot, Yves Chaland, Michèle Darmon, Caroline Decriem, Florence Deplanque, Fabienne Ferreira, Marie-Christine Fontaine, Charles Gassot, Agnès Goldman, Frank Henenlotter, Pierre Hermand, Jean-Pierre Jackson, Philippe Labro, Steve Laporte, Laurence Lemaire, Nicole Liss, Annie Mezguich, Alexandra Nouveau, Annie Poirel, Alain Roullau, Jean-Pierre Roy, Jasmine Ruzza, Steve Rubin, Ingeborg Sager, Dominique Segall, François Schilow, Danielle Teisseire, Trevor Von Eeden, et un grand bravo à Jean-Baptiste Meyer et Jean-Pierre Vincent.



Bravez les pièges du vide stellaire et profitez de ce cadeau STARFIX ! Chaque mois, STARFIX vous offre les plus belles affiches de films du moment ! Ne l'oubliez pas !

COSMIQUE !

LE GUERRIER DE L'ESPACE prend son envol !

Soyez avec lui sur les routes galactiques ! Mettez en déconfiture les pirates de la voie lactée ! Tombez les belles vénusiennes ! Tirez dans le tas avec votre pistolaser ! Ayez des trous à vos chaussettes comme Wolff, le Loup des Etoiles !
Ingénieurs du cosmos et cow-boys des comètes !
Précipitez-vous à vos astronefs et sur la carte postale la plus proche !

LES 500 PREMIERS

(500 seulement ! C'est dit !) qui nous écriront pour demander ce magnifique cadeau spatial gratuit recevront l'affiche 40 x 60 tout en couleurs du "Guerrier de l'Espace" !!! Pressez-vous : cachet de la poste et poussières de nébuleuses feront foi ! A vos plumes en fibre de tungstène platiné et faites vite !



EDITO·EDITO

L'ÂGE D'OR TECHNOLOGIQUE EST LÀ !

En pleine rentrée, tout le monde en bave. Ecoliers fouettés par leurs maîtres, ouvriers exploités par leurs patrons grassouillets, automobilistes pressurés par l'augmentation du gazole, et j'en passe. Mais nous, de l'autre côté de l'écran, on est bien au chaud. On joue sur le velours. La force est avec nous.

En cette rentrée, on apprend que Tobe Hooper, après avoir échappé au "Retour des Morts-Vivants" qui ne se fera pas, va filmer le classique *Vampires de l'espace* d'après le roman superbe de Colin Wilson, sur un scénario de Dan O'Bannon. Que l'équipe de *Dune* se démène dans la poussière du Mexique pour mettre en place les gigantesques vers des sables du livre de Frank Herbert, et qu'ils ont construit tous les décors et les accessoires en vrais matériaux, genre bois et cuir, parce que ça coûtait moins cher que de les fabriquer en carton-pâte. Que Walter Hill va remplacer John Landis pour réaliser ce fameux *Dick Tracy* tant attendu. Et que Spielberg s'apprête à produire une version nouvelle de *La Petite Boutique des Horreurs* le vieux film culte de Roger Corman, qui est entre-temps devenu un énorme succès au théâtre, à Broadway. Et le film sera en relief.

Ce sont quelques nouvelles brèves comme on en trouve trois cent cinquante au mois dans nos pages d'échos. Je les ai prises au hasard, comme au loto, et elles servent magnifiquement mon propos; qui concerne l'évolution actuelle du cinéma.

Certains disent que le cinéma est mort en 1958, avec le début des compromissions faites par Hollywood envers les circuits de distribution, les co-productions et les tournages à l'étranger, l'abandon progressif des grands studios, et la glissade vers une moralité douteuse des films populaires. 1958 : l'année de *Vertigo*. Comment dépasser un film pareil? Peut-être qu'ils n'ont pas tort. Ben oui, après ça, il n'y a plus que le désert rouge des années soixante, avec ses cheveux longs, ses écharpes violettes, ses ralentis interminables et son affreuse ressemblance avec le théâtre d'avant-garde. Et au milieu de ça, seulement quelques chefs-d'œuvre épars, signés par les anciens maîtres ou produits de circonstances heureuses autant que rares.

Il me semble que la vérité peut enfin éclater aujourd'hui. Oui, le cinéma est "mort" en 1958. Il est également ressucité vers 1977.

La poignée d'informations lancée plus haut constitue une partie infime de ce qui bouge au pays du cinéma. Aujourd'hui, tout remue, tout scintille, la magie est de retour. Et tout ça parce qu'à nouveau, le Phénix a pu renaître de ses cendres. Hollywood n'est plus aussi seul : l'usine à rêves (expression un peu trop péjorative à mon goût) s'étend d'un bout à l'autre du globe.

L'Angleterre est devenue le bastion des plus grands tournages du super-productions. Elstree, Pinewood, Shepperton, ses trois principaux hauts-lieux du cinéma abritent continuellement des décors énormes. Près de Paris, les trois immenses bulles de plastique de *Dream One*, environnement conditionné idéal, forment avec leurs 5900 m² le plus vaste plateau d'Europe. A côté de San Francisco, Industrial Light and Magic, la compagnie d'effets spéciaux de George Lucas, travaille à plein régime. Et les tournages importants à l'étranger se multiplient…

Tout ça parce que, vers 1977, une génération flambant neuve d'hommes de cinéma a remporté ses premières victoires. Depuis lors, la courbe est restée ascendante. Le talent abonde au paradis du celluloïd, et, impossible d'en démordre, une incontestable série de réussites occupe nos écrans au fil des mois. Très peu des productions de prestige se révèlent décevantes. La politique des auteurs peut à nouveau s'exercer avec enthousiasme grâce aux "film makers" les plus brillants du moment, de Carpenter à Coppola ou Cronenberg, par exemple. Jamais la puissance de l'image n'aura autant déferlé sur les toiles argentées : toute les découvertes de la science et de la technique sont immédiatement employées par le cinéma, lorsqu'elles ne découlent pas directement de lui. Effets optiques, prises de vus contrôlées par ordinateur, maîtrise de la photographie en couleurs (enfin !), apogée des peintures sur verre, incrustations, computer graphics, nouvelles caméras et animation tridimensionnelle… J'arrête, sinon je vais défaillir. *Le cinéma est reparti vers les sommets !*

Ne me parlez plus de la mort du cinéma, des funérailles d'Hollywood, de l'enterrement de l'intelligence ! Nous vivons la plus formidable époque que le grand écran ait connue. Après l'âge d'or du muet et l'âge d'or d'Hollywood, voici L'AGE D'OR TECHNOLOGIQUE !

Le moment où l'inventivité scientifique de l'homme se met au service de notre monde, celui de l'image et de l'aventure, est le moment de notre triomphe.

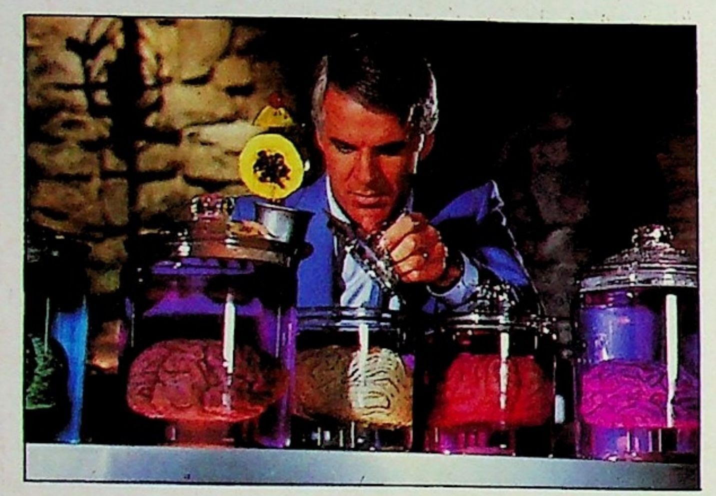
Votre chance est là. Mais faites attention, le sablier est renversé. L'époque nous file entre les doigts comme autant de grains dorés. Ne ratez pas ça. Pour paraphraser un autre prophète, ça se passe aujourd'hui, c'est notre galaxie, et vous ne l'oublierez jamais !

Doug Headline

L'HOMME AUX DEUX CERVEAUX.



Le titre de *L'homme aux deux cerveaux* et l'affiche (un visage coupé en deux horizontalement au niveau du front) risquent de prêter à confusion. En fait, l'homme aux deux cerveaux n'a pas deux cerveaux comme un chien à deux têtes a deux têtes. Le deuxième cerveau de l'histoire est celui que transporte dans un bocal un chirurgien-neurologue. Rien d'exceptionnel jusqu'ici, si ce cerveau n'était pas vivant et n'avait pas une communication télépathique parfaite avec le chirurgien... si parfaite que celui-ci, devenu véritablement amoureux, désire "placer" le cerveau dans un corps de femme aussi vite que possible (un cerveau "en bocal" ne peut en effet survivre que quelques jours).



On aura reconnu dans cette histoire une variation sur les thèmes de Pygmalion, Frankenstein, et quelques autres, parfois ouvertement cités (on aperçoit un extrait du *Cerveau du Nabab* sur un écran de télévision au cours du film). Comme dans son précédent film, *Les cadavres ne portent pas de costard*, le réalisateur Carl Reiner rend ici hommage à quelques mythes increvables du cinéma, mais encore une fois se démarquer de ses modèles en traitant tout sur le mode parodique.

L'homme aux deux cerveaux est certainement l'un des films les plus drôles qu'on ait vus depuis longtemps. Et les rires du public sont là pour le prouver. Bien évidemment, tout n'est pas égal dans le comique qui nous est proposé, mais il a presque toujours la qualité d'être en rapport avec le sujet même du film, jusque dans les détails. D'emblée, Reiner n'hésite pas à plaisanter sur la vie et la mort : une femme heurtée par une voiture fait un bond en l'air de Superman ; un chien appelé par son maître qui agonise franchit le corps du mourant en sautant comme s'il participait à une course de haie.

Mauvais goût? Sans doute Et même, dans certains cas, une franche vulgarité. Mais deux rectifications s'imposent. D'abord, cette vulgarité n'est jamais statique, comme elle peut l'être dans quelques comédies bidassières bien françaises. Les gags "vulgaires" sont toujours construits en deux ou trois temps, et cette progression est comme la création d'un véritable univers (l'idée du chapeau que Polnareff avait utilisée pour l'une de ses affiches célèbres trouve ici des prolongements inattendus). Ensuite, cette incertitude entre le bon goût et le mauvais goût est le reflet du débat moral qui se pose à propos de tout progrès scientifique. La science a-t-elle le droit de détruire pour construire? Le héros a-t-il le droit de tuer pour faire vivre, son amour venant ici ajouter une justification quelque peu perverse à d'éventuels égarements? Bien évidemment, le scénario s'arrange pour que tout reste moral – il s'agit d'un film *comique* –, mais la fable n'est pas exempte d'un certain malaise, celui qui caractérisait les meilleurs films de Billy Wilder ou de Jerry Lewis. Et, après tout, le titre n'est pas si mensonger : comme tout homme, l'homme aux deux cerveaux, sans avoir vraiment deux cerveaux, est constamment tiraillé par des désirs contradictoires.



F.A.L. ■

FICHE TECHNIQUE :
L'HOMME AUX DEUX CERVEAUX (Man with Two Brains). U.S.A. 1983. Aspen Film Society. PR : David V. Picker & William E. McEuen. R : Carl Reiner. SC : Carl Reiner, Steve Martin, George Gipe. PH : Michael Chapman. MUS : Joel Goldsmith. DEC : Polly Platt. MONT : Bud Molin. SFX : Clay Pinney, Robert Willard. SFX MAQ : Lance Anderson. Gorilles : Kevin Brennan. DIST : Warner Coll. Avec : Steve Martin (Dr Michael Hfuhruhurr), Kathleen Turner (Dolores Benedict), David Warner (Dr Alfred Necessiter) Paul Benedict (Maître d'Hôtel), Richard Brestoff (Dr Pasteur), James Cromwell, George Furth, Peter Hobbs, Earl Boen, Bernie Hern, Frank McCarthy, William Traylor, Randi Brooks.

LA VENGEANCE DU FAUCON

En dépit de sa séduisante affiche, "La vengeance du faucon" n'est pas un nouveau produit d'héroic-fantasy mais une aventure médiévale sur fond historique; nous est ainsi conté un épisode de la vie du plus célèbre héros serbo-croate, Banovic Strahinja (lit. Strahinja le faucon), célébrité d'ailleurs toute relative dans la mesure où la renommée de ce brave homme n'a guère franchie les frontières de la Serbie et n'évoque que fort peu de choses au spectateur français moyen. Ce léger détail d'acclimatation surmonté, il convient de reconnaître que le film est une agréable réussite, particulièrement en ce qui concerne la reconstitution d'une atmosphère moyennageuse. Soin extrême apporté aux costumes et mobiliers, choix judicieux des décors naturels sont autant d'éléments qui contribuent à donner un caractère d'authenticité au film, nullement indigne du "Seigneur de la guerre" ou de "La vallée perdue".

Moins réussie par contre apparaît l'intrigue, cahotique recherche d'un chevalier pour retrouver son épouse enlevée. Manquant parfois de rythme et de continuité, pourvue d'un découpage parfois confus, la partie "action" du film n'en constitue par l'élément le plus attrayant; de plus, et c'est sans doute là le défaut majeur du film, l'interprétation est catastrophique et l'inexpressivité coutumière de Franco Nero semble ici un havre de paix face au cabotinage effréné de tous les interprètes yougoslaves, il est vrai desservis par un doublage assez consternant.

Pour l'amateur de cinéma bis horrifique, signalons tout de même l'extrême violence qui baigne le film : les turcs, les vilains dans le cas du film, se livrent en effet à toutes sortes de pillages, viols et massacres régulièrement ponctués de supplices des plus divers, ce qui nous vaut entre autres un remarquable écartèlement et un

FANNY HILL

"Fanny Hill" échappe de peu à la palme du plus mauvais film érotique de l'été, palme qui lui est ravie par le sinistre *"Nana"* et à laquelle l'affreuse Katya Berger n'est sans doute pas étrangère. En fait, si le film de Gerry O'Hara n'est pas véritablement nul, il ne présente par contre rigoureusement pas le moindre intérêt et on se demande encore quelles raisons saugrenues ont pu pousser Harry Alan Towers (ancien producteur des films de Jesus Franco au temps de sa gloire internationale) à financer cette morne adaptation d'un insignifiant petit roman libertin très surfait.

Certes, tout cela n'est pas trop fauché, la reconstitution d'époque semble honorable et l'héroïne Lisa Raines parvient même à montrer une parcelle de talent durant



empalement n'ayant rien à lui envier. Ne serait-ce que pour avoir été le premier "ogre" des pays de l'est, "La vengeance du faucon" se doit d'être vu.

O. BILLIOTTET ■

FICHE TECHNIQUE :
LA VENGEANCE DU FAUCON (Banovic Strahinja). 1980. Yougoslavie/Allemagne. PR : Aleksandar Petrovic pour "Jadran Film", "Avala Film", "Von Hirschberg-Kalmowicz Filmproduktion", "Neue-Tele Contact Filmproduktion", "Filmska Radna Zajednica", "Zvezda Film". R : Vatroslav Mimica. SC : Aleksandar Petrovic, Vatroslav Mimica. PH : Branko Ivatovic. DEC : Mile Jeremic. MUS : Alfi Kabiljo. Eastmancolor. 95'. Avec : Franco Nero (Banovic Strahinja), Dragan Nikolic (Alija), Sanja Vejnovic (Anda), Gert Froebe (Goldfinger... euh non... Jug Bogdan), Rade Serbedzia, Kole Angelovski, Charles Millot.

deux secondes et quatre dixièmes. Plus étranges par contre sont les deux courtes apparitions d'Oliver Reed en notaire poudré, fardé et efféminé : le ventripotent Oliver en grande folle, vous imaginez le tableau... Etrange carrière en vérité que celle d'Oliver Reed, gros acteur fort désagréable quoique bourré de talent. Après un départ fracassant *(La nuit du loup-garou)* suivi de dix ans de louvoiements et un retour fracassant au parfum de scandale *("Love", "Les diables", "Les charognards")*, Reed semble aujourd'hui être uniquement préoccupé de payer ses impôts ou ses bouteilles de scotch. D'une comédie zambienne *(Touch of the sun)* à une super-production produite par le colonel Khedafi *(Le lion du désert)*, d'un polar américain de série Z *(Un million de dollars par meurtre)* au film historique iraquien (*"Al mas a la al kubra"*, non ce n'est pas un gag !), Oliver Reed promène sans conviction son imposante silhouette, totalement indifférent à ce qui lui est offert. Et ce n'est pas *"Fanny Hill"* qui cessera ce gâcl..s. Dommage...

O. BILLIOTTET ■

FICHE TECHNIQUE :
FANNY HILL (Fanny Hill). 1982. Grande-Bretagne. PR : Harry Alan Towers pour F.H. PRODUCTIONS. R : Gerry O'Hara. SC : Stephen Chesley. PH : Anthony Spratling. DEC : Geoffrey Tozer. Eastmancolor. 92'. Avec : Lisa Raines (Fanny Hill), Oliver Reed (Widdlecombe), Shelley Winters (Mrs Cole), Maria Harper, Wilfrid Hyde-White, Paddy O'Neill,, Alfred Marks.

FRANCES

Frances n'est ni un bon film intéressant, ni un mauvais film sans intérêt. *Frances* est un intéressant film raté. Peut-être parce qu'il est "entre deux chaises". Cette biographie se refuse les libertés d'un *Lisztomania*, où le portrait d'un personnage célèbre n'était qu'une façon pour le réalisateur Ken Russel de se libérer de quelques obsessions personnelles ; mais elle n'offre pas non plus l'exactitude scrupuleuse, "historique", dont *Gandhi* peut se glorifier. En un mot, *Frances* appartient au genre pour lequel les Américains ont créé le mot *docu-drame*, mais la combinaison de la partie "docu" et de la partie "drame" est toujours particulièrement difficile à réussir. A travers le personnage de Frances Farmer, star américaine déchue, le film se propose de révéler quelques rouages de l'impitoyable machine de cinéma hollywoodienne : producteurs cauteleux, espions vipérins, journalistes sans scrupules, magnificence des studios, vertige des décors, luxe des intérieurs réservés aux vedettes (mais qui peuvent leur être retirés du jour au lendemain). Avec, en prime, si l'on peut dire, comme aboutissement de cette usine à rêves... et à cauchemars, une plongée dans les enfers d'un hôpital psychiatrique.

Cette partie documentaire est de loin la mieux réussie de *Frances*. Ancien monteur, le réalisateur Graeme Clifford est visiblement un amoureux des images. La mise en scène de ce film *sur* Hollywood nous ramène à certaines splendeurs hollywoodiennes que l'on croyait passées.

Malheureusement, ce montage est construit sur du vide. La partie "docu" se perd dans les brumes parce qu'elle ne trouve aucune partie "drame" sur laquelle s'appuyer. Il manque un personnage, ce qui est un comble pour un film biographique. La Frances du titre parvient si peu à introduire une unité dans le film que le scénario s'est senti obligé, pour trouver un fil conducteur, de lui adjoindre un personnage créé de toutes pièces, celui – bien conventionnel d'ailleurs – du journaliste ami et confident. Frances Farmer apparaît en effet comme une femme beaucoup trop incohérente, ou tout au moins naïve, pour mériter notre attention. Ses réactions contre le système hollywoodien, son refus des hypocrisies du milieu cinématographique que pourraient être attachants s'ils n'étaient profondément infantiles ; car son rejet des conventions de l'*establishment* ne l'empêche pas de souhaiter tout ce qui les accompagne – l'argent, le luxe, le vedettariat. Le film a beau essayer de noircir le trait, il n'arrive pas à nous rendre antipathiques des producteurs ou des journalistes qui ne font que reprendre à Frances ce qu'ils lui ont eux-mêmes donné.

En fait, c'est en elle-même que Frances trouve son véritable ennemi, comme le montre son conflit sans cesse recommencé avec sa mère, à la fois stimulante et dévorante. Mais n'est-ce pas là un autre film qui commence, sans grand rapport avec le premier ? Il ne s'agit pas de condamner *Frances* a priori sur sa durée (2 h 19), mais le récit se fait trop souvent lourdement répétitif.

En définitive, il y a plus dans *Frances* qu'une simple erreur de construction. Il y a une erreur de principe. Une fausse bonne idée. Le fait que Frances Farmer ait été rejetée par ses contemporains ne suffit pas à faire d'elle aujourd'hui un personnage intéressant, comme l'ont visiblement cru les auteurs du film. Car, si l'histoire de l'Art regorge de génies méprisés à leur époque, il est absurde d'en déduire que tous les artistes méprisés à leur époque aient été pour autant des génies. Or, Frances Farmer n'a pas acquis avec le temps la reconnaissance qui la rendrait exemplaire : qui, sans ce film, connaîtrait aujourd'hui le simple nom de Frances Farmer

Frances Farmer n'est ni un personnage d'hier, ni un per sonnage d'aujourd'hui. Une note en bas de page cependant s'impose : si *Frances* ne fait pas grand-chose pour son héroïne, il contribue en revanche à prouver que son interprète Jessica Lange valait mille fois mieux que le rôle de pimbêche en furie que Monsieur Dino DeLaurentiis lui avait offert dans *King Kong*. Si artificiel que soit son personnage, elle arrive, par l'espèce de foi qu'elle met en lui, à le rendre parfois poignant. Somme toute, au lieu de *Frances*, il aurait mieu valu appeler le film *Jessica*.

F.A.L. & CLAIRE SOREL ■



FICHE TECHNIQUE :
FRANCES (Frances). U.S.A. 1983. "EMI/Brooksfilms". PR : Jonathan Sanger. R : Graeme Clifford. SC : Eric Bergen, Christopher De Vore, Nicholas Kazan. PH : Laszlo Kovacs. MUS : John Barry. DEC : Ida Random. MONT : John Wright. 140'. DIST : Gaumont. Avec : Jessica Lange (Frances Farmer), Kim Stanley (Lilian Farmer), Sam Shepard (Harry York), Bart Burns (Ernest Farmer) Jeffrey De Munn (Clifford Odets), Jordan Charney, Lane Smith, Allan Rich, Christopher Pennock, Sara Cunningham.

LA CRIME

La crime a les qualités et les défauts d'une série noire à la française. Il lui manque cette espèce d'énergie brute et primaire qui rend les séries noires américaines vraisemblables, sinon réalistes. Bien sûr, l'histoire en elle-même – celle d'un flic qui, en enquêtant sur un meurtre, découvre une affaire de corruption financière autour d'un ministre – pourrait avoir été tournée de l'autre côté de l'Atlantique, mais aux Etats-Unis, on croit encore que les mots *politique* et *vérité* ne sont pas contradictoires, alors qu'en France on pense en pareil cas ce que le bon père Hugo déclarait déjà au siècle dernier : "La vérité finit toujours par être oubliée". Significativement, le ministre de *La crime* qui se suicide (toute ressemblance avec des personnages ou des événements...) est amené à cette triste extrémité bien plus par sa vertu que par sa malhonnêteté. Et, paradoxalement, ce qui peut surprendre le spectateur français moyen, c'est que l'histoire qu'on lui raconte ici se termine somme toute assez moralement.



En réalité, Labro, malgré ses activités bien connues de journaliste, se moque entièrement de la vraisemblance. S'il suffit par exemple de travailler à *Libération* pour pouvoir s'offrir l'appartement de Gabrielle Lazure dans le film, il ne restera sans doute plus beaucoup de gens dans la rédaction de *Starfix* le mois prochain. En revanche, si l'on veut bien faire abstraction de ces "détails", *La crime* parvient assez habilement à faire vivre un grand nombre de personnages, même fugaces. Autour de Lazure la journaliste-de-choc et du flic Brasseur – curieusement un peu inégal dans ce rôle –, les silhouettes arrivent à être plus que des silhouettes. Dayle Haddon donne un certain relief à son personnage très conventionnel de putograncœur. Brialy sait concilier dans ses sourires bonté et cynisme. Et l'adjoint de Brasseur joue à merveille l'imbécile intelligent. Quant à Trintignant, même s'il reprend là des habits qu'il a déjà souvent portés, il parvient à faire de son suicide une scène cruellement comique.
Les dialogues y sont pour beaucoup. Les échanges verbaux entre Brasseur et ses subordonnés nous ramènent aux meilleurs moments des films américains d'origine. Malgré leur manque de solidité "individuelle", les personnages finissent par exister les uns par rapport aux autres.
C'est ce qu'essaie d'exprimer aussi la *mise en scène,* dès l'ouverture où un travelling arrière révèle lentement au spectateur que Brasseur est en train de parler à son chat. Mais les idées de Labro manquent singulièrement de cohérence. Aux ellipses efficaces – Dayle Haddon découvrant en revenant sur ses pas que la boîte aux lettres dans laquelle elle vient de glisser une enveloppe a été forcée – se mêlent des scènes gratuitement longues et complaisantes – la même Dayle Haddon brûlée vive dans un ascenseur sur fond musical beethovénien... et les naïvetés touchantes – mouvement de caméra qui vient symboliquement placer un pilier entre Brasseur et Brialy. D'une certaine manière, Labro semble avoir voulu réaliser avec *La crime* une synthèse entre l'esbrouffe de *L'héritier* et l'intimisme qui caractérisait *Le hasard et la violence.* La synthèse n'est sans doute pas vraiment réussie, mais l'entreprise ne manque pas d'originalité.

F.A.L ■

(quel vendu ! Il aurait quand même pu éviter de parler de Manchette d'une façon aussi dithyrambique ! NDLR)

FICHE TECHNIQUE :
LA CRIME. France 1983. T Films. PR : Alain Terzian. R : Philippe Labro. SC : Jacques Labib, Jean-Patrick Manchette, Philippe Labro. PH : Pierre-William Glenn. MUS : Reinhardt Wagner. DEC : Serge Douy. MONT : Thierry De Rocles. Durée 102'. DIST : UGC. Avec : Claude Brasseur (Commissaire Martin Griffon), Jean-Claude Brialy (Rambert), Gabrielle Lazure (Sybille Berger), Dayle Haddon (Suzy Thompson), Jean-Louis Trintignant (Lacassagne), Robert Hisch (Kazavian), Luc-Antoine Dicquero (Gomez), Jacques Dacqmine, Yves Beneyton.

UN FLIC AUX TROUSSES

Vous vous ennuyez. En ces périodes estivales, tout est fermé et vos amis sont en vacances. Pas assez courageux pour entreprendre une quelconque activité intellectuelle ou sportive, vous avez été contraint de vous rabattre sur les trois chaînes étatisées de la télévision... Horreur et putréfaction ! Ce n'est que l'annexe de Radio-Vatican et le petit écran diffuse vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et sur les trois chaînes (aucune importance de toute façon, c'est les mêmes), des images du pape. Dernière solution : il vous reste le cinéma ; Mille fois hélas, les efforts conjugués de la chaleur, de la flemme et de l'irritation provoquée par l'envahissant clown blanc ont eu raison de vos ultimes ressources mentales ; il n'est plus question de supporter un prétentieux drame psychologique ou un petit thriller hispano-bulgare.
C'est dans ces conditions précises que la vision d'un film comme "Un flic aux trousses" s'impose. Produit moyen au sens littéral du terme "moyen", "Eddie Macon's run" se caractérise par des défauts suffisamment mineurs pour ne provoquer guère trop de protestations et des qualités assez modestes pour n'entraîner qu'un enthousiasme fort modéré et très passager. Certes, quelques poncifs sont rencontrés au cours de cette ballade touristique au sein du Texas : souvenirs des temps heureux en famille, nourisson gravement malade forçant son honnête papa à trimer dur pour payer les frais médicaux, couple (filmé au ralenti !) courant sur une plage... Mais tout cela n'est que menus détails vite compensés par quelques éléments intéressants, parmi lesquels une très cruelle vision de cette violence sous-jacente et omniprésente chez la middle-class américaine. Même si l'issue heureuse ne fait jamais le moindre doute, on suit avec une sympathie bienveillante la chasse menée par Kirk Douglas, flic grognon, têtu et de surcroit affublé d'une perruque ridicule, en se souvenant avec nostalgie qu'il occupait l'autre côté de la barrière voici vingt ans dans le remarquable et méconnu "Seuls sont les indomptés".

O. BILLIOTTET ■

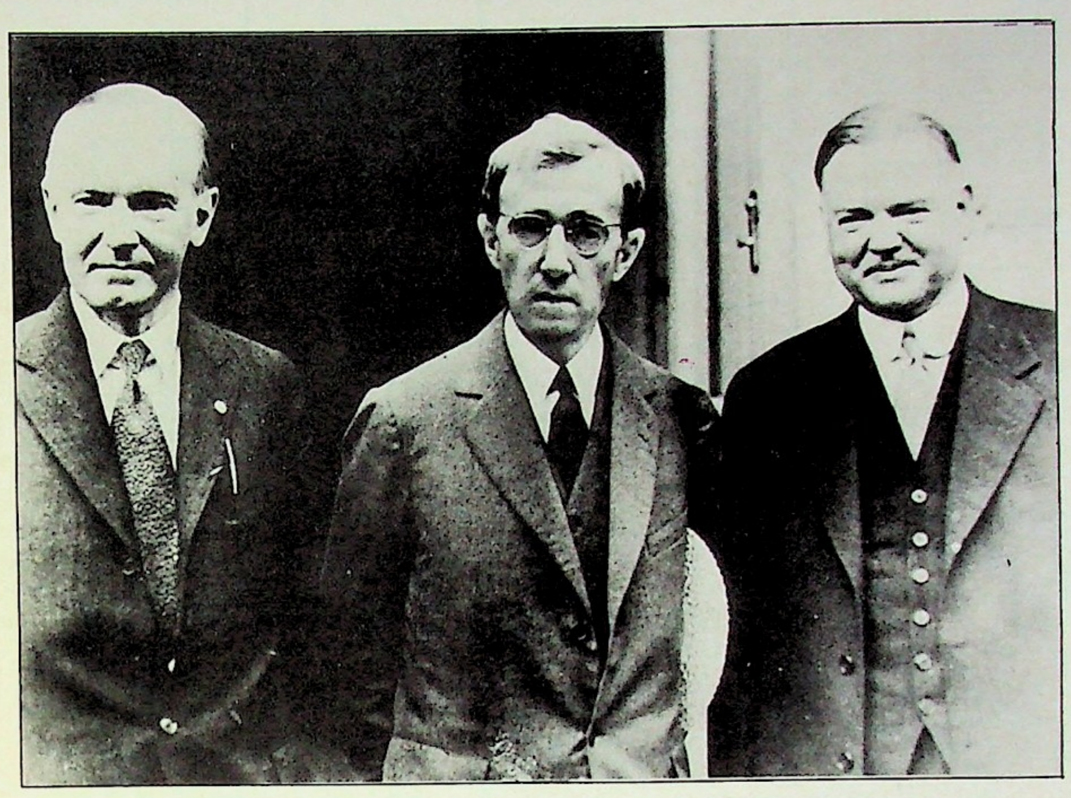
FICHE TECHNIQUE :
UN FLIC AUX TROUSSES (Eddie Macon's Run). 1982. U.S.A. PR : Louis Stroller, Martin Bregman pour "Universal". R : Jeff Kanew. SC : Jeff Kanew d'après le roman de James McLendon. PH : James Contner. DEC : William Kenney. MUS : Morton Buffalo. Technicolor. 94'. Avec : John Schneider (Eddie Macon), Kirk Douglas (Marzack), Lee Purcell (Jilly Buck), Leah Ayres (Chris), Jay Sanders (Potts),

EVIL DEAD

Il y a sept mois, notre directeur de publication s'est, dans notre premier numéro, couvert de ridicule en consacrant dix pages à *Evil Dead,* selon lui le *Choc du Mois.* Ha ! Ha ! j'en ris encore. Si vous aviez vu sa tête lorsqu'il a appris que la sortie du film était repoussée à une date ultérieure
Christophe Gans vient de lire sur mon épaule et me rappelle cruellement qu'un mois plus tard c'était mon tour, avec *Looker,* d'annoncer un choc du mois qui n'en a pas été un. Bon. Les plaisanteries les plus courtes etc.
Je suis donc là pour vous parler d'*Evil Dead,* le premier film de Sam Raimi, un jeune réalisateur dont on reparlera à coup sûr et qui a tout juste 22 ans (Quoique depuis le temps, il a bien du atteindre ses 23...). Son film est fou. D'une violence et d'un humour incroyablement dévastateur, qui en font peut-être le sommet du *gore.* Son aboutissement ultime. *Evil Dead* a bien, vous l'avez senti, tout d'un film culte. Au même titre que cette Nuit des *Morts-vivants* qui presque quinze ans plus tôt avait pareillement déchaîné un engouement sans bornes.
Au fait, ce que je vous raconte là, vous le savez déjà bien sûr et grâce à notre premier numéro. Mais... Mais que vois-je là-bas au fond?... Des retardataires?... Ah non ! Pas question de recommencer pour eux. Ça suffit comme ça.

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :
EVIL DEAD (Evil Dead). USA. 1981. PROD : Robert G. Tapert. R/SC : Sam Raimi. PH : Tim Philo. MUS : Joe Paul. MONT : Edna Ruth. MAQ. SFX : Tom Sullivan. PH SFX : Bart Pierce. 80'. DIST : A & M. (24/8). Avec Bruce Campbell (Ash), Ellen Sandenweiss (Cheryl), Betsy Baker (Linda), Hal Delrich (Scott), Sarh York (Shelly).



LE MONDE DE A(LLEN) A Z(ELIG)

Sur l'affiche, probablement imposée aux distributeurs par Woody Allen lui-même, pas une seule photographie. Pas un dessin. Simplement, le nom d'un personnage, *Zelig*, imprimé plusieurs fois dans des caractères différents. Anti-commercial peut-être. Mais fidèle au film. Ce nom de personnage –, et, qui plus est, répété – peut *a priori* faire craindre certains excès nombrilistiques qu'Allen n'avait pas toujours évités dans ses précédents films. De fait, *Zelig* est une biographie. Mais la nature même du personnage renverse absolument tout : Zelig a la particularité d'adopter spontanément l'apparence physique et les idées des gens qu'il rencontre. Placé à côté d'un Noir, Zelig devient Noir. Placé à côté d'un obèse, Zelig devient obèse. Au milieu de psychiatres, Zelig sait tenir des discours de psychiatre. Comme son nom sur l'affiche, Zelig peut avoir tous les "caractères".

Pour construire un film à partir d'une idée pareille, il fallait d'abord avoir les moyens de ses ambitions, les moyens *matériels*. Il fallait, pour que les transformations du personnage soient vraisemblables qu'elles soient remarquablement réalisées. C'est le cas. On a rarement vu au cinéma pareil travail sur les maquillages et sur les costumes. Zelig gangster a la tête de l'emploi. Zelig Chinois a l'air d'un Chinois. Les responsables des effets spéciaux ont su ne pas tomber dans la caricature : jamais Allen n'a l'air d'être *déguisé* en quelque chose ou quelqu'un. Il donne toujours l'impression d'être vraiment devenu ce quelque chose ou ce quelqu'un.

Au travail des maquilleurs s'ajoute celui des photographes et des décorateurs. Pour que la faculté "mimétique" de Zelig soit vraiment intéressante, il fallait qu'on le voie ressembler à des choses connues et même célèbres. Le film n'est donc pas un film contemporain, mais se passe pour la plus grande partie dans l'entre-deux guerres. Au début, on essaie de s'amuser à démêler le vrai du faux, à distinguer les séquences d'archives des scènes recréées pour ce pseudo-documentaire. On abandonne le jeu assez vite, tant la reconstitution est parfaite. Il faut même faire un effort pour faire la différence entre le vrai Hitler et un faux Hitler.

D'une certaine manière, c'est un peu la démarche qu'avait suivie Carl Reiner en tournant *Les cadavres ne portent pas de costard,* mais le personnage de Zelig n'est pas utilisé ici pour raconter une histoire. Il est utilisé pour raconter l'Histoire. En fait, si le film semble un peu lent dans son ouverture, lorsqu'il présente le cas Zelig, c'est parce qu'il veut nous faire mieux comprendre par la suite que les transformations de Zelig ne sont pas foncièrement plus importantes que celles de l'Opinion Publique. Leur seule particularité est d'être visibles et tangibles.

Mais les variations des gens en général sont aussi monstrueuses que celles de Zelig. Manipulés par les journaux, ils se rangent toujours du côté du plus fort, comme on peut le voir dans leur attitude à propos de Zelig lui-même : au hasard des circonstances, la foule fera de Zelig son héros ou sa victime. Il suffit qu'une femme l'accuse de l'avoir épousée quelques années plus tôt pour que se lèvent des légions d'autres femmes prétendant la même chose. Personnage indéfinissable, sans caractère, Zelig n'est en fait que le reflet du monde. Et de la même manière qu'il faut un psychiatre pour arriver à éclaircir le cas Zelig, il faut la voix off d'un commentateur (bien différente des précédents films d'Allen narrés à la première personne - *Manhattan* par exemple) pour expliquer l'Histoire. Ce pourrait être un film désabusé sur l'impossibilité de distinguer entre vérité et mensonge, mais si vertigineuse que soit la perspective – Allen s'offrant même le luxe d'inclure dans son film des extraits d'un film de fiction qui aurait été tourné sur Zelig –, le "message" reste celui du libéralisme. En devenant identique à ceux qu'il fréquente, Zelig est un professeur de tolérance. Mais, en sachant se transformer en aviateur *contre* les aviateurs nazis qui le poursuivent, Zelig montre également quelles doivent être les limites de cette tolérance.

L'histoire de Zelig, c'est aussi – mais est-il besoin de le préciser ? –, une réflexion éblouissante sur le spectacle et la condition de l'acteur, qui n'existe que par ceux qu'il interprète. On se souvient peut-être de cette très brève scène de *Quoi de neuf, Pussycat?* dans laquelle un personnage, constatant la disparition soudaine d'un autre personnage à côté de lui, s'en voulait d'avoir été joué par un "simple trucage de cinéma". *Zelig,* d'une certaine manière, est le prolongement gigantesque de cette scène. Avec une différence : le spectateur, ici, *se réjouit* d'être constamment joué par ces "simples trucages de cinéma".

Note - Zeligien jusqu'au bout, et craignant qu'une avalanche de sous-titres (à cause de l'importance du commentaire en voix off) n'épuise l'attention du spectateur, Woody Allen a jugé bon d'"assimiler" son film aux pays où il est distribué ce n'est qu'une version "semi-originale" qui est proposée au spectateur français, ou "semi-doublée", comme on voudra. Seuls les dialogues sont en américain. La narration est en français. Tous les cinéphiles ne seront peut-être pas d'accord...

F.A.L. ■

FICHE TECHNIQUE

ZELIG (Zelig). U.S.A. 1983. Orion Pictures. PR : Jack Rollins & Charles H. Joffe, Robert Greenhut. R, SC : Woody Allen. PH : Gordon Willis, ASC. MUS : Dick Hyman. DEC : Mel Bourne. SFX : Joel Hynick, Stuart Robinson, R. Greenburg & Associates. SFX MAQ : John Caglione. MONT : Susan E. Morse. Durée : 80'. DIST : Warner/Col. Avec : Woody Allen (Leonard Zelig), Mia Farrow (Dr. Eudora Fletcher), John Buckwalter (Dr. Sindell), Marvin Chatinover (endocrinologue), Stanley Swerdlow (diététicien), Paul Nevens, Marianne Tatum, Charles Denney, Michael Kell, Garrett Brown.

CONSEIL DES DIX	O.B.	N.B.	D.B.	F.C.	G.D.	C.G.	D.H.	F.A.L.	D.M.	M.S.
AMERICAN CLASS						−2			0	
LES AVENTURIERS DU COBRA D'OR						0	0			
LA BALADE DE NARAYAMA		4				4				4
BARBE D'OR ET LES PIRATES			2			−2			2	
CHRONOPOLIS						3		3		
LA CRIME		1	1			−1	2	2	0	
CRIME AU MUSEE ETRUSQUE						1				
CUJO	3	3	3	3	3	3	3		3	3
DE SI GENTILS PETITS MONSTRES	−1		−2	−2		−2			−2	
ENIGMA	3	2	3	0	2	3	2	2	1	
EVIL DEAD	4	2	1	2	3	2	1	1	1	3
FANNY HILL	−1			0		−1	0			
FLASHDANCE		2	1		3	3	−1		−1	
UN FLIC AUX TROUSSES	0				−1	−1			0	
FRANCES		0	1		2	1		1	2	
FRERES DE SANG	1	−1	−1	1	2	2	−1	0		
LA GUERRE DU FER	0					−1				
LE GUERRIER DE L'ESPACE		0	1		3	−1	4	2	2	
L'HOMME AUX DEUX CERVEAUX			3				3	3		
L'HOMME QUI RETRECIT		4	4	3	4	4	4	3	3	4
HONKY TONK MAN							3	2		
KOYAANISQATSI		3				2			1	
OCTOPUSSY			1			3	1			
ŒIL POUR ŒIL	3	−1	−1	3	2	2	3		3	
OU EST PASSE MON IDOLE ?	2				2	−2	3	4	3	
OUTSIDERS		4	4	4	3	4	4	2	3	3
PORKY'S II						−2				
LES PREDATEURS	1	4	3	3	3	4	2	2	1	1
PSYCHOSE II	2	−2		−2	1	−2	−2	−1	1	−2
LE SENS DE LA VIE (MONTY PYTHON)	2	1	3	1	3	2	3		4	
SUPERMAN III	2	1	3	1	3	1	3	3	3	2
TONNERRE DE FEU	1	3	4	2	4	3	4	2	2	3
LE TRESOR DES 4 COURONNES	1		0	2	1	1	1		1	
LA VENGEANCE DU FAUCON	1									
VIVEMENT DIMANCHE						1			1	2
ZELIG						4		4		
ZIPP!						−2			−2	

Nul : − 2 - Mauvais : − 1 - Médiocre : 0 - Honnête : · 1 - Bien : · 2 - Excellent : · 3 - Génial : · 4.
O.B. : Olivier Billiottet, N.B. : Nicolas Boukrief, D.B. : Daniel Bouteiller, F.C. : François Cognard.
G.D. : Guy Delcourt, C.G. : Christophe Gans, D.H. : Doug Headline, F.A.L. : Frédéric Albert Lévy.
D.M. : Dominique Monrocq, M.S. : Michel Scognamillo.

A partir de ce numéro, la légion des lecteurs de Starfix va avoir la possibilité de mieux connaître ceux qui écrivent pour elle. Ces colonnes vont permettre à vos journalistes favoris de s'exprimer : chaque mois, une question différente leur sera posée, cinéphilique ou vitale, stupide ou thématique. Ecrivez-nous si certains points de détail au sujet de notre vaillante équipe vous intéressent tout particulièrement. Les suggestions seront acceptées si elles restent dans les limites de la décence...

QUESTION DU MOIS : QUEL EST LE FILM QUE VOUS AVEZ VU LE PLUS GRAND NOMBRE DE FOIS ?

Daniel Bouteiller : **Phantom of the Paradise** et **Carrie** (Brian De Palma)
Nicolas Boukrief : **Apocalypse Now** (Francis Coppola) et **Le Père Noël est une ordure** (Jean-Marie Poiré)
Dan Brady : **Le Masque du Démon** (Mario Bava)
Olivier Billiottet : **Rencontres du 3ᵉ Type** (Steven Spielberg)
François Cognard : **Chair pour Frankenstein** (Paul Morrissey) et **Phantasm** (Don Coscarelli)
Guy Delcourt : **La Guerre des Etoiles** (George Lucas)
Gaillac-Morgue : **La Fureur de Vivre** (Nicholas Ray)
Christophe Gans : **Phantom of the Paradise** (B. De Palma)
Gordon & Rogers : **Lawrence d'Arabie** (David Lean) et **Vera Cruz** (Robert Aldrich)
Doug Headline : **Assaut** (John Carpenter) et **Ce n'est qu'un au-revoir** (John Ford)
Frédéric Albert Lévy : **On ne vit que deux fois** (Lewis Gilbert)
Dominique Monrocq : **Rencontres du 3ᵉ Type** (S. Spielberg)
Michel Scognamillo : **La Mort aux Trousses** (Alfred Hitchcock)
Le Colonel Kurtz : ne perd pas son temps au cinéma !
Bravo, les gars ! J'avais dit LE film que etc... etc... La prochaine fois vous avez intérêt à me surveiller un peu tout ça ! Ce manque de rigueur devra disparaître !



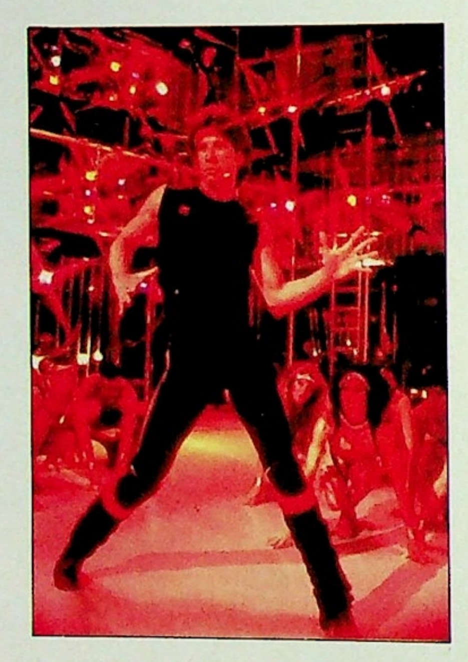
Bons Baisers de la Zone

Ça y est ! Ch'uis parti les retrouver mes potes ! Là-bas, en Italie. Chez les zombies plâtreux qui dansent le reggae devant les starlettes obéissantes, prêtes à dégueuler leurs pizzas sans broncher. Chez les sous-*Conan* puant la sueur et la crème à bronzer. Chez les apprentis-*Rambo* (oui, oui, y-z'en ont déjà fait des copies), déjà engourdis et se grattant le derche d'un coup de crosse de M. 16. Chez les *Caligula* toujours plus pervers, qui burinent les jeunes esclaves nubiennes à coups de sceptres graisseux, ou les livrent aux étalons furieux de leurs écuries impériales.

Bref, chez tous ces aventuriers du Caca perdu, qui passent leur vie et leur pellicule à se fendre la gueule, à en rajouter dans le pourri, l'ignoble, le dégueu, le sexy, le paillard, à pisser sur les interdits, à blasphémer contre le bon cinéma respectable, et à traumatiser l'adolescent coincé et les vieilles critiques acariâtres de Télérama.
Moi, je les adore, les ritals. Y osent tout ces mecs-là. Même que leurs petites nymphettes débutantes, paumées sur un plateau oublié de Cinecitta, me font du gringue pour un bout d'article. Elles sont tellement mignonnes avec leurs peaux de bêtes en bandoulière et leurs jupettes fendues jusqu'aux doudounes. Ah ! Franca, Lorraine, Sabrina, Mirella ! Je me livre à vos griffres pointues et rougies, à vos regards lubriques et à vos supplices raffinés de sorcières vicieuses.
Entre 2 décapitations, 3 éventrements, et une douzaine d'égorgements, elles se donnent. Comme ça. Même que je sens encore sur leur peau diaphane les traces de peintures et les cratères de latex qu'on leur flanque sur le visage, pour les scènes gore.
Même qu'il reste des fois un bout de mou dans l'oreille. Ma Qué Orgasmo !!!

DAN BRADY

■ Et pan dans l'œil de la censure! Après l'Italie et le Brésil, c'est au tour de l'Espagne de permettre la diffusion des hard-cores sur son territoire... L'ère du porno-paella est arrivée.
■ Embassy, désormais dirigée par *Lew Grade*, annonce six projets pour 83/84 dont le fameux **MANDRAKE**, attendu depuis plus d'un an.
■ Une bonne et une mauvaise nouvelle; la bonne tout d'abord : le grand *Vincent Price* est de retour dans **BLOOD BATH AT THE HOUSE OF DEATH** (BAIN DE SANG DANS LA MAISON DE LA MORT) aux côtés de la plantureuse *Pamela Stephenson* (SUPERMAN 3). La mauvaise : c'est une comédie interprétée par le comique britannique *Kenny Everett* et il y a de fortes chances que ce soit très bête.
■ *John Carradine* ne dételle pas non plus à l'approche de son 200e long-métrage (et non 400 comme l'annoncent certains petits ignares). Il vient de finir **EVILS OF THE NIGHT**, réalisé par *Mardi Rustam*, l'ancien producteur du CROCODILE DE LA MORT. Au générique, on retrouve aussi de séduisants jeunes premiers comme *Neville Brand* ou *Aldo Ray*.
■ *Klaus Kinski* succède à *Jean Marais* pour une nouvelle version américaine de **LA BELLE ET LA BETE** réalisée par *Roger Vadim* avec *Susan Sarandon*. Ce film est destiné à un réseau de télé par câble américain et au grand écran pour le reste du monde.
■ *Klaus Kinski* bis. Dès la fin du *Vadim*, il rejoindra en Yougoslavie *Carroll Baker*, *Marisa Berenson* et *Ferdy Mayne* pour **THE SECRET LIFE OF SIGMUND FREUD**. Ce n'est pas lui qui incarne le célèbre docteur mais *Bud Cort*.
■ *Christopher Reeve* délaisse la cape de Superman pour revêtir les habits de "The Bostonians", film à moyen budget de *James Ivory* (QUARTET). C'est encore d'après *Henry James* comme l'était déjà LES EUROPEENS, du même Ivory.
■ **DUNE**, la plus gigantesque production de l'année – et de l'histoire de la Universal –, continuera de monopoliser la majeure partie des immenses studios Churubusco à Mexico. On annonce un budget de près de 50 millions de dollars et trois heures de projections. Au sein de la distribution, on relève les noms de *Max Von Sydow*, *Silvana Mangano* (madame De Laurentiis), *Francesca Annis* (KRULL), *Brad Dourif* (LA PORTE DU PARADIS), *Jurgen Prochnow* (LE BATEAU, THE KEEP), *Linda Hunt* (L'ANNEE DE TOUS LES DANGERS), *Everett Mac Gill* (LA GUERRE DU FEU), *Freddie Jones* (ELEPHANT MAN, KRULL) et *Paul Smith* (le "Brutus" de POPEYE et le sympathique gardien de prison de MIDNIGHT EXPRESS).
■ Dans **STAYING ALIVE**, la suite de LA FIEVRE DU SAMEDI SOIR qu'il a réalisée, *Stallone* apparaît dans un petit rôle mais ne danse pas.



■ Inspiré d'une histoire parue dans le célèbre magazine *National Lampoon*, **THE UGLY, MONSTROUS MIND-ROASTING SUMMER OF O.C. AND STIGGS**, sera réalisé par *Robert Altman*. Quelques guest-stars y sont attendus tels *Dennis Hopper* et *Sterling Hayden*.
■ *Laurence Olivier*, *Orson Welles*, *Tony Curtis*, *Peter Lawford*... C'est la somptueuse distribution réunie par l'inattendu français *Henri Hellman* pour la comédie **WHERE IS PARSIFAL ?**, supervisée par *Terence Young*.
■ Pour les besoins de la plus importante production du cinéma allemand, **THE NEVER ENDING STORY**, un blue-screen géant a été aménagé à Munich. *Steven Archer*, ancien assistant de *Ray Harryhausen*, s'occupe des effets de "stop-motion".
■ Du côté des éclopés : le tournage de **INDIANA JONES AND THE TEMPLE OF DOOM**, la suite de... oui ! on sait !, a été interrompu deux semaines en raison de la blessure à l'épaule de *Harrison Ford*. De même, BOLERO, du clan *John* et *Bo Derek*, est également stoppé car *Fabio Testi*, tout couvert de boutons, a été renvoyé à sa pénicilline, après protestation de la délicate Bo... Aux dernières nouvelles, c'est l'aseptisé *Andrea Occhipinti* (CONQUEST) qui a remplacé le pauvre Fabio.
■ *John Milius* (CONAN) à la production, *Ted Kotcheff* (RAMBO) à la réalisation et *Gene Hackman* en tête de distribution avec *Robert Stack* pour le nouveau film d'action – encore sans titre – de la Paramount. Hélas, il y a aussi l'inénarrable *Reb Brown* (YOR).
■ *Burt Reynolds* + *Clint Eastwood*, c'est le brillant duo réuni par *Blake Edwards* pour sa comédie folk **KANSAS CITY JAZZ**.
■ *Martin Ritt* malade, c'est *Richard Brooks* qui le remplace aux commandes de **ROADSHOW** avec *Jack Nicholson* et *Timothy Hutton*.
■ *Hal Needham*, le pire réalisateur hollywoodien actuel, récidive. Totalement indifférent aux échecs catastrophiques de MEGAFORCE et STROKER ACE, il bâcle actuellement **CANNON BALL 2** avec tout de même *Burt Reynolds*, *Frank Sinatra*, *Dean Martin*, *Shirley Mac Laine*, *Telly Savalas* et *Dom De Luise*.
■ *Mel Gibson*, dès qu'il aura sauté du "Bounty", rejoindra *Sissy Spacek* dans le Tennessee pour **THE RIVER** de *Mark Rydell*, qui conte la lutte acharnée d'un petit fermier...
■ Le 7 octobre 1983, près de deux ans après la mort de *Natalie Wood*, sortira sur les écrans américains le nouveau film de *Douglas Trumbull*, **BRAINSTORM**, qui promet déjà d'être un des événements de l'année et sur lequel nous reviendrons en détails.
■ *Sam Neill* (POSSESSION, ENIGMA) est la vedette du nouveau film de *Desmond Davis* (LE CHOC DES TITANS), **THE COUNTRY GIRL**.
■ *Yves Boisset*, capable du meilleur comme du pire a remplacé *Serge Korber*, capable du pire, pour diriger *Lee Marvin* dans son premier film français, **CANICULE**. Plus inquiétant, on y trouve aussi *Jean Carmet*, *Miou-Miou* et *Victor Lanoux*.
■ *James Horner* sur les traces de *John Williams* et *Jerry Goldsmith*... Après avoir composé la partition de **SOMETHING WICKED THIS WAY COMES**, il a enchaîné avec KRULL, BRAINSTORM et GORKY PARK.
■ *Tanya Roberts*, la mignonne héroïne de BEASTMASTER, sera **SHEENA, LA REINE DE LA JUNGLE** dans la super-production de *John Guillermin*.
■ LA CORDE, L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP, QUI A TUE HARRY? et surtout les fabuleux et rarissimes FENETRE SUR COUR et **VERTIGO** (SUEURS FROIDES) ont été achetés par TF1 pour une diffusion prévue vers la fin de l'année. Il ne reste plus qu'à souhaiter que le nouveau P.D.G. de la chaîne (le 186e en 2 ans) ne nous coupe pas tout ça, le gaillard ayant été rédacteur en chef de "Témoignage Chrétien". Pour ce qui est des soirées grivoises sur le petit écran, n'y comptez pas...
■ C'est en France et au Portugal que *Clive Donner* (Le voleur de Bagdad) a entrepris **TO CATCH A KING** avec *Robert Wagner*, *Barbara Parkins* (ASYLUM) et *Horst Janson* (CAPTAIN KRONOS). Là encore, il serait question de gentleman-cambrioleur sur fond balnéaire.
■ *Marisa Mell*, *Sylva Koscina*, *Bud Spencer*, *Ray Milland*, *Terence Hill*, *Florinda Bolkan*, *Martin Balsam*, *Sterling Hayden* et même *Adamo* (!) ou les défunts *Richard Conte* et *William Holden* ont tous tourné en Espagne quelques westerns ou polars dans les années 70. Mais les petits vilains n'ont pas payé leurs impôts locaux et sont aujourd'hui poursuivis par le fisc ibérique. C'est bien fait ! Ils n'avaient qu'à venir tourner en France, là où les impôts n'existent pas...

■ En Italie, la mode est au sous-Rambo. Devraient donc déferler sur nos écrans **THUNDER** du producteur *De Angelis,* RUSH avec *Conrad Nichols* (?), TORNADO de *Margheriti* et RAZZA VIOLENTA de *Fernando Di Leo* avec les vétérans *Henry Silva* et *Woody Strode.*



■ Seul élément intéressant du **MARGINAL,** *Silva* vient d'ailleurs d'y affronter notre "Bébel" national dans la dernière œuvre de *Jacques Deray.*

■ Des gros-bras en semi-retraite dans **ZEUS** dont le tournage s'est déroulé en août : *Gordon Mitchell* et *Mickey Hargitay.*

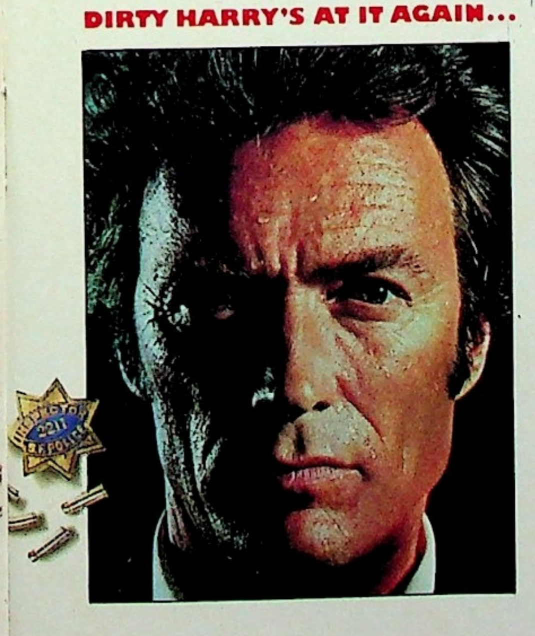
■ *Ruggero Deodato* a lui aussi sacrifié à la mode des "Mad Max" du pauvre en filmant THE ATLANTIS INTERCEPTORS avec *George Hilton* et *Ivan Rassimov,* anciens du western-spaghetti. Infatigable, il enchaîne avec **CANNIBAL FURY.** Petits singes, serpents, crocodiles, ratons-laveurs, planquez-vous, Deodato le sanguinaire est de retour pour un nouveau safari.

■ *Lou Ferrigno* et *Arnold Schwarzenegger* sur la même affiche pour les besoins de **MACISTE** de *Luigi Cozzi.* Culturisme n'est pas forcément synonyme d'art dramatique...

■ Le **NAPOLEON BONAPARTE** d'*Abel Gance* a fait un véritable triomphe au Palais des Congrès lors de ses trois représentations spéciales. Je ne sais pas pourquoi je vous parle de ça parce que c'est le genre de nouvelles dont tout le monde se moque ici.

■ *Richard Gere,* le bellâtre obscène et tortilleur de BREATHLESS, incarnera David, héros biblique et frondeur dans **THE STORY OF DAVID** de *Bruce Beresford.* Se trémoussera-t-il autant en tunique qu'en pantalon moulant ? c'est l'angoissante question que se posent tous les spectateurs sensés.

DIRTY HARRY'S AT IT AGAIN...



■ *Terence Hill,* de son côté, a revêtu la soutane de **DON CAMILLO** dans le film qu'il réalise. On y retrouve aussi la jolie *Mimsy Farmer* (non, ce n'est pas Peppone) et l'anglais *Colin Blakely* (oui, c'est Peppone).

■ **WARGAMES,** le meilleur film de Cannes (qui a dit : "Y'a pas de mal"?), marche très fort aux Etats-Unis et à amassé plus de 20 millions de dollars. Tant mieux ! THE GATES OF HELL ne se débrouille pas mal non plus. Sous ce titre mystérieux se cache FRAYEURS. Décidément, on trouve Fulci partout !

■ *Fred Williamson* (VIGILANTE) est de loin l'acteur le plus occupé du moment : après ROMA, ANNO 2033, n-ième copie transalpine de NEW YORK 1997 signée Fulci (encore), il a tourné "The warrior of the lost world" pour le compte des redoutables productions *Hélène Sarlui* avec *Robert Ginty* (LE DROIT DE TUER), *Persis Khambatta* (STAR TREK) et *Donald Pleasence;* il vient de finir "The big score" dont il est aussi réalisateur avec *Joe Spinell* et *John Saxon* et va commencer en Turquie **WHITE FIRE** du français *Jean-Marie Paillardy* avec à nouveau *Robert Ginty.*

■ Séduit par son travail sur LA GUERRE DU FEU, Don Sharp a engagé le chef-opérateur français *Claude Agostini* pour son film fantastique **THE SECRETS OF THE PHANTOM CAVERNS,** tourné à la fin de l'année.

■ *David Odell,* scénariste de DARK CRYSTAL et SUPERGIRL, fera ses débuts de réalisateur avec **THE EINSTEIN KILLER,** un thriller de politique-fiction dans lequel un mystérieux agent nazi élimine systématiquement les scientifiques américains de l'atome.

■ *David Zucker, Jerry Zucker* et *Jim Abrahams,* le trio de AIRPLANE 1 récidive avec une nouvelle comédie intitulée **TOP SECRET.** Au générique : *Peter Cushing* et *Omar Sharif.*

■ Après quatre ans d'absence, *Robert Redford* fait sa rentrée dans **THE NATURAL,** drame situé dans les milieux de l'athlétisme et réalisé par *Barry Levinson* (DINER).

■ Les producteurs du gigantesque et inédit **INCHON** ont plein d'ennuis pour ne pas avoir respecté certains accords financiers. C'est bien fait car derrière eux se cache lâchement la secte Moon qui a en partie financé le film. Qu'ils crèvent tous !

■ Le compositeur *Jerry Goldsmith* fait ses débuts d'acteur dans le film fantastique de *Joe Dante* produit par *Spielberg,* **GREMLINS,** et dont il composera également la partition.

■ *Ugo Tognazzi* est la vedette du film de *Pasquale Festa-Campanile,* **IL PETOMANE,** qui sera distribué, comme POLYESTER, en Odorama... Rassurez-vous, ce n'est pas vrai.

■ Distribution internationale pour *Claude Chabrol* et sa super-production en anglais **LE SANG DES AUTRES** : *Jodie Foster, Sam Neill, Michael Ontkean* (LA CASTAGNE), *Jean-Pierre Aumont, Michel Bouquet, John Vernon, Micheline Presle.* Encore un interminable pensum en deux versions : trois heures tv et six heures télé... Y'en a marre des mini-séries...

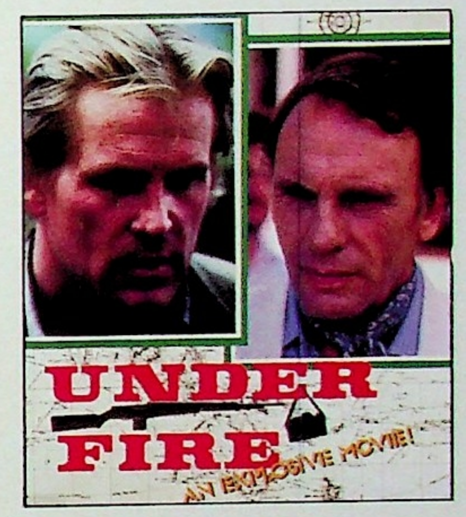
■ *Richard Harrison, Gianni Garko, Edmund Purdom, Giorgio Ardisson...* On se croirait revenu au bon temps du western italien. C'est pourtant au générique d'un film politique marocain, **AMOK** que sont réunis ces vieux pistoléros.

■ Le prochain *Losey,* **TRACK 39,** sera interprété par *Lee Marvin, Vanessa Redgrave* et *Louise Fletcher* qui, juste après, enchaînera avec l'adaptation du roman de *Stephen King,* "Firestarter" pur le compte de *Dino De Laurentiis.*

■ *Ennio Morricone* est tellement actif qu'il a déjà signé pour deux films qui n'ont même pas encore été tournés : **LES MORFALOUS,** le prochain *VERNEUIL/Belmondo* et LA VENGEANCE DU SERPENT A PLUMES. Sous ce titre ronflant se cache en réalité le futur *Gérard Oury* (pouah !) avec *Coluche* (ourk !).

■ *Laurene Landon,* la séduisante héroïne de l'excellent HUNDRA et son metteur en scène *Matt Cimber,* en selle pour un nouveau film d'action tourné en Espagne, **YELLOW HAIR AND THE PECOS KID.**

■ *Lino Ventura* incarnera le général *Dalla Chiesa,* récemment exécuté par la Mafia, dans le film de *Giuseppe Ferrara,* **100 JOURS A PALERME.**



■ Surprise : c'est *Roger Moore* qui personnifie – très brièvement – le fameux inspecteur Clouseau dans le nouvel épisode de la série **THE CURSE OF THE PINK PANTHER.** On y trouve aussi *Robert Wagner, David Niven,* dont ce fut le dernier rôle et même *Patricia Davis,* autrement dit la fille de *Reagan !*

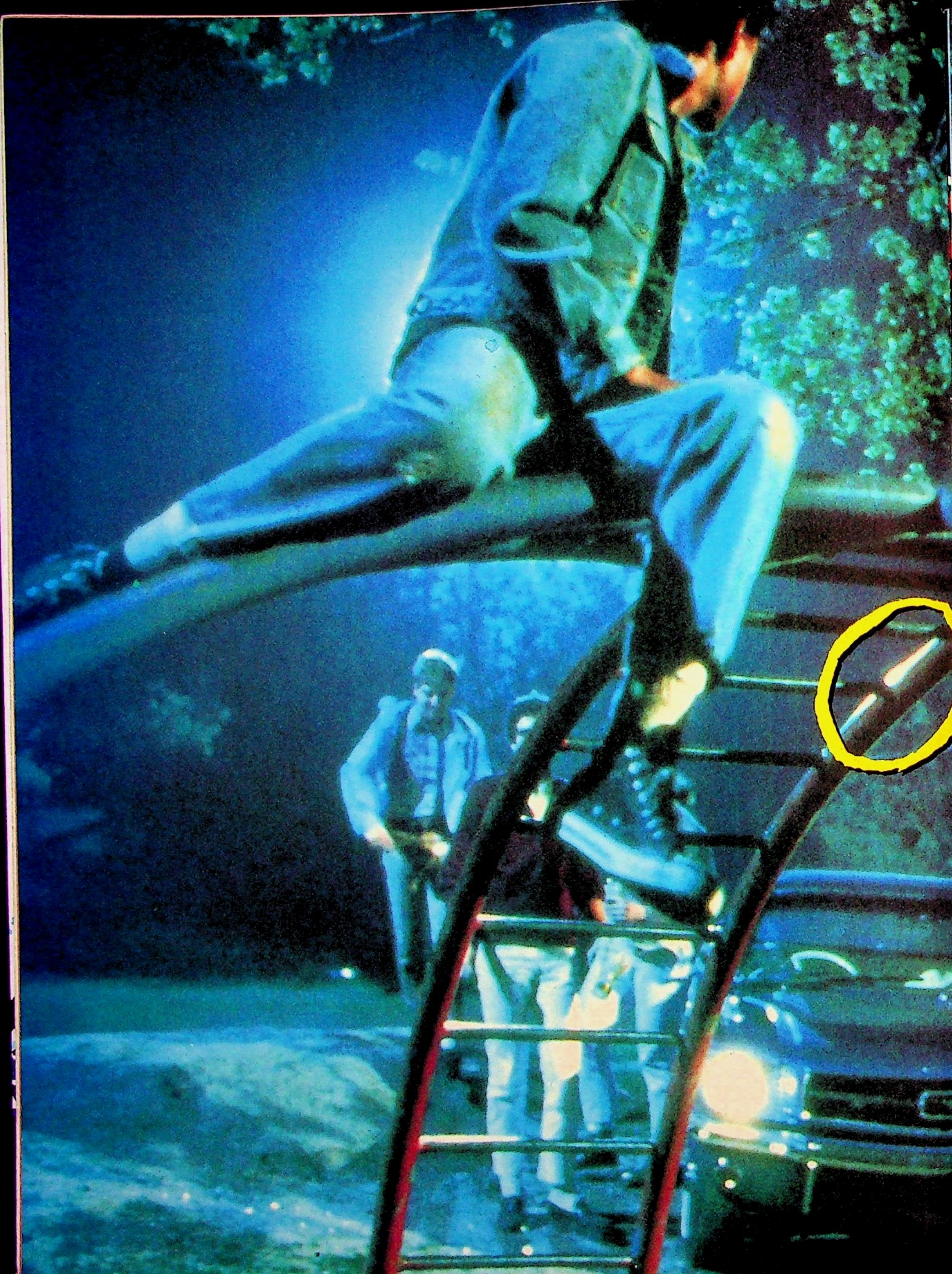
■ *Richard Donner* a démarré en Italie sa super-production médiévale, **LADY HAWKE.** En tête de distribution : *Matthew Broderick* (WARGAMES), *Rutger Hauer* (THE OSTERMAN WEEKEND) et *Michelle Pfeiffer* (GREASE 2).

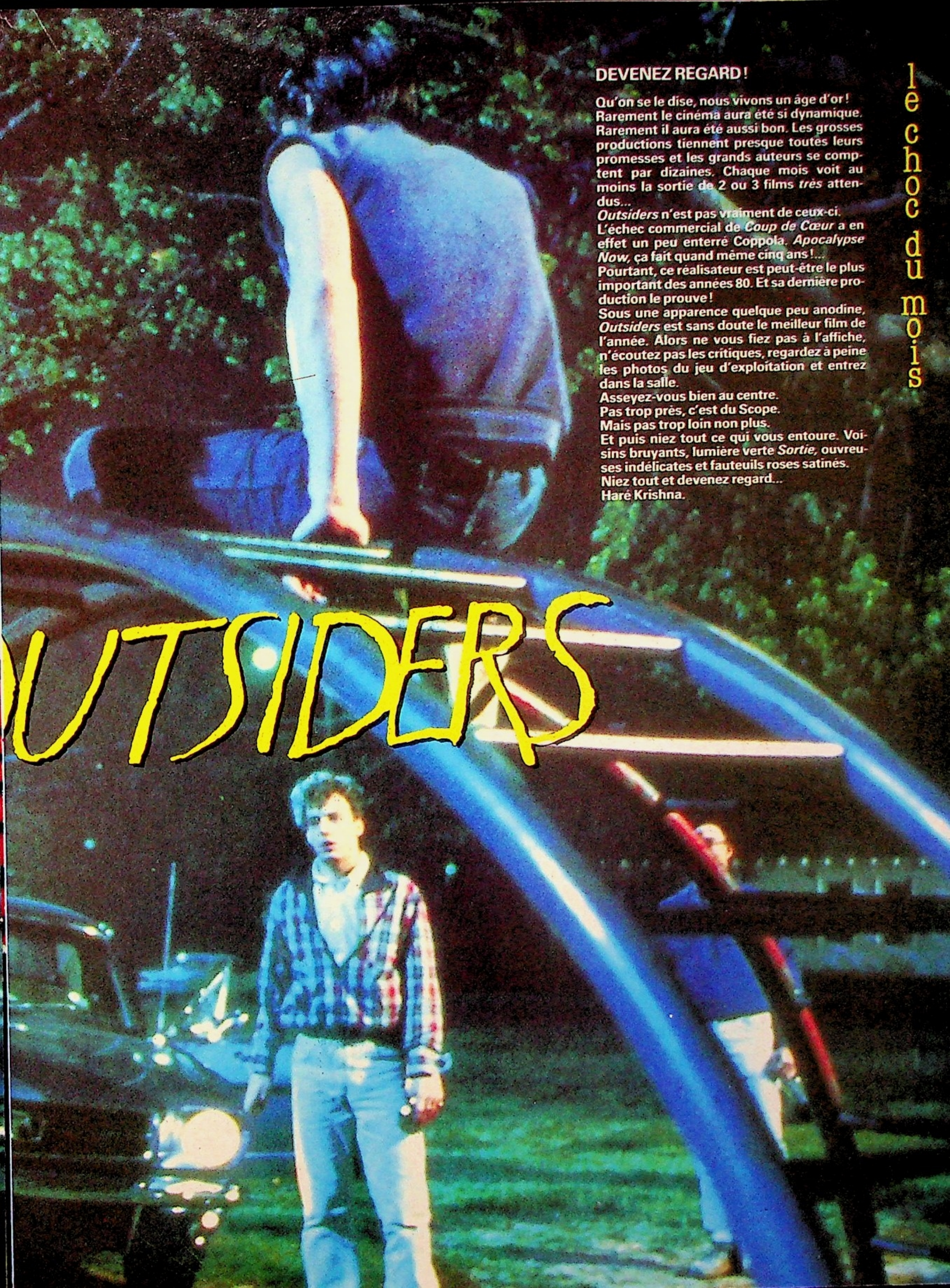
■ Changement de registre pour *Drew Barrymore,* la fillette de E.T. Elle tiendra le rôle principal de **FIRESTARTER** d'après le roman de *Stephen King.*

■ *Judith Anderson,* qui fut autrefois l'inquiétante gouvernante de REBECCA, tient un des rôles principaux de **STAR TREK 3 : THE SEARCH FOR SPOCK,** dont le tournage a démarré le 15 août.

■ *Peter Hyams* (CAPRICORN ONE) attaquera le 10 janvier le très attendu **2010 : ODYSSEY 2,** la suite de 2001.

O. BILLIOTTET ■





le choc du mois

DEVENEZ REGARD !

Qu'on se le dise, nous vivons un âge d'or ! Rarement le cinéma aura été si dynamique. Rarement il aura été aussi bon. Les grosses productions tiennent presque toutes leurs promesses et les grands auteurs se comptent par dizaines. Chaque mois voit au moins la sortie de 2 ou 3 films *très* attendus...

Outsiders n'est pas vraiment de ceux-ci. L'échec commercial de *Coup de Cœur* a en effet un peu enterré Coppola. *Apocalypse Now*, ça fait quand même cinq ans !...

Pourtant, ce réalisateur est peut-être le plus important des années 80. Et sa dernière production le prouve !

Sous une apparence quelque peu anodine, *Outsiders* est sans doute le meilleur film de l'année. Alors ne vous fiez pas à l'affiche, n'écoutez pas les critiques, regardez à peine les photos du jeu d'exploitation et entrez dans la salle.

Asseyez-vous bien au centre.

Pas trop près, c'est du Scope.

Mais pas trop loin non plus.

Et puis niez tout ce qui vous entoure. Voisins bruyants, lumière verte *Sortie*, ouvreuses indélicates et fauteuils roses satinés.

Niez tout et devenez regard...

Haré Krishna.



Nos lecteurs nous écrivent

par le Colonel Kurtz

Ooooouuuouuuaaaam (bâillement). Allez, au travail. Dur après les vacances s'pas?... Ah! le sable doré qui renvoie sans pitié la lumière du soleil aux visages impassibles des hommes en marche. Ce même sable qui s'infiltre perfidement dans leurs chaussures et réduit leurs pieds en bouillie sans qu'ils émettent le moindre grognement, la moindre protestation envers cette vie d'aventures qu'ils ont choisie. Ce sont eux les héros d'aujourd'hui. Eux qui sont capables de porter leurs sacs pesants durant des kilomètres et des kilomètres sous le regard écrasant du soleil au zénith. Leur but : conquérir un petit bout de terrain, parfois dérisoire, à l'ennemi. Leur devise : "Mourir plutôt que renoncer!".

Et chaque année, des milliers d'hommes partent ainsi, sans savoir s'ils reviendront jamais, frôlant le seuil de résistance humaine et bravant les maladies vénériennes portées par quelques femmes impures, pour prendre d'assaut les plages de France. Ils portent à même leurs dos brûlés par le soleil leur matos de survie : glacière, parasol, chaises pliantes, boules de pétanque multicolores et litrons de vin. Ah, que ces hommes-là sont beaux! Quels dignes représentants de la race humaine! Je crois entendre d'ici le craquement de leurs épines dorsales qui se redressent douloureusement pour qu'ils puissent hurler à la face du monde qu'ils ont une fierté, un sens de l'honneur. Qu'ils peuvent relever leurs épaules pour défier Kronos, malgré la résistance de leurs bedaines flasques... Mais quelques hommes ont préféré s'isoler durant ces vacances. Ces hommes nous ont écrit du fond de leurs boudoirs, délaissant pour un temps la lecture des œuvres complètes du général Bigeard. Et ils avaient plein de choses à nous dire!...



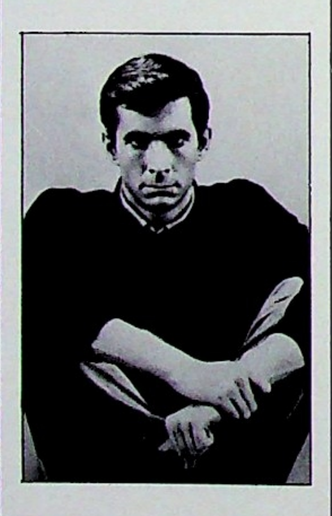
La grande polémique du moment est, de toute évidence, le papier de Cognard (qui porte bien son nom peut-être) sur *Psychose 2*. Visiblement, vous n'êtes pas trop, trop d'accord. Et vous le faites savoir...

Quel est ce dénommé F. Cognard dont les talents critiques se bornent à une énumération d'injures injustifiées? Quelle est cette loque sidérale, qui, sans souci du pauvre cinéphile qui aurait pu aimer *Psychose 1* et *2*, consacre une page au film du sieur Franklyn (comme vous osez l'écrire)? Non contents de cette "erreur" de Cognard, vous n'avez aucun sens de l'objectivité journalistique!

Un fan de Sir Alfred.

Je viens de voir *Psychose 2* et je trouve que c'est un véritable chef-d'œuvre, supérieur au premier, à *E.T.*, *Ténèbres* et même *Zombies!*
Etes-vous sûr d'avoir vu le même *Psychose 2* que nous?
Comme j'ai décidé de vous aider voici quelques conseils :
1) Changez la critique de *Psychose 2*.
2) Rien à voir avec le débat...

Nicole



Je t'écris pour rectifier une bêtise sans pareille, autrement dit la pseudo critique de François Cognard sur *Psychose 2*. *Psychose 2* n'est pas le remake de *Psychose*. Il traite de médiocre le film de Franklyn *Patrick* : ce Cognard s'identifie à tout le monde! Décidément, il est payé pour dire des bêtises celui-là : il n'a qu'à se regarder (à mon avis, cela ne vaut même pas le coup d'œil!); et aucune vulgarité ne lui échappe en parlant de "baisodrome".
Notre "critique" accumule les conneries : faudrait savoir de quoi il parle : de Franklin ou du film. Il n'avait qu'à faire le film. (s'il en est capable!) et comme il parle de défauts, il en aurait été un de plus!
Pour conclure : ce n'est pas un article, c'est une mise à mort, seulement un vulgaire bout de papier à mettre au vide-ordures! *Starfix* a gaché 2 pages pour un gribouillage, une connerie lamentablement poussiéreuse que ce critique (sic!) a ressortie de ses poubelles où elle devait moisir depuis pas mal de temps; et je me demande comment Starfix a pu s'encombrer d'un François Cognard (il porte bien son nom!)

Francis Barbier.
Etouvans. 15 ans.

Il s'en prend plein la gueule le Cognard (c'est vrai qu'il porte bien son nom, suffisamment de lecteurs nous l'ont dit). C'est le conseil de discipline là. Et voici la plaidoirie de l'avocat de la défense :

A propos de Psychose 2 :

Pauvre Alfred! Comment Franklin a-t-il pu commettre un crime aussi nul. Mother!
22 ans plus tard, Norman Bates entre en compétition pour le concours du plus beau lifting avec Vera Miles. Qui va gagner? Sûrement pas l'esprit du spectateur hilare devant les trouvailles stupides du scénariste. Quelle astuce géniale, l'idée du couteau brillant au fond du tiroir, quelle finesse d'imagination, la chasse d'eau ensanglantée! Le scénariste a dû se creuser la tête pour enterrer les cadavres sous le charbon!
Bref, si vous attrapez un monumental fou rire sous votre douche ce soir, vous n'aurez pas tout perdu!

signé : The Real Mother.

Voilà de quoi remonter le moral de Cognard sans doute. Cognard (qui au demeurant porte bien son nom) voudrait tout de même ajouter quelque chose. A toi Cognard! Toi l'homme - qui - porte - bien - son - nom...

O.K., c'est moi Cognard. Le gros ignoble de la rédaction, l'immonde cancrelat qui ricane pendant *Psychose 2*. Je vous lance là un appel désespéré : pourrissez-moi, incendiez-moi, agrippez-moi, déshabillez-moi, faites-moi mal, percez la capote de ma 2 CV, refilez-moi le SIDA en douce, mais pitié! Oui, pitié! Ne me dites plus que je porte bien mon nom. Si vous saviez comme j'ai pu l'entendre cette putain de vanne depuis le cours préparatoire!!... Quant à *Psychose 2* : ben oui c'est nul, et alors??
Faites chier tous.

Je vous écris au nom de toute ma classe de troisième car nous en avons gros sur le cœur :
Voilà, nous venons de regarder *Cannibal Holocaust*, un film que je trouve pour ma part excellent, et qui fait ressortir extraordinairement les singulières atrocités de notre civilisation par rapport au monde amazonien *(Ça pour les faire ressortir, il les fait ressortir! NDCK)*. Ce film est, paraît-il, inspiré de faits réels; s'il vous plaît, est-ce que c'est vrai?
Certaines personnes de ma classe ont ajouté que le film, qui fut retrouvé sur les restes des explorateurs, est en partie intégrale dans le film vidéo. Aussi, je repose la même question : est-ce qu'ils ont raison?

Christophe Champion.
La Rochelle.

Désolé de te décevoir, Christophe, mais tout ce que tu peux voir dans *Cannibal Holocaust* est faux. Un procès l'a prouvé. Il est par contre exact que la copie-vidéo est plus complète que la copie-cinéma. Une question seulement, Christophe : tu me parles de ta classe de troisième, je suppose donc que vous avez vu le film en cours. De quel cours s'agit-il, s'il te plaît : Histoire, Géographie, Science civique ou Anatomie?...

Que je vous raconte un peu :
Je vais voir *Iron Master* après avoir lu sur le journal local la fiche technique que voici :
***La Guerre du Fer*. Un film de Jean-Jacques Annaud (France-USA-Canada). Les débuts du règne de l'homo sapiens (Oscar du meilleur film étranger à Hollywood, 1981).**
J'ai tout de suite pensé à la suite du film de Jean-Jacques Annaud, *La Guerre du Feu*.
J'en sors 15 mn après.
Je demande à me faire rembourser : non.
Je demande à changer de salle : non.



Nos lecteurs nous écrivent

par le Colonel Kurtz

En plus du non : "Si vous n'êtes pas contente, vous pouvez partir !".
Ma question : peut-on se faire rembourser le prix du ticket ? Sinon, comment faire pour empêcher les gens d'aller voir une telle merde ?!!!

Lectrice anonyme.

1) Fais-toi rembourser le prix du ticket dans ces cas-là ! Tu en as le droit. Uses- en. Même si tu dois pour cela raser le cinéma éventrer la caissière et l'ouvreuse, et pendre le projectionniste avec la pellicule du film.
2) Pour empêcher les gens d'aller voir une telle merde, achète-toi un porte-voix. Place-toi à côté du ciné, dès son ouverture, et proclame sans interruption : "Ce film est une merde ! Ce film est une merde ! Ce film, etc."
3) Moi j'aime bien *La Guerre du Fer* (signé Dan Brady).

Je voudrais savoir de quelle année est le film américain *Les Survivants de l'Infini* et qui est son réalisateur.

Franck Lafond. Ruffec.

Les-Survivants-de-l'Infini-est-un-film-de-1955-réalisé-par-Joseph.-M-Newman-et-ceci-est-exactement-le-genre-de-lettre-qui-m'ennuie-surtout-quand-elle-me-demande-un-renseignement-à-propos-d'un-film-passé-à-la-télé-tout-récemment-et-qu'on-trouve-de-surcroît-dans-n'importe-quel-encyclopédie-de-cinéma.
Enfin, je reçois *aussi* ma solde pour ça...

Fasciné par vos deux allusions au *Château des 4 obèses* (n°s 3 et 7). Je voudrais connaître (si elle existe !) la filmo de Ivan Noé...

Marc Miralles. Paris.

Bien sûr qu'elle existe Marc. Et la voici. Arrête-toi bien à chacun de ses titres, je crois ne pas connaître plus rococo.Yvan Noé (1895-1963) :
- 1930 : *Le Chanteur de Séville*.
- 1935 : *Mademoiselle Mozart* (on remarquera une interruption de 5 ans entre son premier et son deuxième film, Noé n'ayant pu trouver de producteur aveugle, sourd et muet).
- 1936 : *Gigolette*.
- 1937 : *Mes Tantes et moi* (grave évocation de l'inceste).
- 1938 : *Le Château des 4 Obèses* (son chef-d'œuvre).
- 1939 : *Saturnin* (Les aventures d'un canard qui parle).
- 1940 : *L'Etrange Nuit de Noël* (premier titre : *L'Etrange Nuit de l'Obèse avec une Hotte*).
- 1940 : *Ceux du Ciel* (premières aventures de Tanguy et Laverdure, avant qu'ils soient sacrés chevaliers).
- 1941 : *Les Hommes sans peur*.
- 1941 : *Six petites filles en blanc* (premier titre : *Les 6 filles des 4 Obèses*).
- 1943 : *La Cavalcade des Heures*.
- 1945 : *La Femme coupée en morceaux* (le projet initial : *L'Obèse coupé en morceaux* a été refusé par la censure).
- 1947 : *Une Mort sans importance* (certains ont cru y lire le testament du cinéaste).
- 1950 : *Dominique*.
- 1951 : *Coupable*.
- 1953 : *Les Vacances finissent demain* (et la filmo de Noé, ici).

Il a pas les yeux en face des trous ce Jacques Terpant, d'ailleurs personne dans la rédaction, parce que vous auriez pu lui faire remarquer que sa pin-up à la rubrique livre a deux pieds droits.

Gonzo.

Tu n'as rien compris, imbécile ! N'est-il pas évident que Jacques a pris comme modèle sa petite sœur paraplégique ?

Réponse maintenant à un lecteur qui a téléphoné en mon absence (le fourbe !). Ce crétin m'a paraît-il traité d'analphabète en me reprochant de faire des fautes de français. Selon lui, l'expression "Autant pour lui" (que j'emploie dans le numéro 7) s'écrit "Ô Temps pour lui !". Autant pour lui...

LES BONNES ADRESSES

- Pour les livres revues, affiches, photos : *Temps Futurs*, 8, rue Dante, 75005 PARIS. Tél. : 325.85.19 ou *Contacts*, 24, rue du Colisée, 75008 PARIS. Tél. : 359.17.71 ou *Movies 2000*, 49, rue de La Rochefoucauld, 75009 PARIS.
- Pour des musiques de film : *Le Club Filmusic*, 16, rue de la Folie-Méricourt, 75011 PARIS. Tél. : 805.28.37.

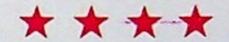
LA LETTRE DU MOIS :

Je vous en rappelle le principe : chaque mois, une lettre publiée sans commentaires. A vous de trouver le pourquoi...

Mon Colonel,
Votre revue est très bien. Je suis un ancien du 1er régiment de chasseurs-parachutistes. J'aimerais que vous rendiez un petit hommage à Steve Mc Queen. D'avance merci.
P.S. : Vive les paras.







Pour finir, revenons un peu sur les sondages. Vous avez répondu par milliers ! Pendant quelque temps, ce sont des sacs bourrés que le facteur laissait aux bureaux de Starfix !...
Outre le fait que tous ces petits papiers roses étaient pleins de petites suggestions bien intéressantes (on les a mises de côté rassurez-vous !), ils nous permettent par ailleurs de dresser le profil type du membre de la Starforce :
Le membre de la Starforce a entre 16 et 27 ans, souvent moins mais rarement plus. Il est du sexe masculin (80 %), adore le cinéma, la musique, la lecture et le sport. Aime le Fantastique, l'aventure et le policier plutôt que l'érotisme et le documentaire. Il écoute des musiques de film et du rock plutôt que du Jazz ou des variétés françaises. Bref, le membre de la Starforce est exactement comme nous l'imaginions.
Là où nous avons eu des surprises, c'est quand il a fallu demander à notre ordinateur de nous dessiner ce profil.
Le voici en effet : ⟶
Certains disent que notre ordinateur doit avoir un problème. Qui sait ?
Quoi qu'il en soit, j'espère que votre rentrée se passe bien comme il faut, que vous préparez, astiquez et prenez bien soin de votre matos pour notre campagne d'hiver et que vous serez toujours disposés à m'envoyer un tas de messages de haute importance. Si durant vos quartiers libres il vous arrive de dessiner, n'hésitez pas à m'envoyer un ou deux crobards, je commence à songer à un Courrier des dessinateurs. *Salut les gars, faites gaffe aux rhumes !*

COLONEL KURTZ.





On l'a reconnu ! Adrian Lyne, le metteur en scène de *Flashdance,* vient de la publicité. Anglais de surcroît, il a fait ses armes aux côtés d'Alan Parker et des frères Scott. Apparemment, ses films de 30 secondes ont bien marché. Sorti de nulle part au début des années 70, il réussit à fonder sa propre maison de production, à décrocher deux palmes au Festival du Film Commercial de Cannes, et à réaliser parallèlement des courts-métrages... Restait à mettre en scène un long-métrage : avec *Foxes* (Jodie Foster en vedette), voilà qui était fait. Restait à obtenir un gros succès : *Flashdance* s'en est chargé !

Flashdance est l'histoire d'Alex. Qu'on ne s'y trompe pas : Alex est une femme (Jennifer Beals), qui transpire le jour sous son casque de soudeur, et qui se met en nage la nuit en dansant chez Mawby's, un night-club de la jolie ville sidérurgique nommée Pittsburgh. En tant que danseuse, Alex a d'autres prétentions. Elle aimerait entrer au conservatoire de la ville, mais il lui faut pour cela passer une audition... et son style n'est pas d'un clacissisme absolu ! Sa tante Hanna l'encourage néanmoins, son petit ami Nick (qui se trouve être également son patron) aussi. Mais c'est évidemment en elle-même qu'elle devra trouver la force d'affronter le jury.

La faiblesse de *Flashdance ?* "Le scénario !" répond un rugissement général. Et il est vrai que le film ne brille pas par la complexité de son récit. Comme *Rocky* ou *Officier et gentleman, Flashdance* est un "challenge movie" : le but à atteindre est clairement défini au départ, quelques obstacles émotionnels jalonnent le parcours, et l'ultime triomphe montrera au public que les ressources de l'être humain sont inépuisables... Voilà le type de film qui rend confiance aux plus désespérés, qui suscite les vocations, et qui encourage même à oser demander une augmentation à son employeur.



Mais les qualités essentielles du film résident peut-être ailleurs. Dans la partie musicale d'abord, composée par l'omniprésent Georgio Moroder, avec une chanson-titre interprétée par la *Fame* de notre vie : Irene Cara. Il a choisi de réaliser un nombre très important de prises de vue pour chaque scène, de manière à dégager de chacune d'elles les quelques secondes qui l'intéressaient. Il en résulte un montage serré, où chaque séquence est conçue davantage pour elle-même que pour la structure dramatique d'ensemble, quitte à sacrifier un peu de la cohésion du récit.

Dans cette perspective, les séquences les plus représentatives du film se situent sur la scène de chez Mawby's... Car dans ce night-club, en dehors des hamburgers dégoulinants, on sert surtout des video-clips. Variété des angles, véritable mise en scène des numéros de danse, éclairages fortement contrastés (avec notamment une utilisation du stroboscope) : tout y est, avec en plus une chorégraphie sophistiquée et sexy... C'est quand même un cran au-dessus du dernier clip de ZZ Top ! Lyne lui-même déclare s'être inspiré ici de video-clips, et du style de certains photographes de mode. Il oublie de mentionner – tout simplement – la publicité ! L'un des numéros ressemble en effet comme un frère jumeau à une pub des cassettes Maxell : la chaîne Hi-Fi qui engendre un ouragan est simplement remplacée par un poste de télévision... On ne peut pas tout réinventer à chaque film !

Jusque dans la moindre scène, Lyne a cherché un emploi précis de la lumière et des décors. Bien que *Flashdance* manie essentiellement l'artifice, tant sur le plan de l'intrigue que de l'esthétique, le réalisateur a exigé de tourner une grande partie du film en décors naturels, même au prix d'importantes transformations. Le night-club Mawby's, par exemple, existe réellement. Lyne refusa de le reconstituer en studio, préférant conserver l'atmosphère de cet endroit. Mais il fallut le redécorer entièrement et le modifier pour faciliter le tournage... Si bien qu'à l'écran, seul subsiste un pan de mur d'origine ! Pour le loft où vit Alex, Lyne dénicha un vieil immeuble abandonné, où il fit installer une abondante tuyauterie, de manière à ce que l'humidité suinte sur les murs. Pendant le tournage, il limita l'emploi de projecteurs. Dans plusieurs séquences du loft, Alex (ainsi que son chien) n'est éclairée que par la lumière solaire. Pour obtenir cet éclairage particulièrement doux, le directeur de la Photographie Don Peterman dut effectuer un travail extrêmement délicat : entre les différents points de la pièce, l'intensité lumineuse pouvait en effet varier du simple au décuple ! La perfection du résultat final est l'aboutissement d'un nombre considérable d'essais, et, d'après Peterman lui-même de beaucoup de chance.

De chez Maby's à l'usine, du loft à la rue, *Flashdance* possède une grande variété de décors et de climats. On retrouve la même volonté dans les numéros dansés. Outre ceux qui se déroulent sur scène, Lyne a utilisé toutes les situations possibles. Sa meilleure idée est probablement d'avoir fait des-



cendre Alex dans les rues de Pittsburgh, où la danse se mêle à la balade, et où un policier, contaminé, organise la circulation comme un véritable maître de ballet. Côté coulisses, la préparation (bandelettes aux pieds) et l'entraînement des danseuses font l'objet d'une chorégraphie élaborée : l'humour vient se glisser dans la transpiration – et la mode de la gymnastique féminine n'est pas tombée dans la caméra d'un borgne ! Nous avons également droit à une séquence de patinage artistique (dont, en revanche, on se serait volontiers dispensé) et à une scène de "go-go dancing" avant d'arriver à l'audition finale... Un superbe parcours qui se termine par une petite frustration : cet ultime numéro, un peu court, nous laisse sur notre faim... Mais après tout, "less is more" comme on dit à Hollywood.

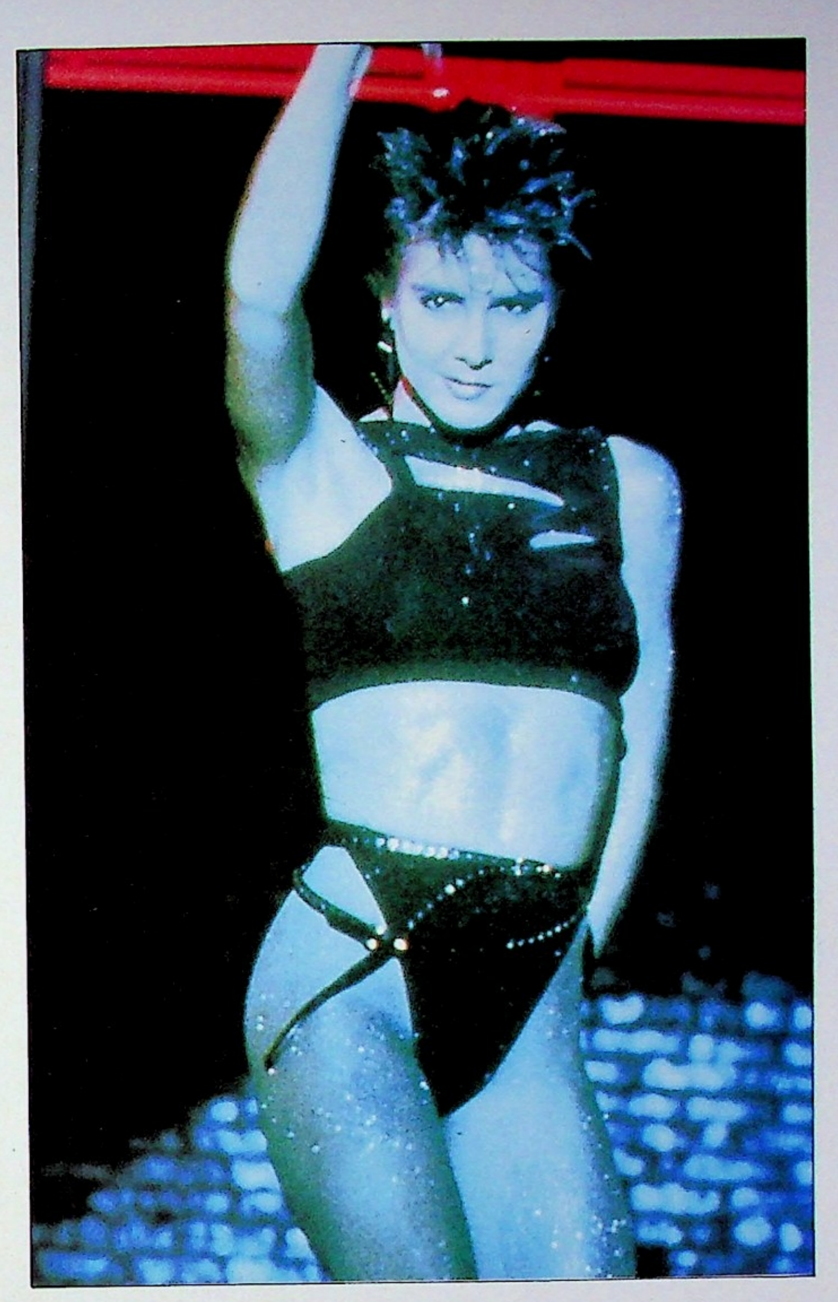
Quand elle ne danse pas, Alex se débat dans ses problèmes de cœur, tente de venir au secours d'une amie déchue (la "go-go dancer", c'est elle !), et essaye de se décider à passer cette audition... Heureusement, Lyne a trouvé le moyen de mêler l'humour au mélo. Un copain qui s'essaye comme comique, un gros chien qui grogne contre l'amoureux transi, une vieille fille qui se fait surprendre avec un hamburger dans la bouche, et Alex qui révèle un smoking original (rien sous le plastron !)... Par petites touches, le metteur en scène arrive à retenir notre attention entre les numéros dansés. C'est également ce que faisaient Fred Astaire et Ginger Rogers, et ils ne s'en sortaient pas si mal !

Evidemment, dans tout cela, il n'y a aucun souci d'être vrai, ni même crédible. Les décors ont beau exister pour de bon, l'univers de *Flashdance* est parfaitement faux, depuis le patron goguenard de chez Mawby's jusqu'aux petites crapules du strip-tease d'à côté, en passant par les ballerines de Jennifer Beals. Car le summum de l'artifice, c'est elle. On l'a dit et répété : cette comédienne débutante, qui n'a même pas fini ses études et a été choisie parmi 4000 candidates, ne sait pas danser. Pour tous les numéros, on a dû la remplacer par une professionnelle, une vraie. Funeste révélation : le charme est-il rompu ? Mais non ! *Flashdance* a beau être de la poudre aux yeux, on en redemande. On se laisse volontiers piéger par les éclairages, les décors, les numéros de danse baroques, et même par le sentimentalisme de certaines scènes. *Flashdance* propose un cinéma vide de sens mais bourré de charme et d'énergie. Lors de l'audition finale, même les plus réticents se surprendront à frémir pour Alex... Ce n'est pas pour rien qu'Adrian Lyne vient de la publicité : il arrive à vendre son propre film mieux que n'importe quelle lessive !

GUY DELCOURT

FICHE TECHNIQUE :

FLASHDANCE (Flashdance). 1983. U.S.A. "Polygram Film". PR : Don Simpson, Jerry Bruckheimer. R : Adrian Lyne. SC : Tom Hedley, Joe Eszterhas. PH : Don Peterman. MUS : Giorgio Moroder. DEC : Charles Rosen. COST : Michael Kaplan. MAQ : Rick Sharp. CHOREGRAPHIE : Jeffrey Hornaday. 1 h 34. DIST : UIP. Avec : Jennifer Beals (Alex), Michael Nouri (Nicky), Belinda Bauer (Katie Hurley), Lilia Skala (Hanna Long), Phil Bruns (Frank Szabo), Malcom Danare (Cecil), Lucy Lee Flippin (La secrétaire), Kyle T. Heffner (Richie), Cynthia Rhodes (Tina Tech) Lee Ving (Johnny C.)





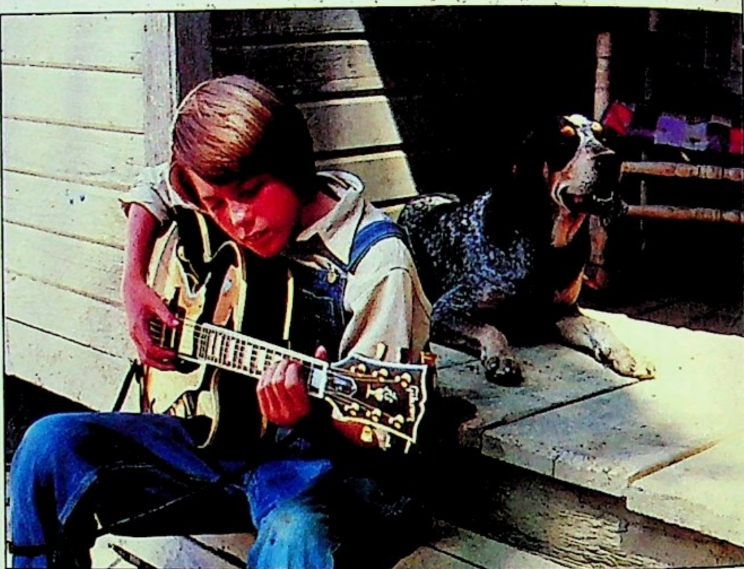
De gauche à droite : un itinéraire et ses voyageurs : le jeune Whit (Kyle Eastwood) et son grand-père (John McIntire, vétéran sublime d'Hollywood), les yeux sur la verdeur du Tennessee ; l'un y voit le passé, l'autre l'avenir. Au cours du périple, Whit, le neveu de Red (incarné par Kyle, fils de Clint Eastwood) se découvre des liens indestructibles et quasi-filiaux avec son oncle. Et, comme l'augure ce sourire à la Eastwood, ce sera aussi la passation du chant et de la musique, et des responsabilités de l'homme plus âgé au garçon, à l'occasion de multiples incidents pittoresques où Red comptera sur Whit pour le tirer d'affaire, comme lorsqu'il se retrouve attaqué par un taureau lors d'un bain dans un abreuvoir. Cette longue route de l'Oklahoma désertique au paradisiaque Nashville, Tennessee, dans la vieille limousine trop belle pour ses occupants, apportera beaucoup de révélations au "country singer" désabusé, au vieillard avide de souvenirs, et au jeune garçon pour qui ce voyage sera l'apprentissage de la vie...

La musique et les années trente : un pont vers le passé, un fil conducteur vers une réalité plus dure que la nôtre, parfois aussi plus heureuse. Les bals populaires et les chansons au coin du feu, les bastringues enfumés, l'harmonica qu'on porte à la bouche tout en traversant le pays dans un train de marchandises, la guitare et les notes égrenées sur un ton un peu triste, un ton qui convient bien aux temps difficiles...

Images et mélodies de ces années noires, liens fragiles avec l'ambiance d'une Amérique qui connait l'une de ses plus graves époques troublées...

Si Clint Eastwood a choisi d'incarner Red Stovall, un baladin désabusé contemporain de Woody Guthrie (que joua David Carradine dans EN ROUTE POUR LA GLOIRE), c'est que l'émotion compte beaucoup pour lui. Ce personnage n'a rien du musclé Harry Callahan, ni du boxeur Philo Beddoe : c'est un homme peu enviable, ce Red. A part sa musique et son sens de la composition, il n'a pas grand-chose pour lui : pas encore sur le retour mais presque, tuberculeux, buveur et fumeur à trop hautes doses, éternel chevalier déçu à la recherche d'un Graal inexistant...
Pourtant, Red Stovall a toute la brillance émotionnelle des véritables créateurs de la "country music" des années 30, ces chansonniers du folklore américain qui ont depuis acquis statut de légende. Red









HONKY

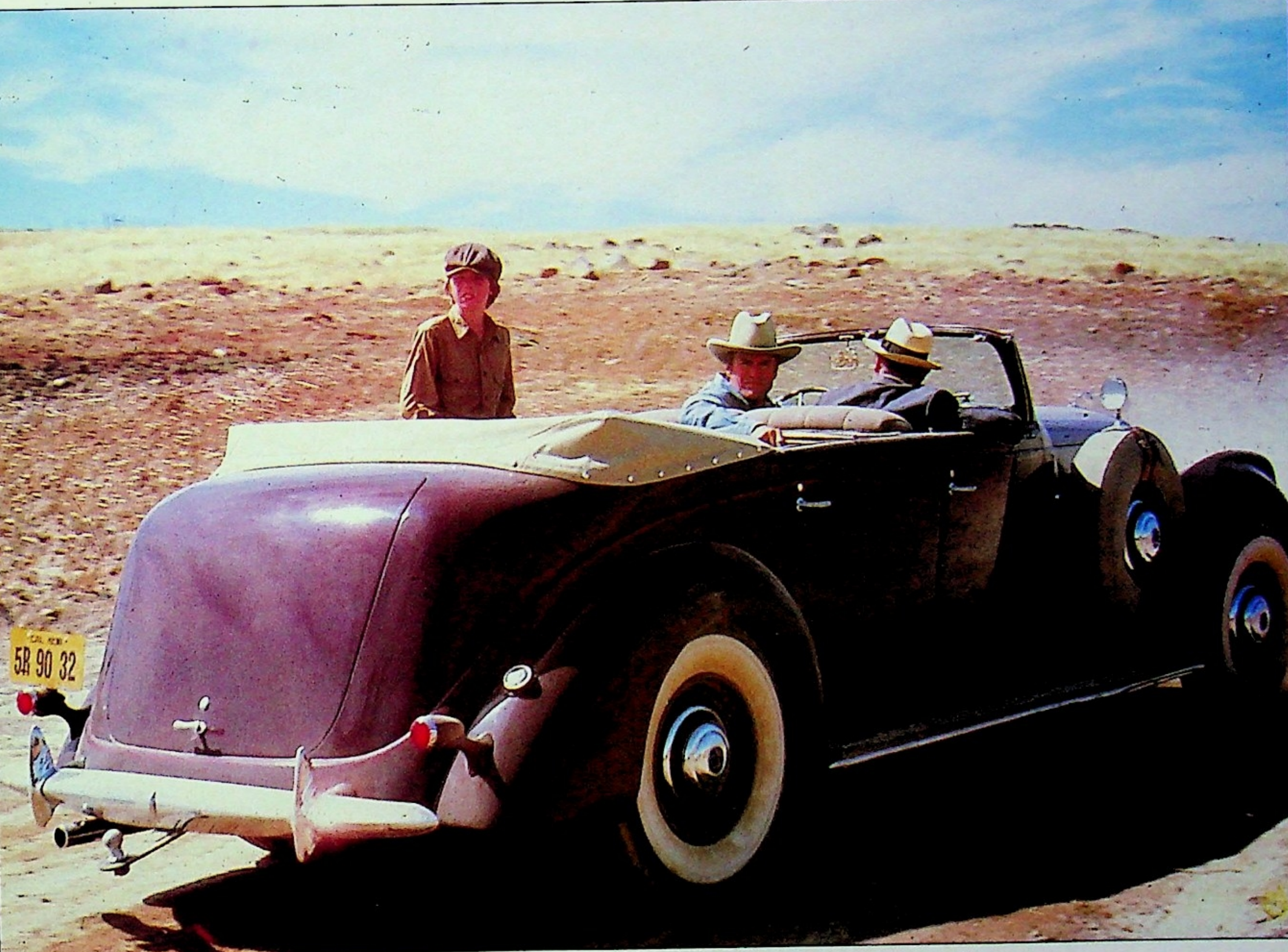
Stovall, c'est un peu la nation américaine tout entière, blessée, malade, mais chargée d'une énergie et d'un chant intérieur bouleversants.

L'HERITAGE DES ANCIENS

HONKYTONK MAN, c'est un peu le descendant direct des RAISINS DE LA COLERE de John Ford. Un peu moins sans doute qu'EN ROUTE POUR LA GLOIRE, parce que les résonances politico-sociales du Ford se retrouvaient davantage chez ce Woody Guthrie, combattant acharné pour le progrès social et la condition ouvrière. Mais Clint Eastwood a dépassé Hal Ashby dans sa vision plus intemporelle du héros : Red Stovall est un vagabond lâché dans une époque de misère ; Woody Guthrie était l'époque elle-même. Red, sous les traits d'Eastwood, finit par symboliser tous les errants malchanceux de l'histoire. Projeté dans un environnement inhospitalier, victime des maux de son temps (alcoolisme, tuberculose), il aurait tout aussi bien pu atterrir cent ans plus tôt ou lors de la prochaine crise économique grave (qui sait ?).
Le climat désespéré de l'adaptation par Dudley Nichols du roman le plus célèbre de Steinbeck a donc son miroir en HONKYTONK MAN. Et là où Henry Fonda exécutait une performance sans faille, Eastwood, plongé dans ce même contexte, réussit à créer un personnage attachant, parfois un peu pitoyable, parfois admirable. Fonda, c'était le professionnalisme hollywoodien à son zénith. Eastwood, c'est le style de jeu plus fluide et impressionniste d'un acteur qui se fait plaisir.

L'HOMME DERRIERE LE MASQUE

Dans HONKYTONK MAN, Clint Eastwood joue au jeu de l'ange déchu. Il sait que son public l'aime en bagarreur intrépide, ou en flic sadique mais juste. Mais ce n'est pas seulement cette facette de sa personnalité qu'il aime montrer aux foules : au contraire d'un Burt Reynolds, il se permet de sortir de l'image stéréotypée qu'on lui a forgée.
Il est caractéristique du système de production américain qu'Eastwood, plusieurs



TONK MAN

fois millionnaire, ne cède aux contingences de goûts publics un peu "gros" (la série des Philo Beddoe – DOUX, DUR ET DINGUE et ÇA VA COGNER) que par intermittence. Cette star immensément populaire aux USA sait choisir de bons scripts dans sa veine "punch". Un polar violent, un thriller d'action anti-rouges, et ainsi de suite. Ces films le mettent en position de star commerciale, mais aussi d'acteur-réalisateur efficace artistiquement comme financièrement. D'ailleurs Eastwood signe seulement la mise en scène des films les plus construits de sa veine "commerciale" (FIREFOX ou L'EPREUVE DE FORCE, et pas les Beddoe).
En dehors de ces œuvres profitables, Clint Eastwood se laisse aller, chaque fois qu'il en a la possibilité, à endosser des rôles plus subtils et moins à son avantage. De BRONCO BILLY à ce HONKYTONK MAN, son prestige de héros traverse des épreuves plutôt rudes ! On retrouve bien sûr des éléments de cet Eastwood-là, le tendre, le LOSER nostalgique et flâneur, dans les produits commerciaux où il apparaît : le cogneur Beddoe aime se prélasser sous son porche, une bière fraîche à portée de la main, et il gardera toute sa vie des regrets de la jolie chanteuse blonde qui, un moment, lui fit espérer une autre vie...
Mais lorsque (comme dans HONKYTONK MAN), Eastwood se mortifie, et doit subir des blessures tant physiques que morales infligées peu héroïquement (les crises de toux sanguinolentes, l'humiliation durant l'enregistrement, la fin triste et sans gloire), il ne fait plus aucune concession à l'image de lui qui est figée dans l'esprit du public. Plus qu'une simple figure de légende, Eastwood restera comme le grand héros intelligent et masochiste de deux décennies. A l'instar de John Wayne, qui encaissait systématiquement coups de feu, coups de couteau, et horions divers sur toute sa fin de carrière (et qui a fini par mourir à l'écran comme à la vie – dans LE DERNIER DES GEANTS), Eastwood n'est vraiment pas doux avec lui-même...

LA DEMARCHE DU JUSTE

Si Eastwood n'avait pas le courage d'avouer parfois sa lassitude et sa répugnance à toujours incarner le même stéréotype, ce serait quand même un acteur hors pair, d'une stature exceptionnelle. Mais il l'a, ce courage !
Homme de caractère, en avance sur les goûts de son public, silhouette charismatique depuis quinze ans, Eastwood ne vieil-



ANNÉES DE DÉPRESSION, TEMPÊTES DE POUSSIÈRE, ITINERAI LE CADRE DU NOUVEAU EASTWOOD, OU LE GRAND CLINT RETR CHISTE. AVANT LE RETOUR EN FORCE DE L'INSPECTEUR HARR DE DÉCOUVRIR UNE FACE CACHÉE DE NOTRE HÉROS D'ÉLECTI

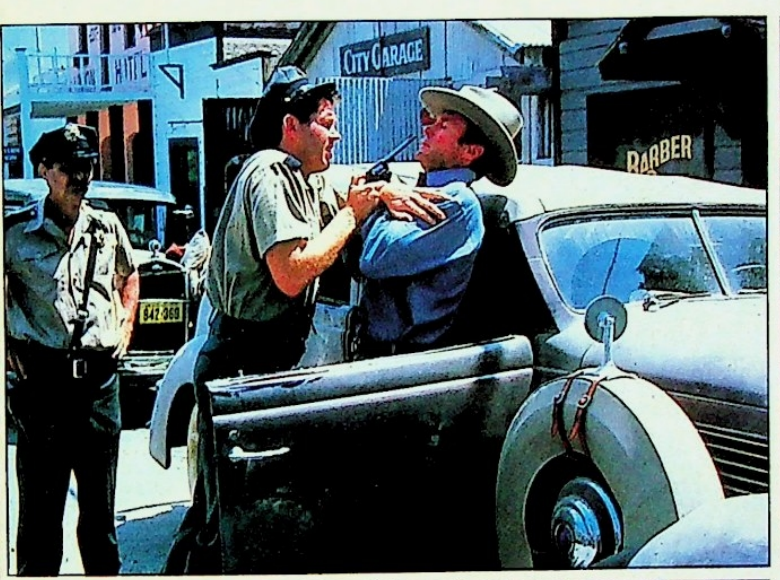
lit pas. Sa compréhension du cinéma est exemplaire. Il a su suivre, seul, un itinéraire pas toujours facile, et pas toujours évident : se montrer sans fard, sans la beauté des apparences, tout en sachant aussi rester fidèle à son auditoire . Filmer aujourd'hui une histoire plus proche du REIVERS de Mark Rydell ou de l'univers de Steinbeck que des violences accrocheuses de ÇA VA COGNER relève de l'audace. Et Eastwood, pour son prochain film, exécute une de ses rusées pirouettes (qui débordent aussi de franchise) en revenant aux sources : après l'échec commercial relatif de HONKYTONK MAN en Amérique, Harry Callahan va ressurgir et tout casser dès la fin de l'année dans SUDDEN IMPACT, que l'acteur vient de finir de réaliser pour la Warner. La sagesse du maître...

DOUG HEADLINE

FICHE TECHNIQUE :

HONKYTONK MAN (Honkytonk Man). U.S.A. 1983. Warner. PR : Clint Eastwood. SC : Clancy Carlisle, d'après son roman. PH : Bruce Surtees. MUS : supervisée par Snuff Garrett. DEC : Edward Carfagno. MONT : Ferris Webster. Durée : 122'. DIST : Warner-Columbia. Avec : Clint Eastwood (Red Stovall), Kyle Eastwood (Whit), John McIntire (grand-père), Alexa Kenin (Marlène), Verna Bloom (Amy), Matt Clark (Virgil), Barry Corbin (Arnspringer), Jerry Hardin (Smuffy), Tim Thomerson (le motard), Macon McCalman (Docteur Hines), Joe Regalbuto (Henry Axle), Gary Grubbs (Jim Bob), Rebecca Clemons, John Gimble, Linda Hopkins, Bette Ford.

De gauche à droite : une preuve de confiance plus qu'une désertion : Red laisse Whit se débrouiller tout seul. Mais à l'inverse, Whit est toujours là pour opérer des sauvetages "comme au cinéma" : ici Red, en marge de la légalité comme souvent, va se retrouver en prison pour vol de poules, mais n'y restera pas longtemps grâce aux efforts de son neveu. Leurs liens se resserreront encore lorsque, sur la route vers Nashvile et l'audition au "Grand Ole Opry" qui donnerait une chance à Red d'être célèbre, Kyle Eastwood/Whit et Clint Eastwood/Red composeront ensemble le testament musical de Red et son seul héritage : Honkytonk Man". Et lors de la séance d'enregistrement finale, Red Stovall, musicien à l'immense talent que la gloire effleura, chantera une dernière fois sa ballade avant que le temps ne l'efface de sa mémoire, comme la chance l'avait déjà oublié...







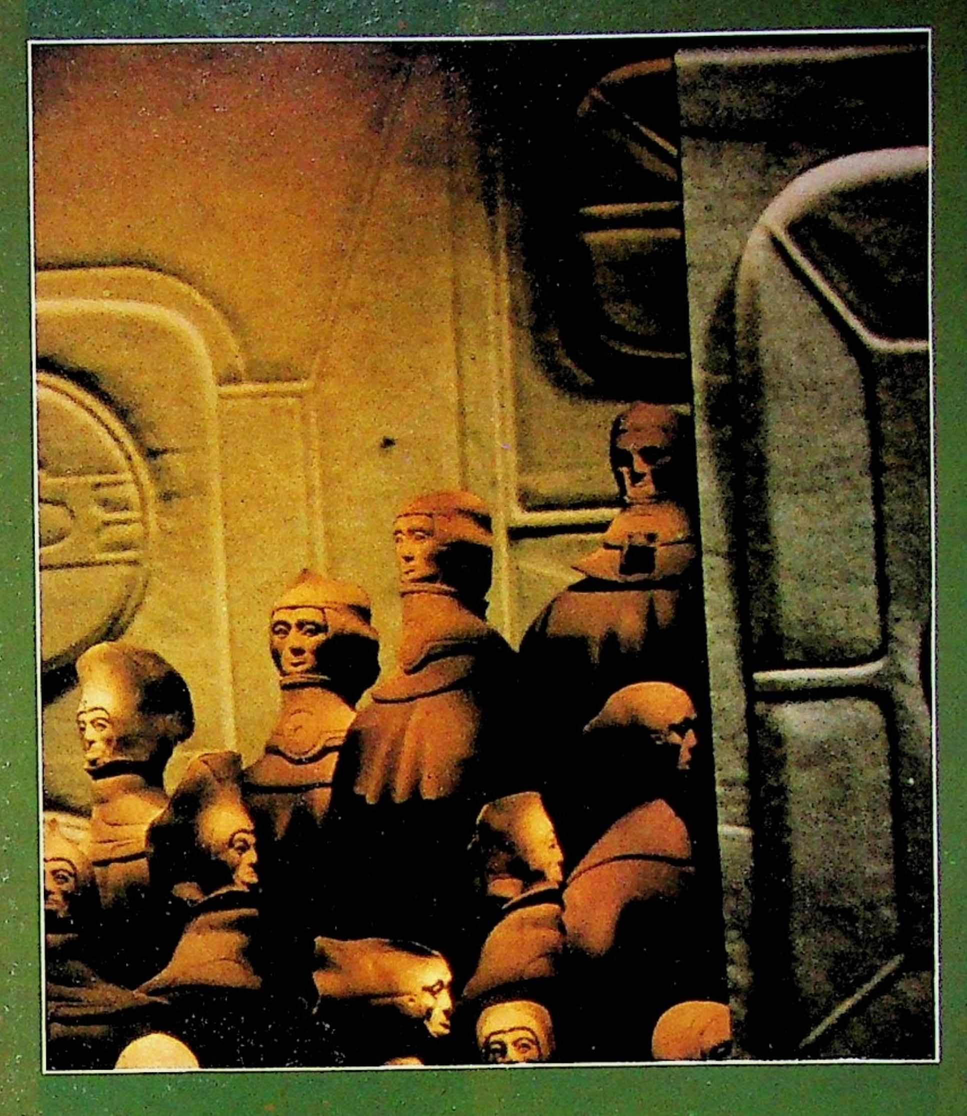
RES BITUMÉS ET TERRES ARIDES : C'EST OUVE SA VEINE NOSTALGIQUE ET MASO-Y EN FIN D'ANNÉE, VOICI L'OCCASION ON, ALCOOLIQUE ET RAVAGÉ...

CHRONOPOLIS



L'histoire commence à Varsovie il y a vingt-cinq ans, lorsqu'un élève des Beaux-Arts nommé Piotr Kamler décide de tourner un film. Aujourd'hui, le lien entre les Beaux-Arts et le cinéma paraît tout naturel, mais dans la Pologne de 1958, qui sort à peine de la période stalinienne et qui continue encore à respecter les canons du réalisme socialiste, une telle entreprise surprend par son originalité, sinon par son audace. C'est tout seul, avec une simple caméra 8 mm dont l'unique luxe technique est qu'elle permet de filmer *image par image*, Piotr Kamler réalise *la Ville*, film d'animation "semi-figuratif" où il exprime les impressions suscitées par une ville d'après-guerre. Varsovie, bien sûr, mais elle n'est pas nommée.

Pour ce film Piotr Kamler ne dessine rien, ne construit rien, bien qu'il s'agisse d'un court-métrage d'animation. Il utilise tout naturellement des matériaux utilisés par les peintres, et qui sont aisément modifiables dans leurs formes, dans leurs nuances, et dans leurs mouvements : des poudres. La technique n'est pas vraiment nouvelle : elle est fondée sur le même principe que l'écran d'épingles d'Alexeiev – pionner de l'animation disparu l'an dernier –, et consiste à réaliser des "des-





Passe-temps dans l'espace-temps

sins animés" en modifiant la place d'éléments posés sur une surface. Simplement, les poudres permettent une souplesse plus grande que les épingles... une souplesse si grande qu'elles s'en vont parfois tacher les murs de l'appartement familial : un quart de siècle plus tard, Kamler rend hommage à la compréhension de ses parents.

La Ville n'est pas une œuvre très élaborée. Montage pratiquement inexistant, prolongement logique d'un tournage réalisé avec une caméra 8 mm accrochée à une armoire. "Une improvisation enthousiaste", dit aujourd'hui Kamler. Il n'empêche que le film crée une sensation lorsqu'il est présenté aux Beaux-Arts et contribus sans doute à la désignation de Piotr Kamler, parmi d'autres candidats, comme bénéficiaire d'une bourse pour un séjour à Paris l'année suivante.

——o——

Pendant un an, Kamler suit donc les cours des Beaux-Arts de Paris. "Pour les pays de l'Est, la France était le pays des libertés." Pourtant, l'enseignement qu'il reçoit à Paris lui paraît tout aussi traditionnel et tout aussi académique que celui qu'on dispense à Varsovie. En fait, Kamler est venu dans la capitale française avec une seule idée en tête : faire des films.

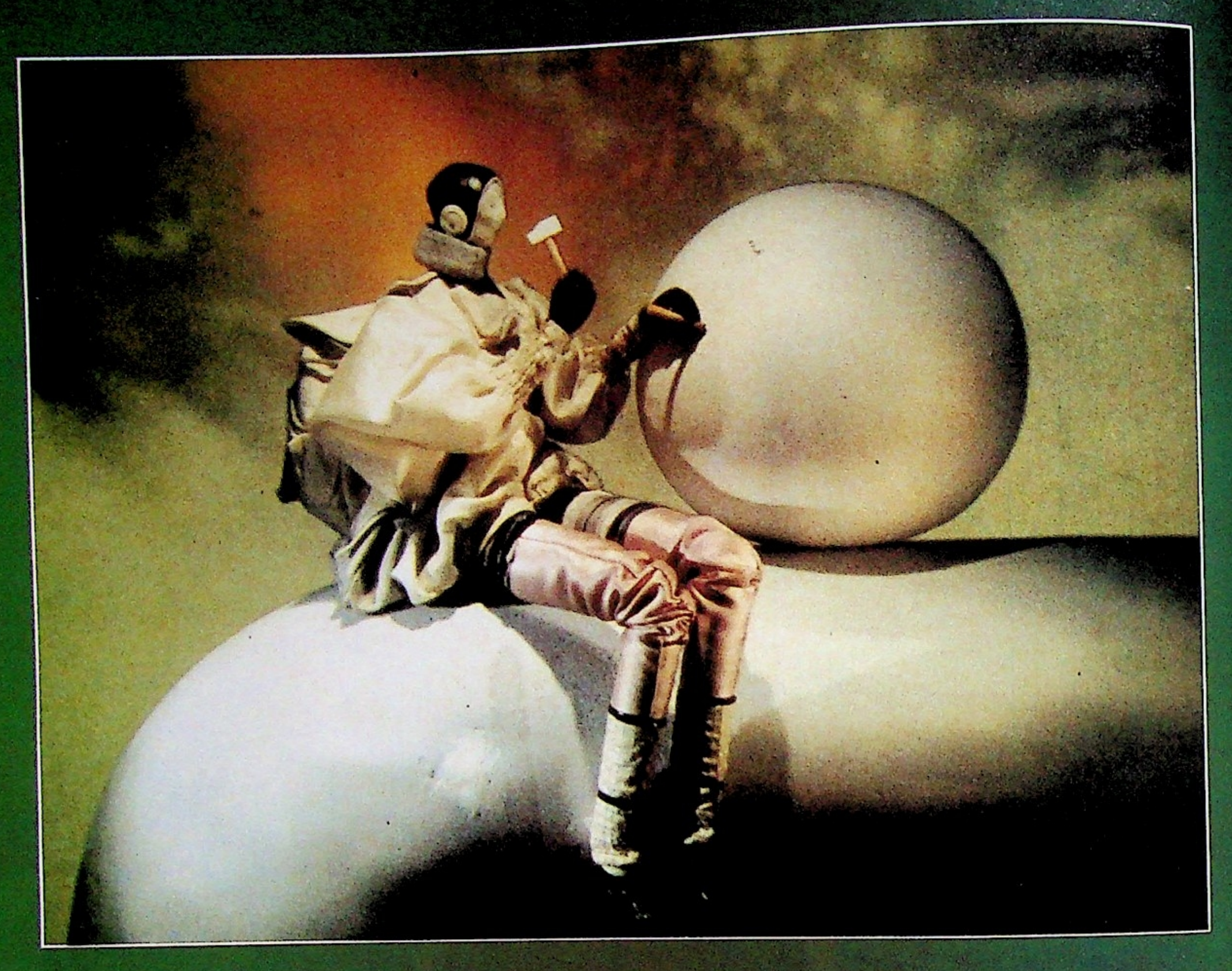
Pour lui, le cinéma est un élargissement de la peinture ; ou plus exactement de la gravure, puisqu'il pense à des films en noir et blanc. Le cinéma offre en plus la *durée*. *Conte*, premier film réalisé en France par Kamler, avec une technique analogue à celle de *La Ville*, marque cette prise en considération du temps par la très grande importance donnée à la musique et au rythme. Alors que des compositeurs s'applique à inventer une "musique concrète", Kamler voit dans le cinéma le moyen de faire naître une "musique visuelle". A partir de 1965-1966, sans doute en réaction contre l'excessive abstraction de ses premiers films "musicaux", il introduit dans ses œuvres une narration et des personnages. Il commence à raconter des histoires.

Entre-temps, il a fini par s'installer en France. A vrai dire, il n'y a jamais eu à ce sujet de décision définitive. "C'était une installation provisoire, mais ce provisoire est devenu continu !" Les conditions de travail sont loin d'être idéales ; le Service de la Recherche de l'O.R.T.F. lui assure le minimum : une vieille caméra et un coin de quatre mètres carrés. Mais, dans la mesure où ces locaux peu confortables sont aussi peu convoités, ils offrent un gros avantage : on lui laisse la paix.

——o——

En 1975, Piotr Kamler commence son premier long métrage. Sait-il alors qu'il s'engage dans une entreprise qui, malgré ses ambitions plus développées, va être comme un résumé de tout ce qu'il vient de connaître ? *Long* résumé à vrai dire, puisque la réalisation de *Chronopolis* sera le résultat d'une aventure solitaire – ou presque – aussi la confirmation que l'installation provisoire à Paris est devenue définitive : en 1982, *Chronopolis*, quoique "hors compétition", représente la France au Festival de Cannes.

A la lecture de cette date, on ne manquera pas bien sûr de se poser une question : pourquoi tant de temps entre la présentation du film à Cannes et sa sortie dans les salles ? A quoi il faudra bien répondre que *Chronopolis* n'est pas un film "facile", ce qui malheureu-



CHRONOPOLIS

sement ne veut pas dire grand-chose et appelle quelques précisions.

L'histoire? Le titre *Chronopolis* indique implicitement le point de départ. Chronopolis est une cité qui doit son nom *(Chronopolis* veut dire en grec *la ville du temps)* au fait que ses habitants passent leur temps à *fabriquer* le Temps. Ils en pétrissent la matière même sous la forme de différentes sphères qu'ils expédient à travers l'univers dans d'interminables pipelines. Leur statut de fabricants de Temps les place hors du Temps. Il ne leur arrive jamais rien. Jusqu'au jour où l'une des sphères s'avise de se déplacer non point *dans* les pipelines, mais *sur* les pipelines, cette liberté l'amenant à rencontrer un alpiniste qui la délivrera totalement de sa dépendance à l'égard des Chronossiens. Ce faisant, il se délivrera lui-même, puisque la sphère représente d'une certaine façon son destin. Cet Evénement va renverser la position des Chronossiens vis-à-vis du Temps.

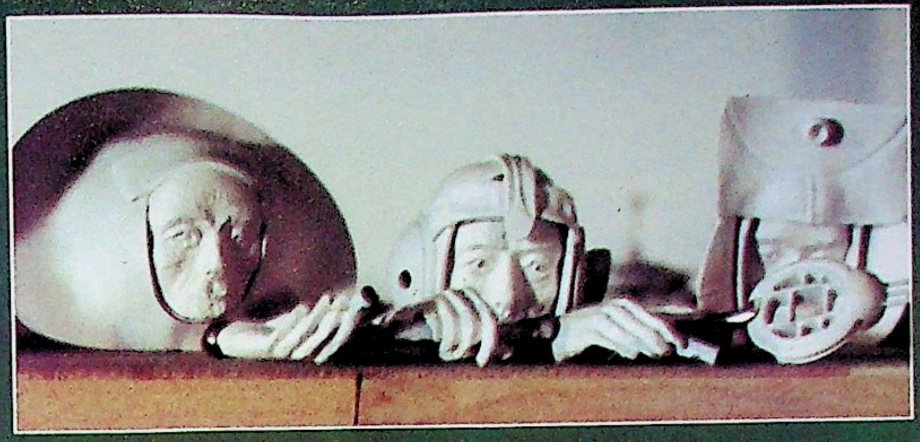
Ils en étaient les Maîtres. Ils vont en devenir les Victimes. Car là où est le Temps est aussi la Destruction. Il serait vain d'en dire plus : le film se paie de luxe insolent de tout révéler dès le générique pour qui sait *lire* les images, dès le carton qui porte le titre *Chronopolis*.

Cette histoire est, on l'aura compris, une fable. On va sans doute se hâter d'y voir des implications politiques. *Chronopolitiques.* Comment faire autrement d'ailleurs lorsqu'une histoire est construite tout entière sur la notion même de libération? Mais c'est aussi tout simplement une histoire d'amour entre deux personnages – cette Sphère rebelle et cet Alpiniste. Et surtout c'est un film où il est impossible de distinguer le fond et la forme. Peut-être même était-il malhonnête d'en révéler l'argument, puisque cet argument, comme l'explique Kamler, n'est apparu qu'*in extremis :* les images ne sont pas venues illustrer un sujet ; elles sont amené le sujet.

Selon Piotr Kamler, il y a deux façons de travailler pour un artiste : "Fellini explique qu'il ne regarde jamais les *rushes* de ses films, pour éviter d'être détourné de son idée initiale. A l'inverse, Coppola s'entoure d'un dispositif vidéo qui lui permet de contrôler immédiatement son travail, et qui influence le cours de celui-ci : il tourne toujours ses scènes en fonction des scènes qu'il a tournées la veille. Bien sûr, je n'avais pas les moyens techniques de Coppola ! Mais je me sens assez proche de sa méthode." On pourrait redouter qu'une telle méthode n'interdise d'arriver au terme d'une entreprise et qu'elle ne force à tisser d'interminables toiles de Pénélope. "Non, il vient un moment où le sujet se dégage de lui-même.

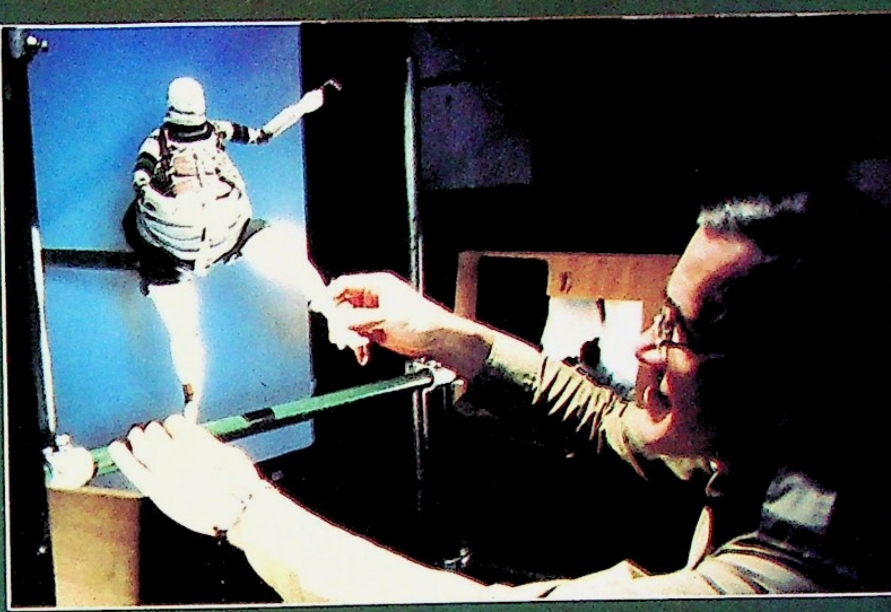
Est-ce parce que son film s'est autant fait qu'il ne l'a fait (si l'on en croit ce que lui-même déclare), Kamler semble réticent lorsqu'il s'agit de parler de la réalisation de *Chronopolis* proprement dite. Financièrement, c'est d'abord une coproduction, mais plus en nature qu'en liquide. L'argent proprement dit est venu de l'avance sur recette. Le reste, c'était l'assistance technique de l'Institut National de l'Audiovisuel, l'assistance matérielle (secrétariat, locaux...) de la compagnie A.A.A., et le travail de l'outillage fournis par les Productions du Cirque – comprenez Piotr Kamler.

Kamler avait en effet initialement baptisé sa compagnie Productions du Cirque parce que son projet s'appelait *Le Cirque*, et traitait effectivement d'un cirque qui se déplaçait dans l'espace. Mais toute cette conception devait changer. "Pas par malhonnêteté, mais par nécessité. Il faut, lorsqu'on soumet



Les acteurs de *Chronopolis* au "vestiaire" : sur une étagère, masques de plâtre pour les Chronossiens, étranges personnages qui passent leur temps à fabriquer le Temps. Jusqu'au jour où...

"Le procédé qui caractérise *Chronopolis*, c'est celui de l'*image par image*. La caméra ne prend jamais qu'une seule image à la fois". Le réalisateur Piotr Kamler règle une position de son alpiniste articulé.





un projet, présenter un scénario "littéraire". On doit expliquer ce projet avec des mots. Mais un décalage se produit quand on se met vraiment au travail. Décalage minime chez Disney, mais énorme pour un film comme le mien ; je me suis aperçu que la réalisation de mon scénario initial était impossible. J'ai profité de la liberté –, ou, en d'autres termes, de la solitude intolérable – qui a été la mienne pendant quatre ans pour abandonner mon projet initial. Disons que ce projet s'est défini au fur et à mesure et s'est cherché."

En fait, l'idée maîtresse de Kamler était de faire un film sur le Temps. Il commença par construire des décors et des formes autour de cette idée. Les formes devinrent progressivement personnages, et les personnages suggérèrent une histoire. Cette évolution ne s'est pas passée en douceur cependant. Kamler a cherché pendant six mois l'auteur qui pourrait lui écrire le court texte qui ouvre le film (tout le reste est muet) et qui donne le clef de l'"histoire". Le film n'a été fini... qu'une fois fini !

Kamler ne tient visiblement pas à révéler le détail de ses techniques. Un seul secret, une seule constante : la caméra image par image. Autrement dit, *Chronopolis* st un film d'animation au sens le plus large du terme : la même image peut combiner des marionnettes, des volumes animés, des dessins, et être le résultat de dix prises de vue différentes, mais il n'y a aucun effet optique dans *Chronopolis*. La même sphère aux yeux du spectateur peut-être en réalité tantôt dessinée, tantôt en trois dimensions.

Ce film sur le temps a pris, on l'a dit, beaucoup de temps : "J'ai négligé la vie autour de moi pendant quatre ans. Ai-je eu raison? Les avis des étrangers n'avaient que peu d'intérêt : c'étaient des louanges sans limite ou des commentaires marqués par la jalousie. Seule ma femme, qui a fait les costumes des marionnettes, a su avoir à l'égard de mon travail une attitude à la fois sincère et favorable. Elle était malheureusement la plupart du temps en Pologne."

——— o ———

Piotr Kamler a-t-il eu raison... ? On peut, c'est vrai, trouver *Chronopolis* quelque peu ésotérique. Incompréhensible si l'on veut tout de suite comprendre. Mais si l'on fait l'effort de ne pas faire d'effort, de se laisser aller vers le film, sans réfléchir, on aura la surprise de voir tout s'éclairer comme ces puzzles qui ne prennent un sens qu'une fois placée la dernière pièce. Il suffit, en somme, d'un tout petit peu de patience, ce qui est bien la moindre des choses pour une œuvre qui parle du Temps.

F.A.L. ■

FICHE TECHNIQUE

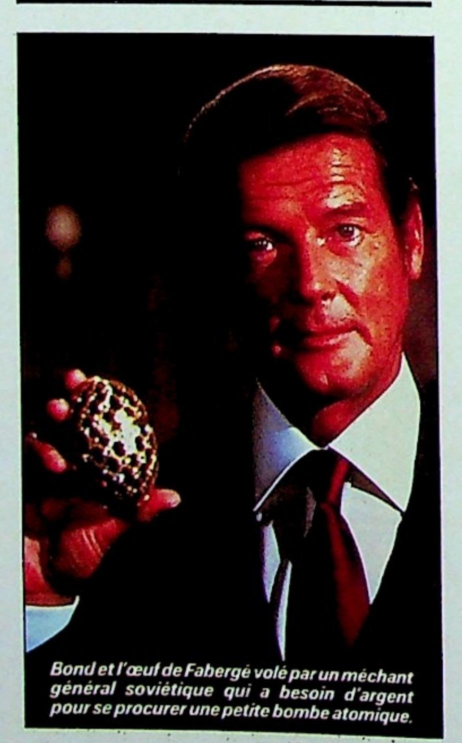
CHRONOPOLIS, Eastmancolor 35 mm, optique, durée 70'. SC. : Piotr Kamler. ASS. : Daniel Buthiaux, Mara Laporte. MUS. : Luc Ferrari. D.P. Marcelle Ponti. COST. : Krystyna Kamler. TRAÇ. : Diane Chrestien, Maria Tatarczuk, Babette Vimenet. A.T. : Jean Mouselle, Jean-Claude Birkus. L.P. : Louis Bringer, Graphoto. MONT. : Michèle Péju. MIX. : Jean-Claude Voyeux, Studios Marignan. LAB. : L.T.C. P.D. Productions du Cirque. Avec la participation de : David Jisse, Henry Fourès. Texte de Gabrielle Althem, Piotr Kamler. Dit par : Michael Lonsdale. COPROD. : Institut National de l'Audiovisuel. A.A.A. © Productions du Cirque, INA - AAA.

OCTOPUSSY

JAMES BOND EN DANGER DE MOORE ?

Au milieu de la cohue du marché indien, Bond court. Ce n'est pas qu'il soit pressé de faire des emplettes. Mais que faire d'autre lorsqu'on est poursuivi par les impitoyables sbires du méchant en chef de l'histoire ? Encore quelques mètres, et c'en est fait de Bond... Non, car la Providence veille, sous la forme d'un fakir allongé sur une planche à clous, d'un avaleur de sabres, et d'un bateleur qui jongle avec des torches enflammées. Bond extrait de la gorge de l'avaleur un sabre avec lequel il se débarrasse de son premier adversaire ; il refroidit les élans de son second adversaire en agitant sous son nez une torche qu'il a saisie au vol ; quant au troisième, il le transforme en passoire en le clouant *littéralement* au tapis, le fakir ayant eu la sage idée de s'écarter entretemps.
Et tout cela en l'espace d'une minute.
Cette séquence – l'une parmi bien d'autres – suffit à montrer quelle évolution la série des *Bond* a subie depuis les premiers épisodes. Sean Connery aurait pu faire l'une des trois choses qu'on vient de décrire ; il ne les aurait jamais faites toutes les trois. Les bondophiles ont déjà crié à la trahison en voyant *Octopussy* (le titre français du film de Richard Benjamin *Où est passée mon idole?* aurait pu être inventé pour eux...), et, de ce fait, les rapports qui pouvaient encore lier *Dr. No* ou *Bons baisers de Russie* à certains films noirs d'avant-guerre sont définitivement oubliés. Mais ces cris d'indignation, si vénérables soient-ils, sont ceux d'un combat d'arrière-garde. Il semble bien que notre période soit celle de la fin des mythes : Superman a perdu beaucoup de son caractère héroïque dans *Superman III*, et les bondophiles orthodoxes qui attendent avec tant d'impatience le retour de Sean Connery dans *Jamais Plus Jamais* savent-ils bien que celui-ci jouera Bond sans cacher sur son avant-bras son tatouage *Mum & Dad ?* Cette humanisation des héros indique peut-être que le monde – ou tout au moins l'Amérique – est en train de sortir de la crise et n'a plus besoin de surhommes. D'ailleurs, il paraît que Reagan a applaudi *au cours* de la projection de *Superman III* à Washington, et qu'il aime tellement les *Bond* qu'Albert Broccoli, le producteur, lui a envoyé une cassette d'*Octopussy* avant la sortie du film dans les salles.
Une grande partie du dernier *Bond* se passe dans un cirque. On voit même dans la scène finale, qui ne manque pourtant pas de suspense, Roger Moore déguisé en clown. Tout cela est à l'image du film lui-même. *Octopussy* n'est plus un film d'espionnage "à l'ancienne", mais un spectacle de cirque, avec ses pitres et ses acrobates. Pour ceux qui estiment que ce genre de chose s'adresse uniquement aux enfants de quatre ans, le déplacement est inutile. Les autres – ceux qui ne craignent pas de replonger dans leurs vieux rêves – peuvent entrer sous le chapiteau. Ils ne seront pas déçus.
L'intrigue est quasi inexistante, et aussi décousue que celle du précédent épisode, *Rien que pour vos yeux*. Toutes ces belles déclaratons publicitaires annonçant un retour aux solides constructions narratives d'antan sont mensongères. Malgré le nom de Richard Maibaum – scénariste des tout premiers *Bond* – au générique, l'argument est insignifiant. Un mauvais général soviétique (rassurez-vous : il y a aussi de bons Russes dans le film) se met dans la tête de repousser les frontières de l'U.R.S.S. jusqu'à l'Atlantique. Son plan est simple : rien n'arrêtera la progression des troupes soviétiques si elles ne rencontrent pas devant elles la résistance des bases de défense nucléaire américaines installées en Europe. Pour ce faire, il suffit de déclencher dans l'une de ces bases une petite explosion nucléaire qui ait l'air d'un accident, et les Européens eux-mêmes exigeront le départ immédiat des installations américaines. L'argent étant le nerf de la guerre, même lorsqu'elle est nucléaire, le mauvais général soviétique dérobe des bijoux dans les musées de son pays pour les revendre au trafiquant international Kamal Khan, qui se livre à ce petit jeu sans en informer sa "supérieure hiérarchique" Octopussy. On voit ainsi tout de suite le défaut majeur du film. Malgré son nom *(octopus* veut dire *pieuvre* en anglais – pour *pussy*, consultez votre dictionnaire d'argot américain*)*, Octopussy n'est pas la grande adversaire de Bond qu'on attendait, la méchante impitoyable à laquelle il s'opposerait dans un duel final, comme il avait été annoncé ; tout au contraire, c'est un personnage *manipulé*, et son ralliement au camp de Bond, lorsqu'elle découvre la perfidie de son second Kamal Khan, n'a absolument rien d'héroïque. D'ailleurs, elle a beau donner son titre au film, elle n'apparaît qu'au bout de trois quarts d'heure.
Quant aux personnages et aux événements qui sont censés assurer la liaison dans le récit entre les épisodes de vols de bijoux et les manœuvres préparant l'explosion nucléaire, mieux vaut ne pas en parler. Même les spectateurs les plus imaginatifs ne comprendront rien à une scène de transbordement de caisses entre des wagons de train.

Châssis de collection et collection de châssis...

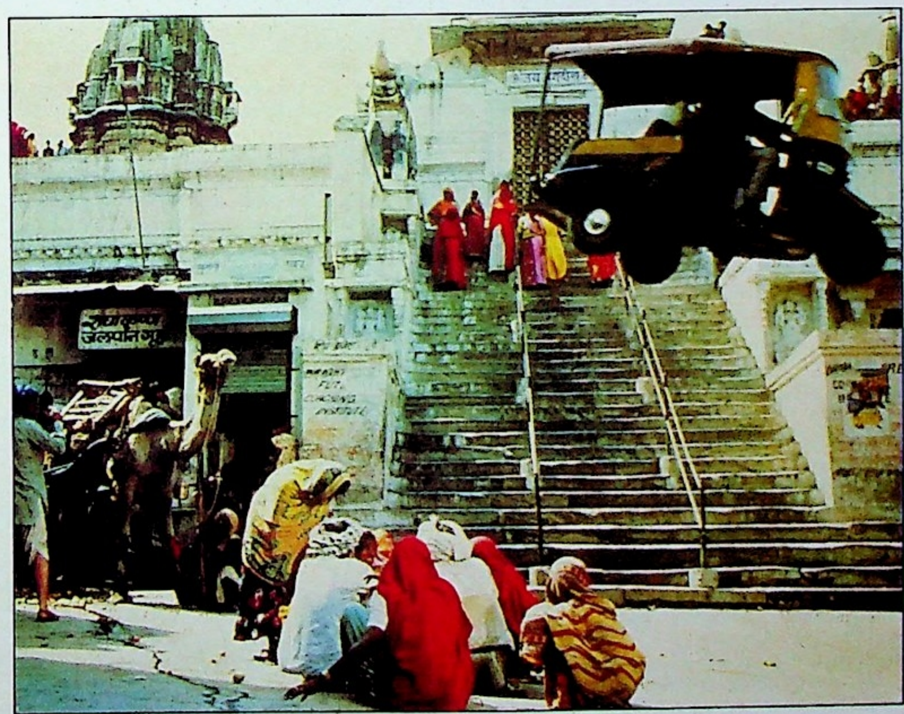


Bond et l'œuf de Fabergé volé par un méchant général soviétique qui a besoin d'argent pour se procurer une petite bombe atomique.

James Bond en bas de l'escalier du palais du méchant Kamal Khan: "L'ai-je bien descendu ?"

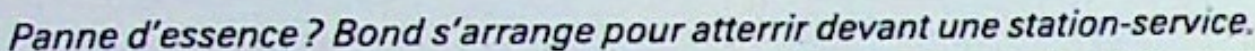
Mais il ne s'agit pas de comprendre. Il s'agit de voir. En cela, *Octopussy*, fidèle à ses prédécesseurs, est un feu d'artifice de trouvailles *sur l'écran*. John Glen s'acquitte de sa tâche de metteur en scène sans génie, mais avec une redoutable efficacité. Avant de devenir réalisateur "à part entière" avec *Rien que pour vos yeux*, il avait déjà fait la preuve de son talent en tournant entre autres la prodigieuse séquence d'ouverture de *L'espion qui m'aimait*, où James Bond-skieur devient James Bond-parachutiste. Bien habile qui pourra distinguer, dans la scène du marché indien évoquée plus haut, les moments tournés en extérieurs et les moments tournés dans des décors de studio. Bien habile aussi qui pourra distinguer dans l'éblouissant prégénérique – où Bond se débrouille pour faire sauter à lui tout seul une base militaire – les maquettes d'avions et les vrais avions. Le générique de Maurice Binder arrive ensuite, faisant défiler ses titres sur les corps de James Bond Girls perdues dans la pénombre : tradition qui remonte à *Bons baisers de Russie*, mais toujours renouvelée avec beaucoup d'invention.

Il serait trop long de décrire en détail les différentes poursuites qui ponctuent l'ensemble du film. Luttes en train et en avions. Combats *sur* un train (en marche) et *sur* un avion (en vol). Inquiétant ballet meurtrier d'une guillotine volante empruntée aux



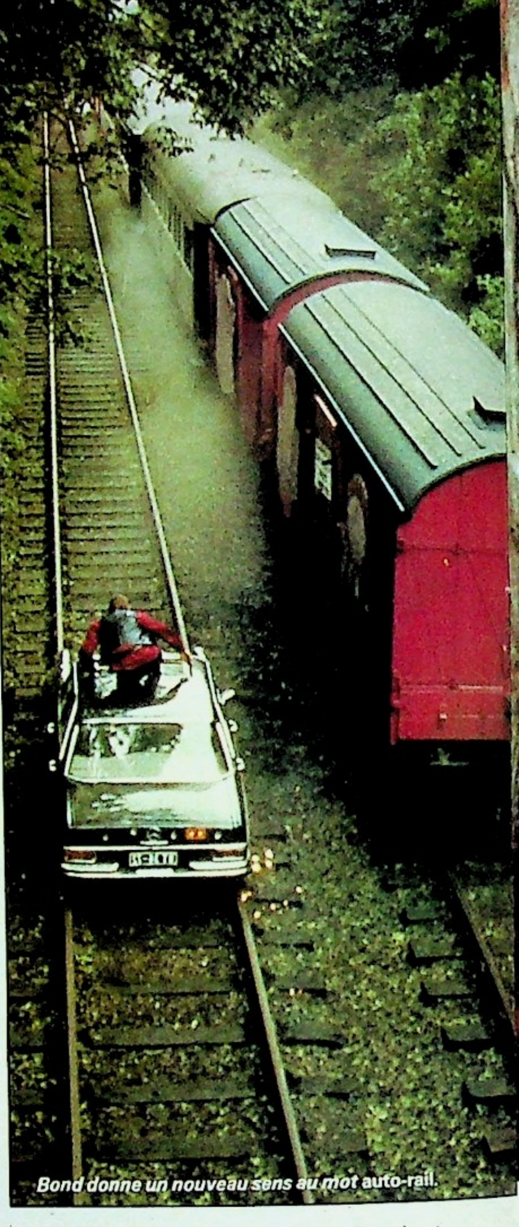


Pour se défendre contre ses poursuivants, Bond arrache à un avaleur de sabre son outil de travail.



Panne d'essence ? Bond s'arrange pour atterrir devant une station-service.





Bond donne un nouveau sens au mot auto-rail.

films de karaté. Cascades automobiles de Rémy Julienne, apportant une solution inattendue au vieux rêve de tous les conducteurs de voitures – rouler le long d'une voie ferrée. Attaque du repaire du méchant par les acrobates féminines d'un cirque... Bond réalise pour nous toutes les transgressions : il se joue de l'espace, change la fonction des objets, refuse de différencier le réel et l'imaginaire.

Oui, mais...

Oui, mais, ont fait remarquer certains, la perruque des cascadeurs qui doublent Roger Moore n'est même pas de la même couleur que les cheveux de Moore. Comment alors se laisser prendre au jeu ?

C'est là qu'il convient sans doute de prendre la défense de ce pauvre Moore et de déclarer hautement, à la suite de sa partenaire Maud Adams, que ses talents d'acteur sont très sous-estimés. C'est une affaire entendue, Moore n'est pas Connery, mais il s'acquitte admirablement de son travail étant donné ce qu'on lui fait jouer. Les situations bondiennes sont devenues tellement invraisemblables, tellement absurdes, que l'espèce de j'm'en foutisme élégant qui caractérise son interprétation est sans doute pour lui la seule politique à suivre. Sachant qu'aux yeux du public il resterait toujours le *deuxième* Bond, il s'est installé dans la parodie. Il est vain de dire du mal de Moore : personne n'en dira autant que lui-même. Sur son jeu : "Parfois je lève le sourcil droit, parfois je lève le sourcil gauche". Sur les subtilités psychologiques de son personnage : "Parfois je porte un smoking blanc, parfois je porte un smoking noir". Et à la question "Réalisez-vous vous-même vos cascades ?" : "Bien sûr que je réalise moi-même mes cascades ! Je réalise moi-même mes mensonges aussi !" Tout cela n'est sans doute pas d'une extrême profondeur, mais son détachement total au milieu des catastrophes les plus incongrues fait quelquefois de Moore un héros à la Buster Keaton.

Même son âge parvient à ne pas être ridicule pour le rôle, dans la mesure où il est presque officiellement reconnu dans *Octopussy.* L'idée de reprendre une ancienne James Bond Girl pour le rôle féminin principal était sans doute opposée à tous les canons de la série, mais le choix de Maud Adams (déjà vue dans *L'homme au pistolet d'or*) contribue à justifier la complicité entre les personnages de Bond et Octopussy. Le héros n'est plus, pour une fois, hors du temps.

Octopussy a d'ailleurs des allures de réunion de fin d'année. Le scénario a adjoint une assistante à Moneypenny, autre "vétérane" de la série, comme si celle-ci était sur le point de prendre sa retraite. Des bruits courent qui disent qu'*Octopussy* est le dernier *Bond* produit par Albert Broccoli. Et il semble bien cette fois-ci que Moore ne reviendra pas.

Ce qui ne veut pas dire que James Bond est parti. On connaît déjà le titre du prochain film – emprunté à une nouvelle de Fleming –, *From A View To A Kill,* et les *casting directors* se sont déjà mis en chasse, puisqu'ils ont proposé le rôle à Larry "Dallas" Hagman. Heureusement, il a refusé : quand on a pour initiales J.R., on n'a pas le droit d'avoir aussi les initiales J.B.

F.A.L.

FICHE TECHNIQUE :

OCTOPUSSY (Octopussy). U.S.A. 1983. MGM/UA. PR : Albert R. Broccoli. R : John Glen. SC : Richard Maibaum et Michael G. Wilson, d'après une histoire de George McDonald Fraser. PH : Alan Hume. MUS : John Barry. MONT : John Grover. SFX : John Richardson. DEC : Peter Lamont. DIST : CIC. Avec : Roger Moore (James Bond), Maud Adams (Octopussy), Louis Jourdan (Kamal), Kristina Wayborn (Magda), Steven Berkoff (Orlov), Kabir Bedi (Gobinda), David & Tony Meyer (les jumeaux), Desmond Llewelyn (Q), Robert Brown (M), Walter Gotell, Geoffrey Keene, Lois Maxwell, Douglas Wilmer, Michaella Clavell.



Non, Bond ne restera pas planté là.

Octopussy étant sans doute son dernier Bond, *Roger Moore* se préparerait-il à être la vedette d'*Emmanuelle 5* ?

YVES CHALAND PRÉSENTE...

FURYO









«LA MALÉDICTION DE LA BOITE DE CRABE.»













HIRSUTE, DEPENAILLE, FATIGUÉ, IL S'APPELLE WOLFF. SES CHAUSSETTES SONT TROUÉES, SA BARBE TOUTE RÊCHE. SES VIEUX ORIPEAUX EN CUIR SYNTHÉTIQUE OU EN LAINE GROSSIÈRE SONT DRÔLEMENT USÉS. MÊME SES ARMES ONT L'AIR ROUILLÉ, MAL ENTRETENUES. EN PITEUX ÉTAT, NOTRE HÉROS ? CE N'EST QU'UNE APPARENCE ! WOLFF, C'EST LE LOUP DES ÉTOILES SURGI DU FOND DES GALAXIES LOINTAINES, C'EST...

LE GUERRIER DE L'ESPACE

Niki (Molly Ringwald)

LE GUERRIER DE L'ESPACE !

Le héros : une tradition d'acier !

De tout temps, le cinéma s'est appuyé sur ses héros, leur confiant les rênes de ses plus grands films. Avec un vrai, un bon héros, pas question de tomber à côté de la plaque. C'est un gage de réussite. Justiciers solitaires ou bagarreurs intrépides, le cinéma a compté des myriades de héros selon notre cœur. Aujourd'hui plus que jamais, le héros starfixien déboule sur les écrans les poings levés !

Dans les classiques hollywoodiens, une génération de figures mythiques tenait le devant de la scène. Hommes de granit au regard clair, ils ont hanté les écrans des années quarante et cinquante. Il y avait les policiers et les détectives privés cyniques, comme Dick Powell dans *L'Implacable* ou *Adieu, ma belle*, comme Mike Hammer dans *En Quatrième Vitesse* ou Bogart dans *La Femme à abattre*. Il y avait les westerners rudes et bronzés, John Wayne dans *La Prisonnière du Désert* ou *Hondo*, Glenn Ford dans Cowboy, James Stewart dans *Je suis un Aventurier*, *L'Homme de la Plaine*, et Win-





chester 73, et Randolph Scott dans tous ses films, de *Caroner Creek* aux *Massacreurs du Kansas*. Il y avait les soldats et les officiers, Robert Ryan dans *Cote 465*, Erroll Flynn dans *Aventures en Birmanie*, et puis Jeff Chandler dans *Les Maraudeurs attaquent*. Et les journalistes (Dana Andrews dans *La Cinquième victime*),les District Attorneys (Ron Reagan dans *Storm Warning*), les avocats (John Payne dans *Deux Rouquines dans la bagarre*). Sans oublier les aventuriers de tous bords, soldats de fortune, spadassins, pirates ou mercenaires, innombrable armée de cogneurs aux lèvres minces et aux sourcils froncés...

L'HERITAGE DE LA COLERE

Et ainsi, la descendance de ces héros s'est perpétuée jusqu'aux années 70. Les années soixante, sorte de creux d'où n'émergent que des héros corrompus et désespérés (Marvin dans *Le Point de Non-retour*, Holden & Co dans *La Horde Sauvage*, McQueen dans *Nevada Smith*, etc.) sont un entr'acte passager. Dès l'apparition prémonitoire du bluffeur Coogan dans *Un Shérif à New York*, Clint Eastwood s'annonce comme l'archétype du héros véritable de la dernière décennie. L'Inspecteur 2211, Harry Callahan, Lone Wolf McQuade et son foulard rouge, les Douze Salopards, tous à quelques années de distance continuent la lignée des héros... La définition du héros selon Starfix est simple. Peu encombré de scrupules, violent mais pas toujours impulsif, rusé et égoïste, il n'hésite pas à lutter pour son seul profit. Bien sûr, il sait aussi se laisser attendrir (surtout par une jolie femme) mais reste toujours sur ses gardes. Il n'aime pas être mené en bateau, déteste les communistes et les préjugés (j'exagère). Sa mise est peu soignée, son allure nonchalante ou menaçante. Et surtout il est doté d'une solide paire de poings, ou d'un bon fusil, ou (mieux encore), des deux. Et il n'hésite pas à s'en servir.

Ce long historique nous mène évidemment à nous poser des questions : qui sont les héros des années 80? Comment les reconnaître? Y a-t-il un médecin dans la salle? Vous lirez avec profit, si ce n'est déjà fait, le sympathique article sur "L'Homme au Masculin" paru il y a quelques mois dans un journal aux initiales commençant par M.H. Pas de publicité clandestine! Cependant, la destinée en a décidé ainsi : c'est dans Starfix que vous verrez la lumière. Il faut préciser les données de base énoncées plus haut. C'est ici que ça se passe. Suivez le guide.

FUTURE SHOCK

Le héros d'aujourd'hui est celui de demain. Je m'explique : notre homme d'acier au cinéma, celui en qui nous nous reconnaissons tous en ces années troublées, habite l'avenir. Pas très lointain, bien sûr : deux ou trois ans, un peu plus peut-être. Il a toutes les caractéristiques décrites précédemment. Un bon nombre d'armes technologiques ont remplacé le fusil, et ses blessures sont souvent plus profondes. Mais c'est bien lui. Notre décennie fait éclater la génération des Mad Max ou des Snake Plissken, vétérans de guerres planétaires atomiques ou bactériologiques, triomphateurs de l'âge radioactif.

Le futur nous appartient. Domaine privilégié de notre imagination, il sait encore exalter nos rêves (pessimistes?). Et dans ce futur brutal, seuls des hommes durs tiendront le choc. L'un d'eux vient d'embraser nos écrans. Il se nomme Wolff et a toutes les chances de survivre à l'enfer qui l'attend.

PILLARD DU COSMOS

Wolff, c'est le *Guerrier de l'Espace*. Wolff est, vous l'avez deviné, peu scrupuleux, violent, rusé, égoïste, profiteur, et pas non plus dénué de cœur. Je vous l'avais bien dit. Pourquoi croyiez-vous avoir à étudier cette mise au point sur le héros véritable au cinéma? En voilà un, on le tient bien, on ne le lâchera pas.

Wolff est un loup des étoiles. Il gagne sa vie en voyageant d'une épave spatiale à l'autre, "repêchant" les vaisseaux accidentés ou abandonnés, leur dérobant un contenu parfois précieux. C'est un "scavenger", un pillard galactique. Son job n'est pas très propre, mais en tout cas il n'embête personne. Wolff a des chaussettes percées, une barbe d'un ou deux mois, et l'air méchant. Il ne fait pas la cuisine dans son astronef, il ne lave pas la vaisselle, ne range pas, laisse un fouillis grandissant envahir l'habitacle du poste de pilotage. A vrai dire, il vit au milieu du bordel et il s'en fout. On ne le lui reprochera sûrement pas.

Avec un boulot pareil, il a bien besoin d'un coup de main de temps à autre. Son "assistante" Chalmers, brune sculpturale plutôt froide, n'est pas si féminine que ça, mais n'a pas son pareil pour soigner les instruments de bord et les ordinateurs de vol. Eh oui, on ne peut pas toujours réparer ces petites bêtes-là à coups de pied.



Page de gauche : Wolff et Chalmers, son équipière, l'œil conquérant, partent vers la zone interdite, pour retrouver les trois belles créatures au-dessous. Pour arriver à les retrouver dans le rougeoyant palais d'Overdog, il leur faudra affronter les guerriers du désert. Page de droite : Wolff et Niki : la tradition des grands héros à poigne ! Ci-dessous, le "scrambler", véhicule tout-terrain de l'aventurier, dans le repaire métallique des amazones. Ci-dessus : la nef qui permet de sauvetage qui lance les naufragés vers Terra 11.





LES PIEGES DE L'ESPACE

Au cours d'une banale balade dans le vide stellaire, Wolff va rencontrer l'imprévu : un appel de détresse de trois passagères, seules rescapées d'un accident de vaisseau (hum !). Les malheureuses ont à peine le temps de se glisser dans les capsules de secours que le vaisseau explose : les voilà projetées sur Terra 11, une planète assez peu hospitalière. Et Wolff, à l'écoute des messages d'une oreille distraite, va intercepter ce S.O.S. qui l'envoie à la poursuite des trois jeunes filles (plantureuses, d'ailleurs). Il donne un dernier coup de pied attendri à ses ordinateurs et part pour Terra 11 et l'inconnu...

Espérant une mission facile et une grosse prime à l'arrivée, Wolff débarque avec Chalmers et lance le moteur de son engin tout-terrain. Heureusement qu'il a l'étoffe des héros : avant de pouvoir retrouver ses "proies", il va salement en baver !

LA FAUNE DE L'ESPACE

... et la flore, donc !

Sur Terra 11 on trouve :

- des coureurs de désert dépenaillés qui hantent les sables de la planète à bord de leur techno train bardé de pointes, de lames, de faux et d'objets coupants ;
- des enfants mutants, victimes d'atroces manipulations génétiques qui les ont transformés en gnomes hideux et assassins ;
- des Amazones aquatiques armées de fusils-harpons inquiétants et habitées d'intentions aussi peu amicales que leur aspect est émoustillant ;
- des monstres visqueux, animaux, reptiles, gluants et dentés, tous haineux et affamés ;
- des dégénérés impossibles à distinguer avec précision : ce sont les habitants de la zone interdite, la *creep zone*, la zone de la peur malsaine ;
- des gros paquets de chair qui poussent dans des cocons répugnants et poisseux, propulsés par des tunnels baveux tant leur chair est molle. Pas gentils non plus, d'ailleurs.
- et, au sein de la seule communauté vaguement organisée en société de Terra 11, Overdog le suprême, autrefois terrien comme vous et moi, à présent caricature d'humain, mi-bête mi-machine, doté de gigantesques pinces métalliques et cloué à ses dispositifs mécaniques. Complètement sadique et pervers, le salaud !

Bon, il y en a aussi d'autres, mais voilà déjà une petite idée de ce qui attend notre héros sur ce planétoïde accueillant. Heureusement pour lui, il va aussi rencontrer Niki, une petite pas très mignonne et pas très gentille mais plutôt sentimentale. Un peu saoulante, mais on fait avec ce qu'on a. Et puis, il y a aussi son vieux copain Washington, un grand Noir chargé, officiellement lui, de récupérer les naufragées. Enfin, quand je dis copain... Ça s'annonce pas trop bien pour notre héros favori, hein ?

MONDES DE METAL

Les vingt premières minutes du *Guerrier de l'Espace* ressemblent à *Mad Max 2*, allez-vous entendre. Ce sont, une fois de plus, les sans-esprit et les rétrogrades qui vont s'arrêter à ce jugement facile et hâtif. *Le Guerrier, Spacehunter* en américain, c'est Mad Max 2 à la puissance 10, pour ce qui est de l'imagination et de la direction artistique. Là où le film de George Miller créait un univers parfaitement cohérent, mais très restreint, *Le Guerrier de l'Espace* et Terra 11 fourmillent d'idées variées, de décors incroyables, d'images jamais vues. Trente lieux de l'action différents sont utilisés, tous plus cinglés les uns que les autres. Et tous aussi bien conçus, aussi beaux à regarder, aussi parfaits et inventifs. De l'ambiance frénétique du labyrinthe de la mort d'Overdog aux décombres gigeriens qui abritent les amazones sous-marines, le moindre boulon est à sa place, juste là où il faut. Dans ce film, le travail de conception graphique est à tomber à la renverse...

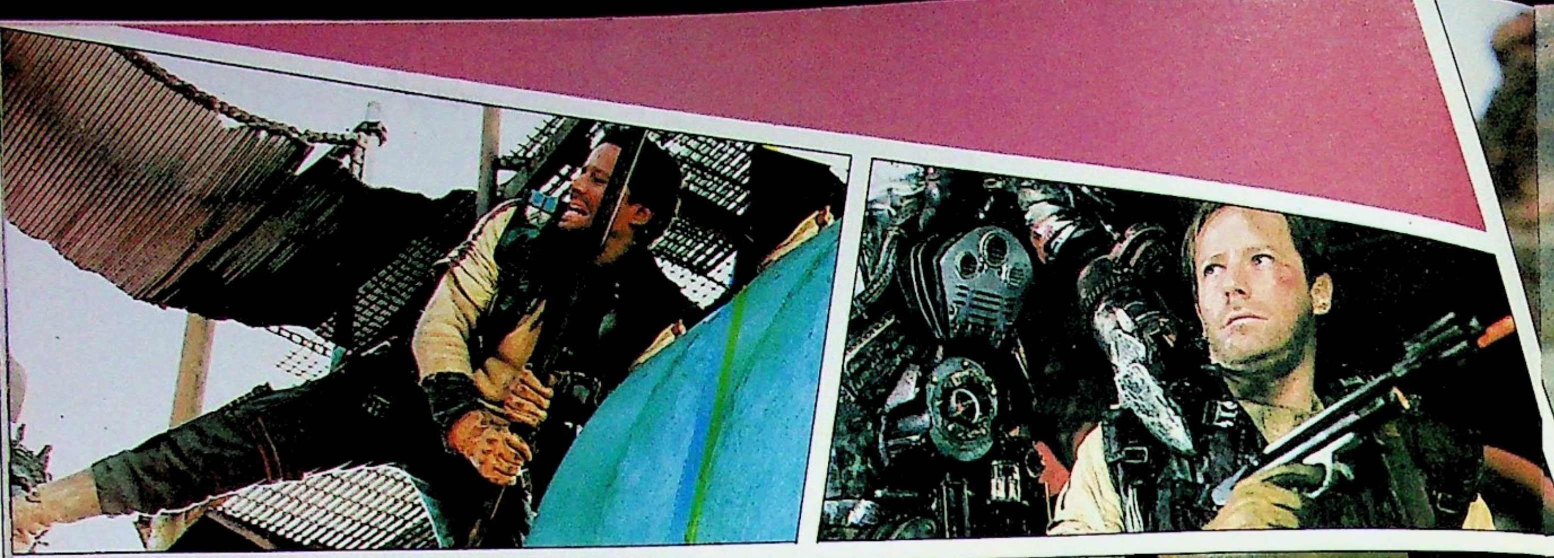
C'est sans doute sous l'influence d'Ivan Reitman, le producteur, que le *Guerrier* a emprunté ce chemin de qualité inégalée dans ses détails. Reitman, instigateur du film *Métal Hurlant* a bien retenu sa leçon et, mieux, en a intelligemment tiré parti. Ainsi nous voilà devant le premier vrai film qui retranscrit parfaitement l'univers de *Métal* (le journal) à l'écran dans sa complexité, son délire, et ses infinies possibilités d'adaptation. *Spacehunter* mieux que *Mad Max 2*? Hé, hé...

INTELLIGENCE SERVICE

Ivan Reitman a tout compris : ne se contentant pas de pousser son équipe à "faire du Mœbius" ou copier Corben, il a créé un rêve homogène et intensément satisfaisant. Pourtant le film s'est fait dans des conditions difficiles. Tourné dans le désert de Moab, dans l'Utah, par un temps épouvantable, avec un premier réalisateur (Jean Lafleur,



Page de gauche : la faune de Terra II : serviteurs masqués d'Overdog, mutants de la "creep zone" plus du tout humains, bandits irradiés, choses gluantes, enfants manipulés génétiquement, dragons d'eau amphibies : un incroyable ramassis de monstres. Page de droite : Overdog le suprême (Michael Ironside), un horrible greffon d'homme et de machine, maître incontesté de la zone interdite. Ci-dessus : les engins motorisés bardés de fer des partisans de la liberté, opposants farouches d'Overdog. Ci-dessous : harassés, blessés, acharnés, Niki et Wolff, le guerrier de l'espace, entrent dans la légende !





auteur de l'inévitable *Ilsa, la Tigresse du Goulag* – misère!) qui s'est fait virer pour manque d'efficacité et de talent au bout de trois semaines, un remplaçant qu pied levé (Lamont Johnson, auteur bizarre de *Last American Hero*, film de stock-cars avec Jeff Bridges et Valerie Perrine ; de *L'Exécution du Soldat Slovik* avec Martin Sheen sur l'unique membre de l'armée US fusillé pour désertion en pleine 2ᵉ Guerre Mondiale ; du curieux *Groundstar Conspiracy* dont le titre français m'échappe, sombre histoire de machination politico-fictionnesque avec George Peppard et Michael Sarrazin ; et j'en passe), et un team de maquilleurs bloqué à Los Angeles qui ne communiquait avec le plateau que par courrier, ça n'aura pas été aisé.

Pourtant le résultat est superbe. Tom Burman et ses petits gars, notamment Steve Laporte, ont donné tout leur punch aux créations des maquillages spéciaux. Après *La Féline* et *L'Invasion des Profanateurs*, Burman voulait s'éloigner de la longue série de films gore auxquels il avait travaillé. Ici, ses dons ont trouvé un bon tremplin. Les directives de Lamont Johnson lui laissaient toute liberté pour inventer les habitants divers de Terra 11. Jackson DeGovia, le *production designer*, a également accompli un travail remarquable, trouvant la façon idéale de transformer une usine d'aluminium désaffectée et un vieux silo à grains en décors de science-fiction frappants. Si les influences graphiques qu'on peut apercevoir dans *Le Guerrier de l'Espace* sont nombreuses, elles ne sont jamais encombrantes, ni évidentes. C'est plutôt tant mieux que le cinéma commence à intégrer la bande dessinée à son esthétique! Quant au scénario, il laisse une place très hawksienne (et même à la Ford de la *Prisonnière du Désert* par moments) aux rapports Wolff/Niki. Et la musique d'Elmer Bernstein *(Les 7 Mercenaires, La Grande Evasion)* est grandiose. Réjouissant : même dans des conditions peu évidentes, l'intelligence, ça paie!

EN PREMIERE LIGNE

Et les acteurs ? Michael Ironside, le méchant Darryl Revok, l'homme à la tête qui explosait dans Scanners de Cronenberg, reprend du galon. Le voilà dans une éblouissante composition en Overdog, chef suprême des sous-hommes à demi-masqués de bouts de ferraille cabossés. Avec son *villain* ignoble et bêtement cruel, il se taille une place de choix parmi les pires méchants de l'histoire du cinéma. Attendez la scène où on lui livre une des trois naufragées et où il commence à s'exciter...

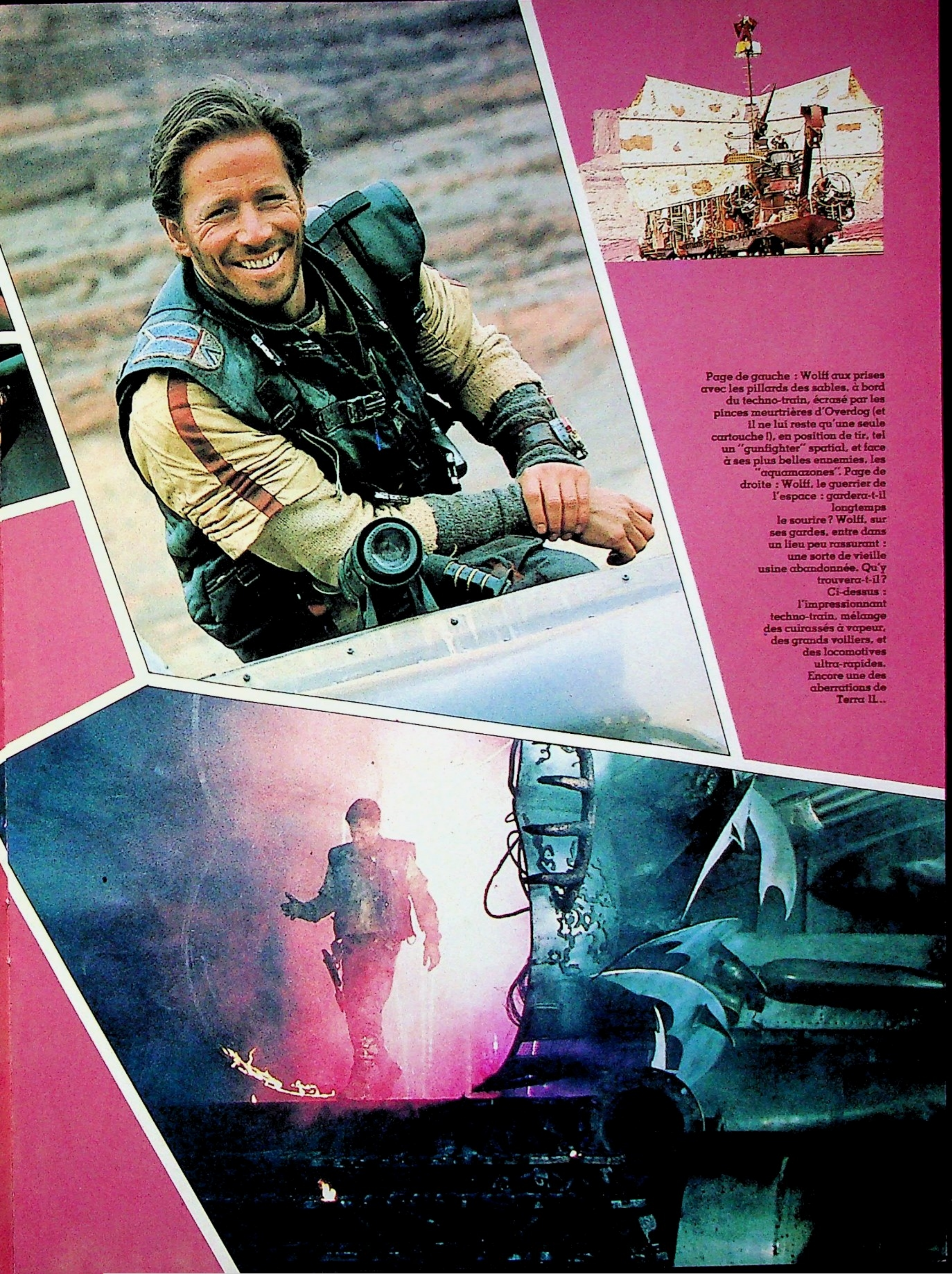
Une petite nouvelle de quinze ans, Molly Ringwald, joue Niki. Sale, débraillée, pénible à souhait, elle se révèle plutôt appétissante une fois débarbouillée (de force) par Wolff. Et quand on la jette à demi-nue dans le labyrinthe de la mort, au milieu des cuves d'acide et des lames effilées, elle montre du caractère. On lui pardonne, allez.

Et Wolff? Le Loup des Etoiles, c'est Peter Strauss. Un acteur splendide, qui sait tout faire. Depuis le répertoire classique, au théâtre, jusqu'au film de prison *(Comme un homme libre* de Michael Mann). On va le voir d'ici peu dans *Masada* à la télé, une mini-série où il tient tête au général romain Peter O'Toole. Peter Strauss a une tête formidable, peut tout jouer, reste toujours crédible. Vous demandez s'il a l'étoffe des héros ? *Le Guerrier de l'Espace* : c'est clair, non, ce titre ?

Wolff manque se noyer, être étripé, dévoré, se fait tirer dessus, broyer l'épaule, doit repousser les avances d'une gamine, se débarrasse d'une vieille connaissance par trop gênante, abat une bonne quarantaine de mutants et d'agresseurs divers, traverse des déserts à pied et crève presque de soif, risque de se faire tuer une bonne centaine de fois, fait sauter un édifice de la taille de la maison de la radio, et s'en sort en un seul morceau... C'est pas un héros, ça ? **DOUG HEADLINE**

FICHE TECHNIQUE :

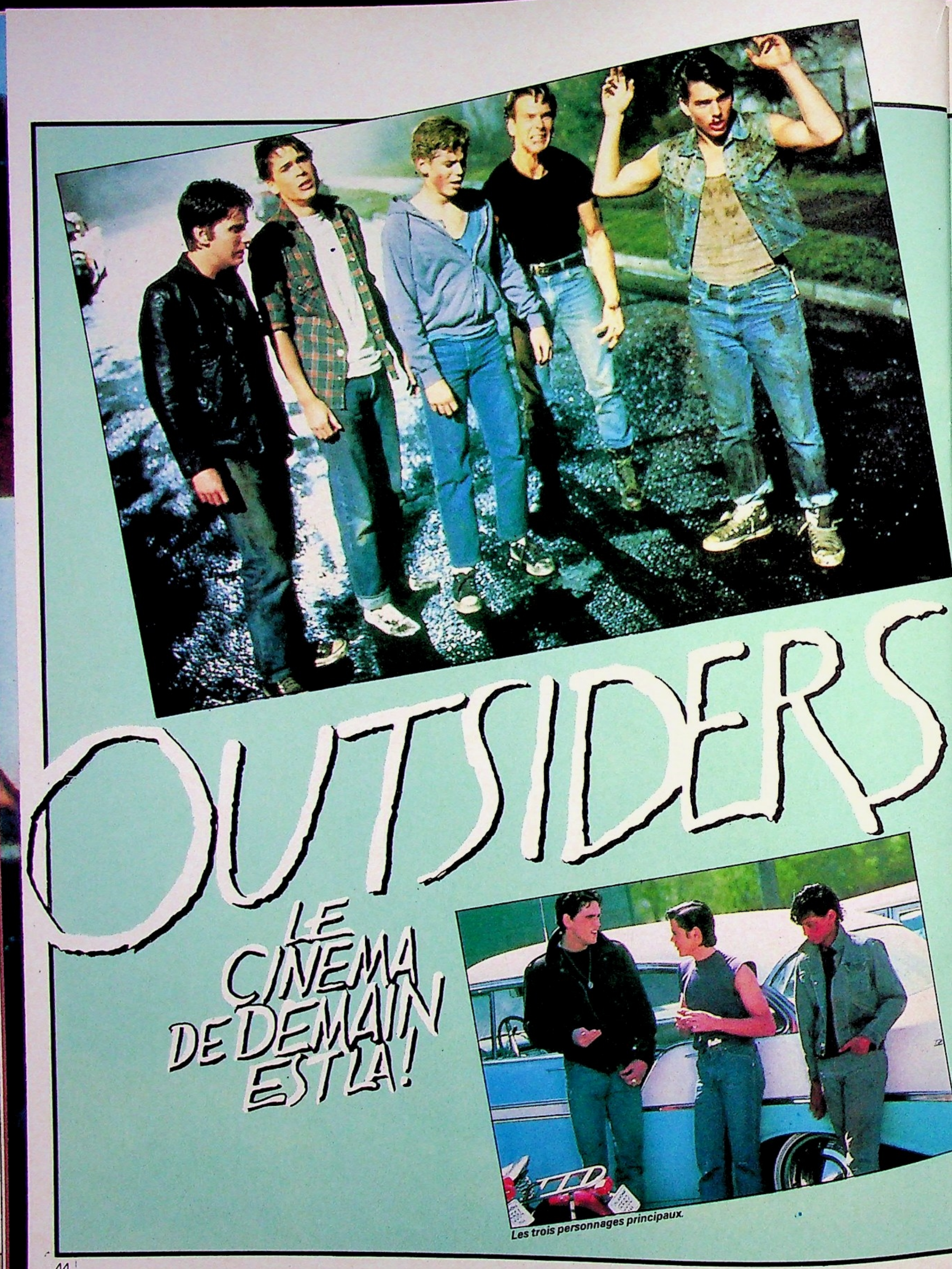
LE GUERRIER DE L'ESPACE (SPACEHUNTER). U.S.A./Canada. 1983. PR : Ivan Reitman. R : Lamont Johnson. SC : Edith Rey & David Preston et Dan Goldberg et Len Blum, d'après une histoire de Stewart Harding et Jean Lafleur. PH : Frank Tidy, B.S.C. MUS : Elmer Bernstein. DEC/Direction Artistique : Jackson DeGovia, et John R. Jenson, Brent Swift, Michael Nemirsky. SFX : Fantasy II Film Effects, Michael Minor, Gene Warren Jr., Peter Kleinow. SFX MAQ : Tom Burman. MONT : Scott Conrad. 90'. DIST : Warner/Columbia. Avec : Peter Strauss (Wolff), Molly Ringwald (Niki), Ernie Hudson (Washington), Andrea Marcovicci (Chalmers), Michael Ironside (Overdog), Beeson Carroll (Patterson), Hrant Alianak (chimiste), Deborah Pratt (Meagan), Aleisa Shirley (Reena), Cali Timmins (Nova), Paul Boretski, Patrick Rowe, Reggie Bennett. Le Guerrier de l'Espace, tourne en relief, est exploité en Europe et dans la majeure partie des Etats-Unis en "plat". Le relief n'étant nullement indispensable au film, on s'en passe très bien. Juré!



Page de gauche : Wolff aux prises avec les pillards des sables, à bord du techno-train, écrasé par les pinces meurtrières d'Overdog (et il ne lui reste qu'une seule cartouche !), en position de tir, tel un "gunfighter" spatial, et face à ses plus belles ennemies, les "aquamazones". Page de droite : Wolff, le guerrier de l'espace : gardera-t-il longtemps le sourire ? Wolff, sur ses gardes, entre dans un lieu peu rassurant : une sorte de vieille usine abandonnée. Qu'y trouvera-t-il ? Ci-dessus : l'impressionnant techno-train, mélange des cuirassés à vapeur, des grands voiliers, et des locomotives ultra-rapides. Encore une des aberrations de Terra II...




PETER STRAUSS
LE GUERRIER DE L'ESPACE
STARFIX



Les trois personnages principaux.

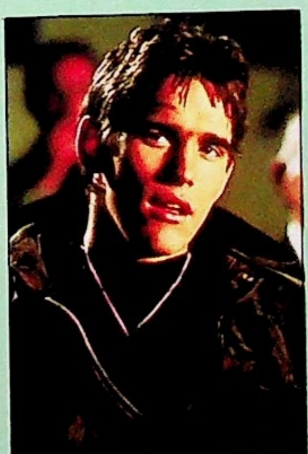
A *Starfix,* comme dans toute revue de cinéma, chaque rédacteur à son cinéaste chouchou. Oh, il y a bien sûr les valeurs sûres. Spielberg, Kubrick, De Palma et quelques autres... Mais chacun garde dans un petit coin *son* réalisateur.
Mon cinéaste à moi, c'est Francis Ford Coppola. L'unique, l'énorme, le monstrueux Coppola. L'homme des deux *Parrains,* de *Conversation Secrète,* d'*Apocalypse Now* (!) et de *Coup de Cœur*. L'homme d'*Outsiders*!...

EAST SIDE STORY :

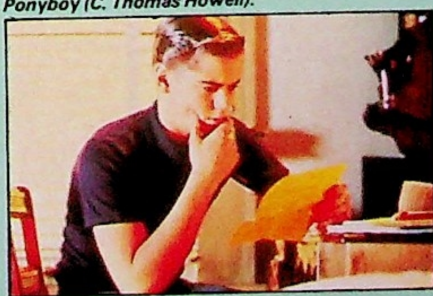
Coup de Cœur était une introspection de l'Amérique moderne. En quelque sorte la suite logique d'*Apocalypse Now.* L'après-Viêt-nam...
Outsiders c'est le passé. Les prémisses. L'avant-Viêt-nam...
Les personnages de *Coup de Cœur* étaient des quadragénaires essoufflés. Ceux d'*Outsiders* sont des jeunes gens pleins de fougue. Le contraire aurait eu moins d'intérêt... Film pour jeunes, *Outsiders* est donc avant tout un film *avec* des jeunes. Des jeunes hommes tourmentés, sans idéaux, mais profondément humains tels que seules les années 50 ont pu en créer (quoique les années 80...). Souvenez-vous du James Dean paumé de *La Fureur de Vivre*. En bien des points, les personnages d'*Outsiders* n'ont rien à lui envier dans le style "écorché vif". Au contraire même ! Dean était incompris de ses parents mais, au moins, lui en avait. Des parents. Les héros de Coppola, eux, n'en ont quasiment plus. Certains sont morts, d'autres se foutent complètement de l'avenir de leur progéniture. Il ne reste d'eux que des excès, des caricatures ("J'aime quand mon père me tape, au moins j'existe."). Des absences d'êtres. La seule vision que nous en donne d'ailleurs le film est celle d'un couple hystérique qui se tabasse en ombres chinoises sur les stores d'une maison délabrée. Pas gai tout ça, hein ?...
En conséquence, les gosses de pauvres n'ont d'autre solution que la délinquance. Nos héros sont des gosses de pauvres. Et le début du film, très elliptique, nous prouve en quelques courtes séquences, que nous n'avons pas affaire à des anges...
Cette image de l'adolescence livrée à elle-même dans des quartiers ouvriers, *Outsiders* la fait en quelque sorte exploser en trois personnages.
Il y a tout d'abord Johnny, le plus tourmenté, le plus triste et le plus sensible. "Différent et bizarre" comme le définit Ralph Maccio, son interprète.


Johnny (Ralph Maccio)

A l'inverse, Dallas (Matt Dillon, qui fait craquer les jeunes américaines). Le dur. Le plus près de l'âge adulte et donc le moins innocent. Mais son séjour en prison n'y est peut-être pas pour rien...
Entre les deux : Ponyboy. Le personnage principal du film.


Dallas (Matt Dillon)

La délinquance, c'est la rue et ses lois. Nos héros appartiennent à la bande des *greasers*. Cheveux gominés, habits sales et poches trouées. Gosses de pauvres.
Face à eux, les "*socs*". Look très clean, voitures très clean et portefeuilles bourrés. Gosses de riches.
Entre les deux : un conflit perpétuel. Une haine inextinguible. Violence, violence, violence. L'origine de ce conflit, nul ne semble la connaître. Mais qui s'en préoccupe ? D'un côté on se bat par oisiveté, jeu ou fascisme, de l'autre par désespoir, habitude ou jalousie (devinez où sont les "socs" et les greasers là-dedans mmmh ?...). Dans *West Side Story* ou *Les Seigneurs*, on s'affrontait pour des questions de races, dans *Outsiders* pour des questions de rangs. Guère de différence, au vu des résultats...
Mais c'est ainsi pourtant, car la condition des protagonistes/antagonistes est telle qu'elle détermine en grande partie leurs actes. Ils sont là, misérables ou friqués. Un point c'est tout. A tel point que la pauvreté est peu à peu ressentie comme une fatalité. Un état, sans raison ni logique d'aucune sorte. Dans *Les Cahiers du Cinéma,* Bill Krohn dans une très, très intelligente analyse du film, qualifie de "sadisme" la façon qu'a l'auteur de filmer ces conflits sociaux. Effectivement, on ne peut pas dire que nos héros sortent indemnes de leurs aventures. Ils y sont tour à tour humiliés, noyés, brûlés, roués de coups, voire tués. Il ne s'agit pas là de complaisance

Ponyboy (C. Thomas Howell).


mais bien plutôt de philosophie. Oui, oui ! De philosophie. Et peut-être même de religion... On connaît la passion de Coppola pour le cinéma japonais. C'est là qu'il faut rechercher l'origine de cette âpreté, de ce "sadis-

Avant l'évasion : la nuit, les grillages et les conflits.

OUTSIDERS



d'Outsiders...

me". Il faut voir de quelle manière naissent, vivent et périssent les héros d'un Kurosawa pour sentir à quel point ceux d'un Coppola leurs sont proches. Même perception de la misère comme une "fatalité bienheureuse", comme une ascèse, obligatoire mais enrichissante. Les grands gagnants de la partie, qu'ils meurent à 20 ans, soient vêtus de haillons ou aient le ventre vide, ce sont les greasers, pas les "socs". C'est chez les outsiders (littéralement les "différents", les marginaux) que l'être prend conscience de la grandeur de l'âme. Pas dans les fringues nickel, les voitures nickel et les demeures nickel des "socs"...

Le jeune public américain a-t-il été sensible à la leçon? Il faut le croire, à en juger par le succès du film aux USA. Même si la carrière d' *Outsiders* a été très brève (aucun public "adulte" ne venant prendre la relève du public "jeune" des premières semaines) elle aura au moins permis à Coppola de se renflouer après le terrible échec de *Coup de Cœur.*

OVER THE RAINBOW

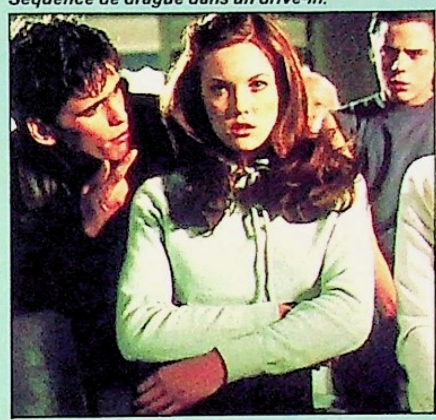
L'adolescence est un des thèmes clefs de la culture américaine. On ne saurait compter aujourd'hui les romans ou films qui lui sont consacrés. L'intérêt d'un tel sujet, tout crétin que cela puisse paraître, est qu'il ne laisse pas indifférent. Qui ne s'est projeté dans la personnalité du gosse de *Phantasm* ou de Dorothy dans *Le Magicien d'Oz? Alice au Pays des Merveilles* l'avait déjà prouvé : l'adolescence est le thème idéal pour, à la fois, enchanter et développer une morale. Les personnages y perdent joliment leur innocence tout en y acquérant des valeurs...

Outsiders, le livre, est *avant tout* un roman sur l'adolescence. Tout comme dans le film, une grande part y est consacrée à la fuite de nos héros loin des villes, dans un esprit plus proche alors d' *Autant en emporte le Vent* que d'un roman naturaliste. Le livre *Outsiders,* sans doute parce que son auteur est une jeune femme de 17 ans, est d'ailleurs entièrement rédigé dans cet esprit. La tendresse y est toujours préférée à la violence et la poésie au sordide.

Cette "fraîcheur", Coppola l'a extraordinairement respectée. Excepté le fait que son film débute au chapitre deux, il s'éloigne très, très rarement de la structure narrative du roman. Certaines séquences de dialogues y sont même reproduites à la virgule près.

Osons le dire : Coppola étant par ailleurs bien meilleur cinéaste encore qu'Hinton était écrivain, jamais dans *Outsiders* on ne ressent cet esprit parfois mièvre qui alourdissait quelque peu l'ouvrage. Et c'est un tour de force de la part du cinéaste! Car ses 44 ans qui lui permettent de prendre un net recul avec son récit ne se font pas pour autant sentir. A aucun moment le charme n'est brisé.

Séquence de drague dans un drive-in.



Mais il me faut le reconnaître : par la force des choses, *Outsiders* est un film bien moins franc que *Coup de Cœur,* cette œuvre si personnelle, si pure, si peu manipulatrice. L'émotion dans *Outsiders* est de toute évidence concertée et ordonnée. "Qu'importe!, me direz-vous, la manipulation est l'essence même du cinéma." Sans doute, sans doute. Mais quel dommage que le public n'ait pas su découvrir toute la sincérité de *Coup de Cœur!* J'entends déjà les critiques s'extasier et affirmer que Coppola s'est senti bien plus concerné par ses outsiders que par les personnages de son précédent film. Snif!...

Enfin. Toujours est-il que l'auteur nous offre aujourd'hui une plongée dans l'univers de l'adolescence. "Over the Rainbow" comme le chantait Judy Garland dans les années 40... Dans *E.T.* la caméra restait toujours à la hauteur d'un gosse. D'où une vision neuve, épurée, toute naïve du monde. Il en va presque de même dans le film de Coppola. Les événements y prennent souvent un aspect onirique, créé par l'esprit encore fantasque des plus jeunes personnages. Les agressions extérieures deviennent alors cauchemars, entités presque palpables. *Outsiders* égale alors les plus beaux films sur l'enfance jamais réalisés, que ce soit *La Nuit du Chasseur, Les Contrebandiers de Moonfleet, Phantasm* ou *Lemora.*

Et comme ceux-ci, le film de Coppola s'impose comme le récit d'une transgression. Le passage d'êtres d'un univers à un autre. De l'enfance à l'âge adulte.

Pertes d'illusions, découvertes des vraies valeurs, de la Morale, les gosses d'*Outsiders* ne font pas exception à la règle. Pour Coppola, révélation (au passage la racine grecque d'apocalypse est apocalypsis/révélation...) est toujours synonyme de départ ou de mort. Ici encore, c'est par la mort que s'effectue la prise de conscience de Ponyboy. Mort d'ennemi... et morts d'amis! Mais cette mort n'est jamais un point final. Elle relance toujours quelque chose. Un espoir...

STAY GOLD

L'espoir dans *Outsiders,* c'est cette lettre laissée par Johnny. "Stay Gold!" y est-il écrit en réponse au poème de Frost que récitait un jour Ponyboy. Le sujet du poème est clair : avec l'âge, la pureté de l'individu se désagrège. L'être se corrompt. Mais pour Johnny, il reste une solution : savoir préserver son innocence, c'est aussi une façon de devenir adulte. Stay Gold (vous voulez quand même pas que je traduise non!).

Et l'Or envahit tout. Dès le générique (aussi beau que ceux des précédents films de l'auteur!), dès le thème chanté par Stevie Wonder, le film *est* or.

Après *Coup de Cœur,* Coppola avait, si j'ose dire, annoncé la couleur : *"Coup de Cœur* était un film sur les néons, mon prochain film sera sur les couchers de soleil." Et c'est grâce à eux que la couleur or emplit l'image. L'imprègne. Devient sa texture même. Ces couchers de soleil si irréels, je vous le garantis, vous n'en avez jamais vu de pareils au cinéma! Ils n'ont d'ailleurs rien à voir avec ceux qu'avait déjà filmés le cinéaste dans *Apocalypse.* Il ne s'agit plus ici de montrer la fin de l'humanité, son chant du cygne, mais bien au contraire, l'éveil de la conscience. On se croirait revenu à la grande époque d'*Autant en emporte le Vent,* de *Jody et le Faon* et du Technicolor flamboyant (ces deux mots n'ont jamais été dissociés depuis au moins dix ans, je ne vois pas pourquoi je me chargerais de le faire...).

La chevelure, vol d'une flamme. L'Or, c'est



à La Nuit du Chasseur.

Un regard presque sadique sur les conflits sociaux.

OUTSIDERS



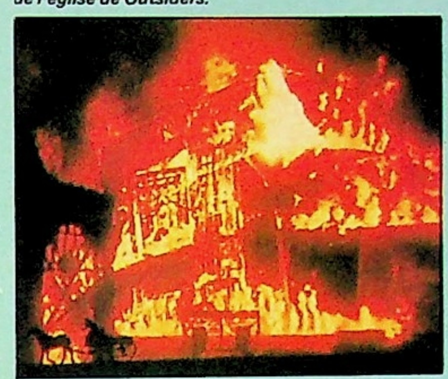
également Cherry, l'héroïne du film. Cette jeune femme d'une beauté si irréelle, d'une rousseur si féérique qui fascine tant Ponyboy. La seule"soc"à comprendre la misère humaine...
Derrière l'or, l'authenticité. La grande préoccupation de Coppola. Ce sont les apparences que traquait le colonel Kurtz dans *Apocalypse Now* (il continue à le faire ailleurs affirment certains...), ce sont elles qui détruisaient les rapports humains dans *Coup de Cœur* et ce sont elles qui pourrissent l'innocence dans *Outsiders.* Apparences, mensonges, faux-semblants et faux problèmes de l'Amérique. Des villes américaines.
La solution ? Elle est évidente. Retourner aux valeurs vraies. L'Amour *(Coup de Cœur),* la Nature (de façon brutale dans *Apocalypse,* et plus douce dans *Outsiders*), l'Amitié et l'Innocence Originelle. Vous m'avez compris les kids ?... Au travail !

LA ZOETROPE'S TOUCH

Acharné à condamner l'artificiel mais en même temps fasciné par le cinéma comme art de l'illusion, il est évident que Coppola a depuis quelque temps développé *son* style d'images. Grâce à ses studios, il a maintenant une esthétique qui lui est propre et qu'on reconnaîtrait entre mille. Et ce n'est pas tant dû à son filmage, très différent d'*Apocalypse* à *Coup de Cœur* et de *Coup de Cœur* à *Outsiders,* qu'au contenu même de ses images.
La plastique Coppola est, quand elle le désire, évidemment factice. Songez à *Coup de Cœur, L'Etalon Noir, Hammett* (tous deux produits par le cinéaste), le début d'*A Bout de Souffle* (selon Dominique Monrocq, filmé aux studios Zoetrope...) et à plusieurs séquences d'*Outsiders.* N'y retrouvez-vous pas cette même splendeur tout artificielle, ce même onirisme, cette même passion du décor somptueux qu'on peut rencontrer chez un Fellini (auquel Coppola reconnaît devoir beaucoup)?

Plutôt que d'être nostalgique d'Hollywood et des grands studios, le cinéaste a préféré passer aux actes, avoir ses propres studios – hélas revendus après l'échec de *Coup de Cœur* (quoique Tom Waits affirme qu'il a réussi à les conserver dans *Best !?*). Il a développé sa propre esthétique, aidé en cela par Dean Tavoularis et des chefs-op prestigieux (Vittorio Storaro, Stephen Burum, Philip Lathrop, Joseph Biroc).

Atlanta en feu dans Autant en emporte le Vent. Une ressemblance évidente avec l'incendie de l'église de Outsiders.



LE CINEMA DE DEMAIN :

Et peu à peu, de film en film, se dessine l'architecture d'un cinéma tel que personne n'a jamais osé le faire. On sait que le grand projet de Coppola est une adaptation monstrueuse des *Affinités Electives* de Gœthe. Tous les films réalisés avant celui-ci ne restent pour lui que des exercices préparatoires en quelque sorte.
Coppola semble d'ailleurs s'imposer comme le digne successeur du plus grand cinéaste de tous les temps. J'ai nommé : Orson Welles. Lui aussi, toujours hanté par les projets les plus absolus.

Dans *Outsiders,* la musique de Carmine Coppola, le père du réalisateur, contribue à donner cette note d'opéra, démesurée, qui caractérisait le cinéma de Welles. Cinéma auquel toute l'œuvre du réalisateur d'*Apocalypse Now* semble faire référence. La partition du film est en effet peu en rapport avec le sujet. En surface seulement ! Car, pour peu que l'on y réfléchisse, le récit de Hinton a été énormément enrichi par la mise en forme de Coppola. Les personnages y acquièrent en effet un statut mythique totalement différent de l'ouvrage.
Et tout dans le film tend peu à peu à une dimension quasi "magique". Tout comme dans un opéra, toute notion semble être exaltée, sublimée à l'infini. Ainsi, il est fort possible de lire *Outsiders* comme la description d'un univers ésotérique, où les êtres seraient sans cesse confrontés aux éléments. L'Eau, le Feu, la Terre, l'Air y sont omniprésents, car bien souvent ce sont eux qui font évoluer l'action...
Sous-jacent, on devine dans *Outsiders* le même monde magique, le même univers oublié que retrouvait Kurtz dans *Apocalypse Now.* Un monde régi par ses lois propres et dont la logique nous échappe. Un monde barbare que seule la violence permet de retrouver. Ces hommes qui se battent à la fin d'*Outsiders* dans la boue et la pluie n'ont-ils pas quelque chose de tribal ? Les impressions ressenties durant cette séquence ne sont-elles pas exactement semblables à celles ressenties durant le dénouement d'*Apocalypse ?*
Et tout cela est orchestré de façon absolue par le mage Coppola. Sa maîtrise du langage filmique est absolue ! (regardez de quelle façon est filmé un champ/contre-champ dans *Outsiders !*).
L'un des grands intérêts du film est justement cette façon qu'il a de revisiter des thèmes apparemment passés, de les reconduire selon une technique on ne peut plus moderne. De revenir au Scope et au Technicolor mais en se permettant des prises de vue inattendues. A tout moment inattendues...
Outsiders est bel et bien un film d'avant-garde ! Un film d'un esprit et d'une facture résolument inédits malgré tout ce que l'on pourra en dire. *Rumble Fish,* sa "suite", que le réalisateur vient de terminer, est d'ailleurs, selon ses propres dires, quasiment expérimental.
Mais ça, c'est l'avenir. L'important aujourd'hui c'est d'avoir 20 ans et d'avoir vu *Outsiders.* Si je vous affirme avoir 20 ans, me croirez-vous ?...

NICOLAS BOUKRIEF ■


Du final d'Apocalypse à celui d'Outsiders.

FICHE TECHNIQUE :
OUTSIDERS (The Outsiders). U.S.A. 1982. Zœtrope Studios. PR : Fred Roos et Gray Frederickson. R : Francis Ford Coppola. SC : Kathleen Knutsen Rowell d'après le livre de S.E. Hinton, *The Outsiders.* PH : Stephen H. Burum. DEC : Dean Tavoularis. MUS : Carmine Coppola. Chanson du générique, *Stay Gold,* interprétée par Stevie Wonder. 91'. DIST : A.M.L.F. (7/9). Avec : C. Thomas Howell (Ponyboy), Matt Dillon (Dallas), Ralph Macchio (Johnny), Darren Dalton (Randy), Rob Lowe (Sodapop), Patrick Swayze (Darrel), Emilio Estevez (Two-Bit), Diane Lane (Cherry, la fille aux cheveux d'or), Leif Garrett (Bob).

Orin (dont l'interprète, Sumiko Sakamoto, n'a qu'une trentaine d'années), attend pieusement et paisiblement la mort sur la montagne Narayama.

LA BALLADE D



Tatsuhei (Ken Ogata), fils aîné de Orin, a assassiné son père qui avait fait preuve de lâcheté le jour de son pèlerinage dans la montagne.



"Le jour où elle va à la montagne, il neige". Mako-Mura emmitouflé dans la neige comme il apparait aux yeux de Tatsuhei de retour du pèlerinage.



LES NEIGES D'ANTAN

A soixante-dix ans, Orin de la Maison de la Souche a encore toutes ses dents. Pour tout vieillard de Mako-Mura, misérable et primitive agglomération perdue dans les hauteurs neigeuses du Japon, soixante-dix ans c'est l'âge limite. Le temps est venu pour la vieille Orin d'accomplir son pèlerinage à la montagne Narayama, et d'y attendre le dieu, et la mort, avec sérénité et résignation. Une bouche de moins au village, un ancien de plus chez les dieux. Pour ses proches, ce départ imminent est rendu plus cruel encore par l'évidence de ses conditions physiques excellentes.

Ma Bonne-Maman dans un coin du cagibi
A rassemblé trente-trois dents du diable.

Dans un geste sublime d'abnégation, pour affaiblir tout regret, tout scrupule, Orin se brise les dents sur une pierre ; mais elle ne partira pas sans avoir remarié son fils aîné, participé au châtiment de la Maison où il pleut ("lignée de voleurs"), et avoir appris à sa bru comment pêcher la truite.

A Mako-Mura ont y vit on ne peut plus simplement La nourriture se tire chichement du sol : un peu de riz, des patates (on les vole, on les joue), la pêche à la truite. On pratique le troc avec les villages voisins : un sac de sel contre une femme ou un bébé. Dans ce Japon emblématique, universel, on n'écrit pas, on chante. Tout acte, public ou privé, est ponctué de chants improvisés ou depuis longtemps codifiés (le livre dont est tiré le film se présente comme une prétendue "Etude" de ces poèmes musicaux), servant de mémoire collective et de réservoir d'imaginaire. Parmi ces chants, celui qui souhaite à tout vieillard une chute de neige pour son dernier voyage.

O Tori-san de la Maison au Sel sa chance est bonne
Le jour qu'elle va à la montagne, il neige.

Orin a eu de la chance, elle aussi : la neige a recouvert les carcasses des pèlerins de l'an passé, la nature s'est embellie pour l'accueillir à nouveau dans son cycle infini.

MIROIR DU MONDE

Mais *La ballade de Narayama* n'est pas seulement l'histoire de la vieille Orin. En mélangeant habilement deux romans de l'écrivain japonais Fukazawa (*Narayama*, Gallimard, 1959 et Folio 1179, trad. de B. Franck ; *hommes du nord*, à ma connaissance encore inédit en France), le réalisateur Shohei Imamura (*La vengeance est à moi*) a brossé un tableau admirable, à la fois cru et lyrique, grouillant de personages, d'historiettes entremêlées visant à reconstituer poétiquement le sens et la complexité de la vie humaine à son degré zéro. La misère, la famille, le sexe, la violence, les rites, le crime, le surnaturel (ah, les fantômes japonais !), la vieillesse, la mort, et même un embryon de relation "œdipienne" (Orin et son fils parricide) : dans sa simplicité abrupte, le village de Mako-Mura offre un vaste assortiment de caractères, d'archétypes humains "qui nous entraînent à nous poser le problème du fondement de nos propres valeurs" (B. FRANCK).

Image par image, plan par plan, Imamura égrène un rosaire bouddhique panaché de grains de matérialisme contemporain. Très importante, dans le livre et dans le film, la notion de *Karman*, selon laquelle nos actes nous suivent tout en nous façonnant. Notion évidente dans les attitudes opposées face à la mort de Orin (vie généreuse, mort paisible, douce) et du vieux Mata-Yan (vie égoïste, mort honteuse, violente).

Les segments narratifs du film sont si parfaitement articulés entre eux que le spectateur, tout en savourant librement tel personnage, telle scène intimiste, drôle ou déchirante, ne perd jamais la vision d'ensemble, la trame sous-jacente. Le plaisir du récit n'empêche pas, et même encourage, la bonne perspective de lecture qui donne son unité à cette fresque hésitant entre le document social, le poème terrestre et cosmique, et le témoignage philosophique et religieux.

DE NARAYAMA

Mako-Mura au printemps : après l'hibernation, le village se réveille.

Les adieux déchirants entre Orin et Tatsuhei.

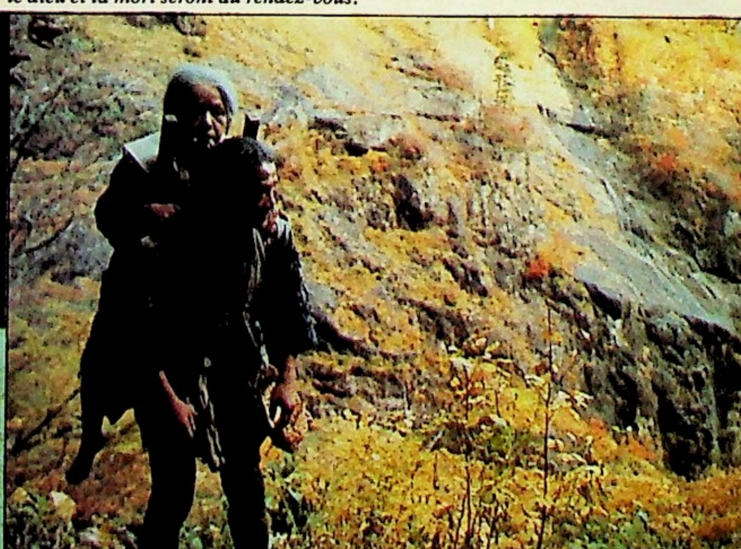


L'arrivée au sommet de la montagne Narayama : les restes des pèlerins des ans passés horrifient Tatsuhei, mais ne semblent guère impressionner Orin.

LA BALLADE D



L'horrible mort du vieux Mata-Yan, radicalement opposée à celle "radieuse", de Orin.



Orin accomplit son dernier voyage sur le dos de son fils aîné : le dieu et la mort seront au rendez-vous.

LES SERPENTS, LES HOMMES ET LA MORT

La caméra de Imamura explore, impassible, les méandres du rapport impitoyable entre homme et nature. Et toute la beauté du film est là, dans cette oscillation perpétuelle qui nous transporte du monde des hommes à celui des plantes, des animaux (beaucoup de serpents), des éléments, tissant ainsi des correspondances poétiques surprenantes, sans jamais tomber dans l'excès rhétorique ou dans l'effet facile. Même la violence humaine, sociale, est intégrée dans un rythme naturel, au même titre que le travail, l'amour, les rites. Un châtiment prend des allures de catastrophe naturelle, imprévisible, impossible à contenir.

L'extraordinaire séquence de l'extermination de la famille de la Maison où il pleut (pour un vol de pommes de terre) rapproche singulièrement supplice et fête agraire, semaison et rite funéraire, accomplis avec le respect d'une nécessité aussi cruelle et inéluctable qu'une loi de la nature. A Mako-Mura, "la société n'a d'autre ressource, pour survivre, que d'édifier ses lois et sa morale en fonction de la répartition alimentaire".

Pour ceux qui vivent aussi enchaînés à la terre, il est naturel d'aspirer à une mort différente. Le pèlerinage à la montagne Narayama, accompli sur le dos du fils aîné, est un acte de déracinement définitif et d'ascèse (on ne parle pas pendant le trajet). Arraché pour toujours à la terre, au rythme saisonnier, à son cycle infernal, le vieillard attend, silencieux et reconnaissant, la libération du poids du monde. L'arrêt est enfin levé. Il ne faut pas négliger de vivre ce dernier instant vital pleinement, religieusement, selon les lois. Orin meurt comme elle a vécu, obéissante, avec abnégation. En bas, au village, on verse quelques larmes, on se partage les habits du défunt : la vie reprend son cours immuable.

Orin de la Maison de la Souche sa chance est bonne
Le jour qu'elle va à la montagne, il neige.

Le sexe et les rites : prière devant l'autel de... la chair.



Orin fière de sa bouche édentée... Madame Sumiko Sakamoto (rien à voir avec le Ryuichi de Furyo*) n'a pas hésité à se faire arracher les deux incisives pour ces quelques séquences fondamentales.*



DE NARAYAMA

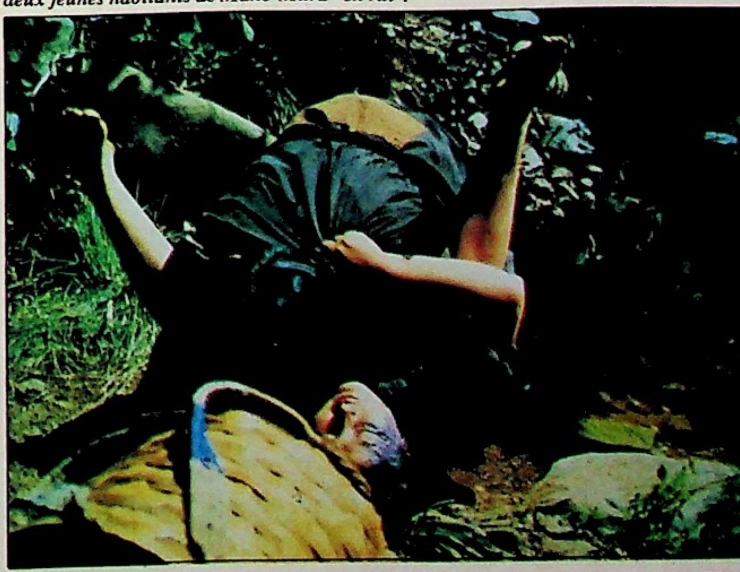
Le film recèle de telles richesses qu'il est ardu (et frustrant pour le lecteur) de toutes les explorer en quelques lignes. Laissons le spectateur attentif s'attaquer seul à ce très beau film, à ses images splendides, à son style simple et objectif, froid seulement en apparence, derrière lequel se cachent une telle maîtrise technique et une telle sensibilité lyrique que le doute n'est plus permis : une palme d'or à Cannes n'est qu'une maigre récompense pour tant de lucidité et de poésie.

MICHEL SCOGNAMILLO

FICHE TECHNIQUE :

LA BALLADE DE NARAYAMA
(Narayama-bushi ko). Japon. 1983. PR : Jiro Tomoda. R/SC : Shohei Imamura, d'après de roman de Shichiro Fukazawa. PH : Masao Toshizawa. MUS : Shin'ichiro Ikebe. MONT : Hajime Okaiasu. 130'. DIST : Gerrick. Avec : Sumiko Sakamoto, Ken Ogata, Aki Takejo, Mitsuko Baisho, Nijiko Kiyokawa.

L'amour et la sexualité vécus comme une loi naturelle : deux jeunes habitants de Mako-Mura "en rut".



Frère de sang

(The Basket Case)

Mon premier possède un frigidaire avec à l'intérieur une tête coupée, une bouteille d'hémoglobine et une fausse araignée.
Mon second prend sa douche tout habillé avec une boursoufflure vaguement cul-de-jatte répondant au nom délicat de Bélial.
Mon troisième a toujours regretté d'avoir eu entre les mains un revolver déchargé quand il fut agressé dans l'escalier de son immeuble.

Mont tout, je vous le donne en mille, s'appelle Frank Henenlotter. New Yorkais, fou et cinéaste, on ne sait trop laquelle de ces caractéristiques ethniques a dominé la réalisation de *Basket Case*. Mais il l'a fait. Pour quelques dizaines de milliers de dollars, une "bouchée de pain" sinon une raison excellente pour que le film soit ce qu'il est. *Basket Case, Frères de Sang* ici-bas, relève du mauvais goût. Le genre n'a pas que des adeptes et la photo du film demeure d'ailleurs un private-joke que moi-même je ne m'explique guère. Le reste de l'œuvre passe beaucoup mieux pour peu que l'incohérence du découpage aille au renfort du suspense. Est-ce un monstre en mouvement ou une crise d'épilepsie qui secoue le caméraman? En tout état de cause, il faut conclure à un cas incurable : celui d'un film qui n'existe que par ses singularités. Plus qu'une simple curiosité, *Basket Case* est un gag. Hénaurme!

Un fourre-tout horrifique.

"Je m'appelle Frank Henenlotter. Pas d'antécédents de quelque sorte que ce soit. D'ailleurs, je pense que c'est évident à la vision de mon film. Donc, je ne suis pas un réalisateur professionnel, même pas après Basket Case. *Mes origines : des films-maison. Ils étaient en Super-8 et faisaient généralement une heure. Certains plus. Tous sonores. Je vais vous donner quelques titres et vous allez comprendre. Le premier de ces films s'intitulait :* La Dernière Fois que J'ai Aperçu Maman, Elle était en Train de Brûler dans le Living-Room. *Il y avait d'autres titres du style* Le Fils de Psychose, Femmes Blafardes,... *des trucs débiles, quoi! Aujourd'hui, ils tombent en poussière. Les couleurs sont délavées ; les bandes-son se décollent.*
En fait, quand j'ai rencontré Edgar levins, le futur producteur de Basket Case, *je m'apprêtais à réaliser mon premier film 16 mm : une histoire de pilules diététiques qui font gonfler et exploser leurs utilisateurs. Ça s'appelait* Ooze *(Suintement) et c'était horriblement mauvais. Je l'avais pourtant écrit bien avant* Scanners. *Mais de toute façon, le monde se porte mieux sans ce film. Une chose est sûre : Edgar m'a vu pour la première fois assis par terre, en train de traficoter une tête pourrie. Et il m'a dit : "Nous pourrions peut-être faire un film ensemble." Voilà, question suivante!"*
Pas étonnant que *Basket Case* voie les notions les plus élémentaires de cinéma bafouées au nom de la terreur et du délire. Ce qui ne veut pas dire pour autant que le résultat soit tristounet. Bien au contraire! Un jeune homme loue une chambre. Pour seul bagage : un gros panier qui abrite tout bonnement son frère anciennement siamois, le dit Bélial. Le petit était collé sous les aisselles du plus grand, ce qui n'avait pas l'air de le gêner outre mesure (l'hygiène, ça s'acquiert!). Ils se trouvaient même bien ensemble, collés l'un à l'autre sur le grand chemin de la vie. Aujourd'hui, ils se vengent...
Sur cette trame à dormir debout, Henenlotter s'est réinventé un cinéma à sa mesure : une espèce de fourre-tout horrifique et drôle. Une auberge espagnole. Mieux : un hôtel de passe de la 42° Avenue. C'est en tout cas l'endroit qui a abrité le tournage homérique de *Basket Case :*
"Ce n'est pas très loin d'ici. C'est le repaire des prostituées et des clochards les plus affreux que je connaisse. Horrible! Nous avons fini par avoir tellement de problèmes que nous avons dû arrêter de tourner. Nous



avons donc reconstitué des morceaux de murs raccords avec ceux des chambres de l'hôtel. En fait, nous n'aurions jamais dû y filmer. Je ne peux pas vous expliquer exactement pourquoi parce que son propriétaire nous a menacés de nous flanquer un procès aux fesses. Si au générique, l'Hôtel Broslin est remercié, c'est pour rire car ce n'est pas son vrai nom. C'est plutôt celui de l'hôtel fictif dont l'enseigne joue un rôle capital à la fin de Basket Case. L'acteur s'est laissé accrocher dans un harnais à cette structure de néons que nous avions dressée le long de son propre immeuble. Les gens s'arrêtaient pour assister à ce spectacle inénarrable. Et nous n'avions pas d'autorisation de la municipalité. Dès le début du tournage, nous avons eu des problèmes. Nous avons bien essayé de tourner à des heures bizarres mais plus nous filmions tard, plus les gens de l'hôtel devenaient... étranges. Des fous rôdaient dans l'hôtel. Ils ont rendu la plupart du son inutilisable en poussant des hurlements. J'aurais préféré les avoir comme figurants. Nous avons tourné en tout sur une période de six mois mais on s'est arrêté pendant deux semaines pour se remettre du choc. Il faut dire aussi que le tournage dépendait des rentrées d'argent et nous avons souvent filmé sans avoir l'argent nécessaire pour sortir le négatif du labo. Le film, vous vous en doutez, s'est fait au montage et à la post-synchro."

Le locataire de la chambre 13 est très petit, très nerveux et très méchant...



L'esprit des E.C. Comics.

Après 45 minutes d'équarissages appliqués qui transforment le moindre acteur en steak tartare, *Basket Case* trouve son rythme et surtout son "esprit". Le récit est rompu par un flash-back. Si on peut appeler ça un flash-back... Ça commence comme une blague, éructée entre deux "Busch" dans un bar sordidos et puis ça s'excite, ça délire. Il y a un enfant qui se promène avec son brother en bandoulière, une opération clandestine en plein living-room, la tumeur vivante jetée aux ordures, la mise à mort de l'indigne papa, les douceurs de grand-maman dans son rocking-chair,... Un mélange d'hallucinations et d'émotion déplacée. Mais Henenlotter y croit à son monstre. Bélial.

Derrière ce nom vaguement satanique, se cache une atrocité. Un cumul du *Monstre est vivant*, de *Sœurs de sang* et du mutant d'*Au-delà du réel*. Une monstrueuse bouture de muscles tétanisés, de chair tassée, d'os compilés, doublée d'une nervosité hystérique. Un z'enzyme glouton de cauchemar. Après chaque repas, la Chose lâche des bordées de rots. Le parfait American-Boy : pour Bélial, le meurtre est un fast-food.

Bélial a été imaginé et conçu par Kevin Haney assisté de John Caglione. Mais Bélial est surtout LA créature de Henenlotter. Il la filme avec une fascination exorbitée qui transcende les à-peu-près de l'animation. A vrai dire, Henenlotter se moque de la qualité effective des effets spéciaux (ils sont pourtant sensationnels !). Il n'a pas eu le temps de s'y attacher et l'Idée pure et immédiate le botte bien davantage. Le monstre, "son" monstre, y gagne vie, émotion et presque noblesse. On surprend sur le visage de Bélial comme une insaisissable sérénité. Qui est-il vraiment ? Pieusement, Henenlotter a gardé l'ambiguïté sur les "facultés conscientes" de Bélial. Bélial est d'abord un "gadget". Il est tour à tour la "chose" de son frère, du flirt de celui-ci et enfin de lui-même. Car juste avant d'en finir avec sa chienne de vie, le monstre se prend en charge. Mais l'énigme qui flotte dans son regard phosphorescent sera scellée par la Mort. Et il est permis alors de se demander de qui Henenlotter se sent le plus proche : du héros ou de son abomination de frérot. La vengeance des deux siamois séparés est une revendication au droit à la "folie", à l'anormalité... En cela, le film de Frank Henenlotter est dur. Hard !

Basket Case est l'histoire d'une monstruosité acceptée, puis regrettée, qui explose lors d'un effrayant retour à la réalité. Le "cas du panier" se conclut sous les yeux médusés, écœurés, de la populace : l'ultime étreinte - mortelle - des deux frères marque à elle seule le film d'une ambiguité traumatisante. Henelotter avoue ne pas aimer la foule. Il lui a donc livré le spectacle d'une horrible conclusion. Avant de replonger dans l'anonymat de ce cinéma qu'on dit underground...

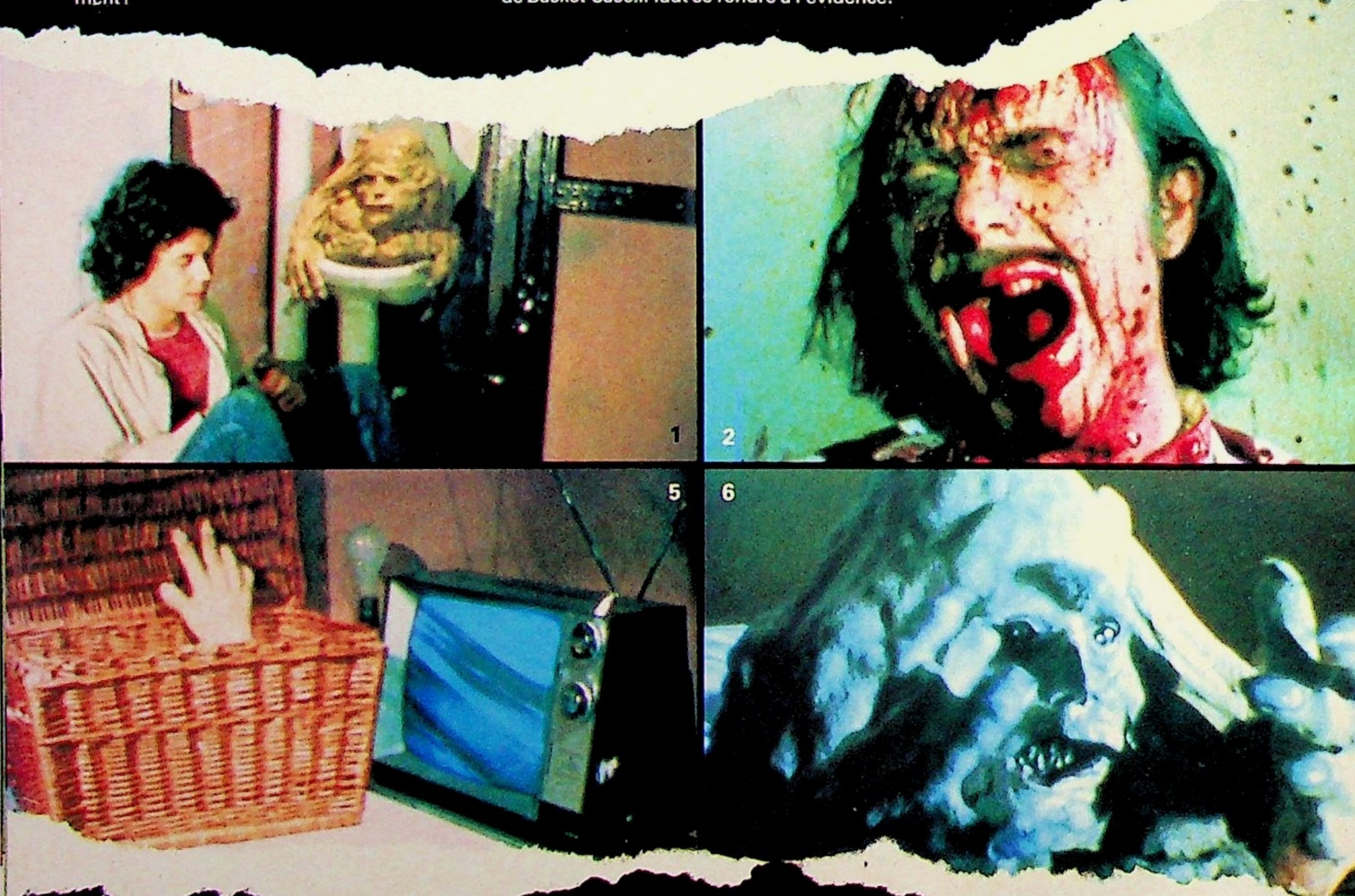
"Sick Movie"

Pour parler franchement, *Basket Case* n'est pas réellement un "gore picture" mais plutôt ce que son auteur appelle un "sick movie", un film sale. Henenlotter se réclame du triple parrainage de John Waters, Russ Meyer et Hershell Gordon Lewis, les trois grands provocateurs du cinéma indépendant américain. En somme, des huluberlus géniaux ou tarés qui ne travaillent pas exactement dans la dentelle. Pourtant, le défoulement agressif qu'ils proposent dans leurs pellicules viciées n'est pas au rendez-vous de *Basket Case*. Il faut se rendre à l'évidence: l'expérience de Henenlotter reste celle d'un introverti. *Basket Case* a tout de la fausse couche : le film porte les stigmates des tabous, des incertitudes d'un réalisateur novice, de sa marginalité complaisante vis-à-vis du cinéma "normal" américain. *Basket Case* est un outsider pétri par sa propre honte. Les scrupules que l'auteur rencontra lors du tournage d'un viol (gerbique !) ont ajouté à l'impact de celui-ci :

"Nous avons passé une partie de la nuit à rire mais ces scènes-là deviennent gênantes. Nous étions tous mal à l'aise surtout Edgar qui était sous le lit en train de manipuler Bélial. Nous avons tourné en équipe réduite mais je pense que cela n'a pas été une des meilleures nuits de la vie de Terri Susan Smith."

Avec *Basket Case,* Henenlotter a beaucoup moins exprimé ses fantasmes que les difficultés de les mettre en scène. Comment parler de défoulement lorsque le cinéaste avoue les rapports qui le lient à l'horrible marionnette bien au-delà du tournage. On ne s'étonnera pas que *Basket Case* transporte un petit air de mortification, qu'une scène capitale se déroule dans un cinéma... côté W.C., que Bélial trouve refuge dans un "trône" lors d'une séquence hilarante. Autre qu'une esthétique, *Basket Case* joue sciemment de la scatalogie pour dépeindre New York comme une colossale fosse à purin. L'univers affectionné par Henenlotter est nocturne, crasseux, peuplé d'une faune interlope et pouilleuse. Un monde au bord du Jugement Dernier.

Henenlotter met sa folie sur le trottoir d'une réalité tangible. Sous sa caméra, se télesco-



pent l'horreur et le cinéma-vérité. Dans *Son of Psycho*, un de ses Super-8, un cinéphile cherchait à refaire en "live" la fameuse scène de la douche avec des filles de passage pour victimes. Il finissait piégé par un travesti, émule de Norman Bates. Les rapports entre l'univers fantastique d'Henenlotter et la Réalité ont l'attrait d'une partie de ping-pong... Mais les deux mondes se renvoient la balle à une telle allure que seule l'ambiguïté subsiste. *Basket Case* est imprégné jusqu'à l'os de la paranoïa des bas-fonds, de la crainte du vol, de l'agression permanente, du show interminable de la Laideur. Henenlotter a voulu que ces "signes extérieurs de misère" soient d'une manière ou d'une autre dans le montage final.

"Je connaissais la plupart de mes acteurs : Kevin Van Hentenryck avait déjà joué dans mes films-maison, ma directrice de casting a même optionné un rôle... La grosse fille qui joue la prostituée fut la partenaire du travesti Divine dans une pièce "Femmes derrière les barreaux". Quant aux autres, il me furent présentés en cours de tournage et je leur attribuais des rôles qui furent souvent modifiés, voire inventés, selon la tête de ces comédiens improvisés. Par exemple, de simple figurante, la folle de l'hôtel est devenue un petit rôle avec du texte. Je l'avais trouvée si drôle."

Et quand on aura compris que le climat de *Basket Case* s'est considérablement enrichi de la réaction des badauds, des gêneurs, des voyeurs, il n'y a pas loin à croire que la terrible histoire de Bélial et de son frère est celle du film et de son auteur. Un rapport passionnel sur la pente raide de la déchéance. L'Apocalypse des hommes sera aussi celle des monstres.

CHRISTOPHE GANS

(Interview et traduction : Benoît Lestang

Post-scriptum : Le prochain fim d'Henenlotter devrait s'appeler *Weird Shit*, littéralement "Merde étrange". Outre la surabondance de monstres animés diversement, le film dépeindrait les déboires d'un "Elephant man" suicidaire. Ou du problème d'avoir des paquets de chair autour des centres vitaux quand on cherche à se flinguer. En attendant, ça fait beaucoup rire Henenlotter...

FICHE TECHNIQUE :

FRERE DE SANG (Basket Case). U.S.A. 1980. PR : Edgar Ievins. R, SC. MONT : Frank Henenlotter. PH : Bruce Torbet. MUS : Gus Russo. DEC : Frederick Loren. SFX MAQ : Kevin Haney, John Caglione. ANIMATION : Frank Henenlotter. PSYCHOLOGUE : Steve Smoller. 1 h 36. DIST : Sinfonia Films (cinéma), Scherzo (vidéo). Avec : Kevin Van Hentenryck (Duane Bradley), Terri Susan Smith (Sharon), Beverly Bonner (Casey), Robert Vogel (directeur de l'hôtel), Diana Browne (Dr Kutter), Lloyd Pace (Dr Needleman), Bill Freeman (Dr Lifflander) Sean McCabe (Duane jeune).

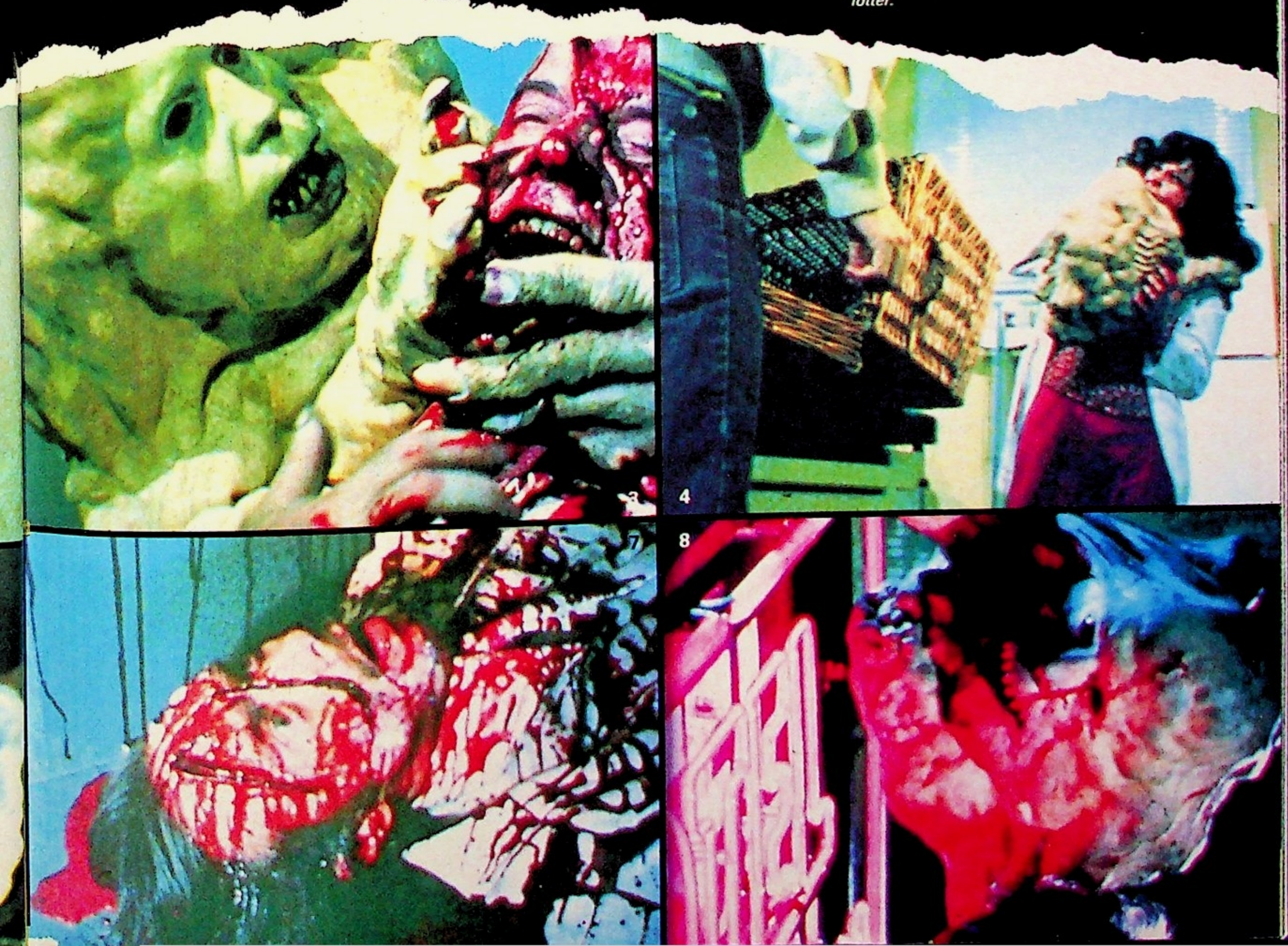
Ph. 1 : Rencontre au sommet de Jacob Delafon et de Bélial.

Ph. 2 et 7 : "Le film fut coupé par le distributeur pour appuyer son côté "comédie". Je n'ai pu faire retirer mon nom de l'affiche. Mais la version édulcorée n'a pas bien marché. Les entrées ont commencé à baisser au bout de trois mois. Il paraissait évident que le film allait disparaître de l'affiche quand on a su que la version complète avait reçu un accueil excellent au Marché du Film de Cannes. Basket Case est donc ressorti et l'afflux du public a augmenté au point de dépasser nos espérances. Le film joue toujours depuis. Mais, selon les villes, il y a des scènes en plus ou en moins..." Frank Henenlotter.

Ph. 3 : "Edgar et moi faisions bouger Bélial avec des fils ou en construisant un faux plancher pour l'animer par en-dessous. Parfois, c'était une combinaison des deux. L'effet le plus utilisé consistait à placer quelqu'un avec des gants en latex sous le monstre." Frank Henenlotter.

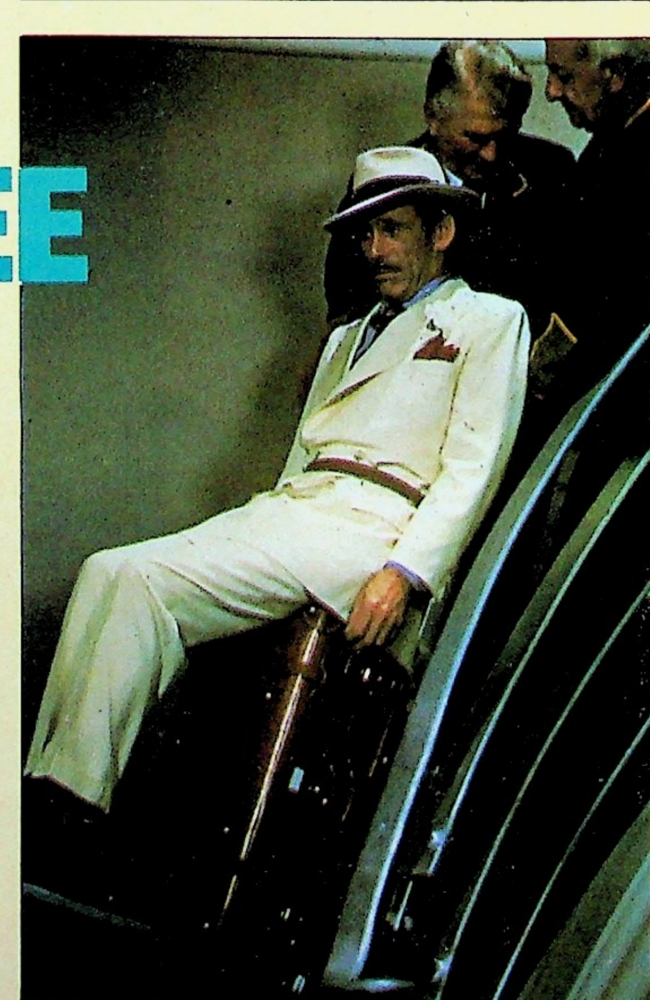
Ph. 4 et 5 : "Je voulais que la violence du film soit très "dessin animé". Nous avons eu des critiques du genre "C'est un bon film, très drôle mais ses auteurs ne le savent pas". Je désirais ce mélange de comédie et d'horreur. Tous mes films Super-8 étaient réalisés de cette manière et je crois que c'est ce qui rend Basket Case plus captivant. Il est impossible de prévoir comment une scène va se terminer : par un gag ou un choc !" Frank Henenlotter.

Ph. 6 : "Kevin Haney s'est révélé la personne idéale pour fabriquer Bélial. Il l'a créé "sous pression" car, à l'époque, il travaillait encore sur Au-delà du Réel et était attendu sur Wolfen. Il ne disposait que d'un week-end de battement entre les deux films. Je savais quelle forme devait avoir Bélial : le visage de son frère, une certaine forme de base et de grands bras. Le reste, il faut l'imputer au talent de sculpteur de Haney. Pas de dessins, pas d'essais : un stress permanent. Bélial a été sculpté chez Edgar Ievins et je venais jeter un coup d'œil de temps à autre pour donner mon avis. C'est Kevin qui a suggéré que Bélial ait un pied qui lui sorte du dos." Frank Henenlotter.



Ci-dessous : Naissance des premières amours adultes entre K.C. (Jessica Harper) et Benjy (Mark Lynn-Baker). Ci-contre : Grandeur et décadence d'Allan Swann (Peter O'Toole) : digne dans un night-club, fougueux devant la caméra, épique à Manhattan, ridicule à son hôtel.

OU EST PASSÉE MON IDOLE ?





"La télévision était en direct, et la comédie était reine..." Une seule phrase en voix off au début du film alors que la caméra évolue dans les rues de New York, et le ton est donné, avec un zeste de nostalgie discrète. Voici également le point de départ et le résumé de l'intrigue de *Où Est Passée Mon Idole?,* un des succès spectaculaires produits l'an dernier de la comédie anglo-saxonne (avec *Victor Victoria*).

Dans les deux cas, on se plonge dans le passé avec plaisir, avec délectation... Paris pendant les années folles et New York en 1954 sont des lieux magiques, tout en contrastes et en contradictions. Le premier parce que, dans une effervescence générale, la réussite reste à saisir, en combinant opportunité, originalité, et talent. Le second parce que c'est à cet endroit et à cette époque que Benjy, un auteur en herbe, va confronter son existence quotidienne et les rêveries enthousiastes de sa jeunesse... Cette découverte du devant et de l'envers du décor sera tellement marquante qu'il se sentira obligé, presque trente ans après, de regarder en arrière pour comprendre pourquoi cette année précise est devenue *son année favorite.* On aborde ici un des thèmes essentiels de la littérature américaine : la transition d'un adolescent entre l'univers de l'enfance et le monde adulte.

Les Etats-Unis au début des années 50, donc ! Le petit écran, géré et pensé depuis son fief incontesté, New York, se lance à l'assaut du continent, faisant des ravages dans les foyers hypnotisés par une telle profusion d'images à domicile. Sur la côte Ouest, les grands pontes hollywoodiens concoctent invention géniale sur procédé miraculeux pour leurrer dans les salles obscures les spectateurs perdus : couleurs luxuriantes, relief renversant, et surtout le Cinémascope. Deux attitudes différentes, divergentes même, deux extrêmes... Sidney Lumet, Arthur Penn, Franklin Schaffner, John Frankenheimer n'ont pas encore percé au cinéma, et travaillent encore pour le petit écran. Et, égaré dans les limbes entre ces deux univers, se trouve Alan Swann, ex-vedette de grands spectacles épiques, alcoolique invétéré, à la recherche d'un second souffle. Ses outrances l'ont éloigné du cinéma, faisant de lui un oublié célèbre. Et la télévision compte sur son renom d'acteur pour cautionner une production souvent dénigrée pour son manque de qualité.

Alan Swann, c'est l'idole de Benjy. Il connaît par cœur tous ses films, anticipe les rebondissements de l'action, récite les dialogues. Il vit à travers lui des aventures hors du commun, bravant tous les dangers, conquérant le cœur des belles romantiques. Et fort de son admiration sans bornes, cet aspirant scénariste va accepter de chaperonner le héros de sa jeunesse, sa tâche étant de le maintenir assez sobre pour ne pas transformer en four la première du show télévisé...

Benjy Stone va le suivre à la trace, l'accompagnant partout, allant jusqu'à l'inviter à dîner chez ses parents à Brooklyn. Une réelle amitié se développe entre les deux personnages. Swann montre à Benjy les joies de la vie, et le jeune homme quant à lui perce l'aura mythique de son compagnon, dévoilant au grand jour l'homme sous l'image technicolorisée. Alan Swann accepte de bon gré plus qu'il ne tolère cette "protection" obligatoire, le tout renforcé, il est vrai, par un sentiment

Ci-dessous : Les cigarettes ambulantes des années 50. Ci-contre : Allan Swann, ou l'identification totale de l'acteur avec ses rôles : télévision, cinéma, vie nocturne : l'héroïsme est affaire d'habitude...

de complicité réciproque. Pour permettre à l'acteur de s'enfuir avec la plus belle cliente d'une boîte chic, Benjy improvise une diversion digne du *slapstick* d'antan. De son côté, Swann sème la panique dans une réception à Manhattan, désirant aider son jeune gardien à gagner les faveurs de l'assistante de production de l'émission... Et ce jusqu'au moment où le comédien va se laisser submerger par ses problèmes personnels, et se remettre à boire...

Tout le monde aura reconnu en Swann une copie conforme d'Errol Flynn ! Tous deux ont en commun le même passé cinématographique de bretteur intrépide, de séducteur infatigable. Robin des Bois, le capitaine Blood, l'Aigle des Mers, le noble Essex, et tant d'autres, sont tous des personnages qu'aurait pû camper Alan Swann au faîte de sa gloire. Et il suffit de la dernière scène, où l'acteur se propulse sur le plateau du studio comme le hors-la-loi de Sherwood/Flynn attaquait le Shérif de Nottingham / Rathbone, pour comprendre à quel point la ressemblance est complète... Un intérêt identique pour la bouteille et les femmes les caractérise également, mais là s'arrêtent les références. rien n'indique dans *Où Est Passée Mon Idole ?* que la carrière de Swann est dans le même état de délabrement que celle de Flynn en 1954. De plus, les extraits qui témoignent des instants de gloire d'Alan Swann sont tirés d'œuvres interprétées par... Peter O'Toole *(Lord Jim, La Grande Catherine)*, postérieures à l'époque où se déroule le récit. Tout se confond, s'interpénètre, dans ce monde d'illusions, tout comme le passé du "dernier des géants" était résumé par des films de John Wayne, ou encore Vincent Price dans *La Malédiction d'Arkham* se substituait au Dr Death de l'inédit *Madhouse*... Peter O'Toole signe ici une interprétation magnifique, retrouvant un rôle aussi charismatique, aussi puissant, que ceux de *Lawrence d'Arabie, La Nuit des Généraux*, ou *Le Diable en Boîte*. Mais surtout, pour ceux qui auraient perdu le souvenir de *Quoi de Neuf, Pussycat ?*, il donne toute la mesure de ses capacités d'acteur *comique*, octroyant au personnage d'Alan Swann une dimension que peu auraient pu lui offrir.

"Ce n'était qu'un film... Ceci est réel !" déclare Benjy alors que le comédien ivre s'apprête à s'élancer dans le vide, accroché à un tuyau d'incendie. Cabotin jusqu'au bout, il réplique : "Où est la différence ?". Comme le metteur en scène du film de Richard Rush déjà cité, dont il est en quelque sorte le pendant, Alan Swann ne fait pas la part des choses entre ce qu'il vit sur l'écran et son existence de tous les jours. D'un côté, un réalisateur épris de liberté de création, ne supportant aucune entrave, de l'autre un acteur inconscient, l'esprit ailleurs, dans des hautes sphères enneigées où les flocons ne sont que des paillettes jetées par un machiniste hors cadre... Mais le tyrannisme de l'un a laissé la place au délire sympathique du second. Swann saura allier sa légende à des contraintes urgentes pour sauver avec panache le présentateur du show, pris à partie sur scène par quelques malfrats. Nous sommes aux antipodes de la folie morbide d'une Norma Desmond, emprisonnée à jamais dans la vacuité sombre de *Sunset Boulevard*...

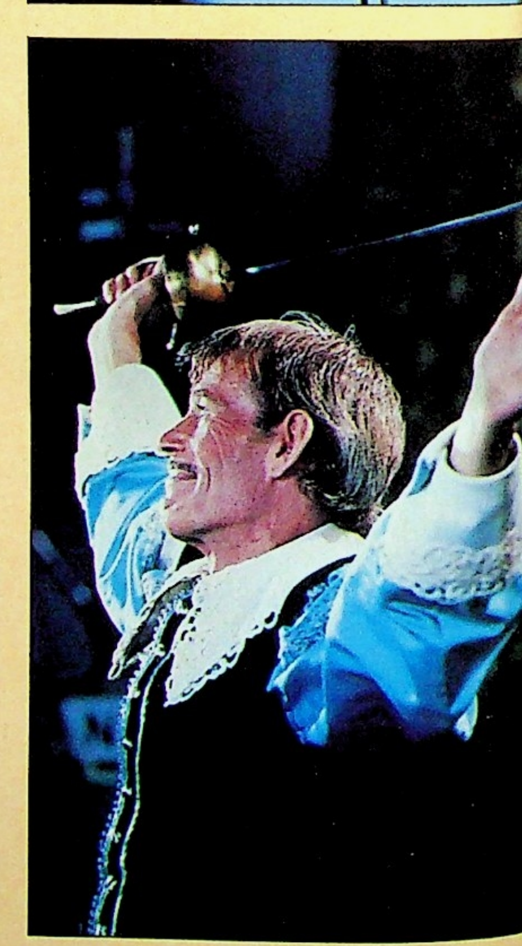
"Je ne suis pas un acteur, je suis une star de cinéma ! !" balbutie-t-il lorsque, devant la perspective de se retrouver pour la première fois en direct, il craque littéralement et fuit les coulisses de la télévision. Pour Benjy, ce retrait équivaut à une trahison, à renier l'image glorieuse qu'il avait forgée d'un Swann sans peur et sans reproche. Pour ce dernier, c'est un retour inespéré à la réalité, à un monde encore plus illusoire que celui de la toile blanche de projection. Et seul un époustouflant coup de théâtre, un acte d'éclat hors pair, lui permettra de concilier sa future existence avec son passé chimérique. Comme quoi, après *Les Enchaînés* et *Quinze Jours Ailleurs*, Richard Benjamin pour son premier film réussit encore à montrer quelque chose de nouveau quand le cinéma réfléchit sur lui-même...

Pour finir, une petite pensée émue pour Jessica Harper, inoubliable interprète de *Phantom of the Paradise* et *Suspiria*, qui trouve dans le rôle de K.C. Downing un personnage tout en finesse à la mesure de son jeu élégant et raffiné. Et puisse toute la nouvelle génération de cinéphiles découvrir comme elle les exploits d'Alan Swann sur un projecteur amateur, devant des échantillons divers de cuisine chinoise, avec à ses côtés la passion d'un authentique admirateur ! !

DOMINIQUE MONROCQ

FICHE TECHNIQUE :

OU EST PASSEE MON IDOLE ? (My Favorite Year). U.S.A. - 1982. "MGM/UA". PR : Michael Gruskoff, Art Levinson. R : Richard Benjamin. SC : Norman Steinberg, Dennis Palumbo. PH : Gerald Hischfeld. MUS : Ralph Burns. DEC : Charles Rosen (p.d.), Kandy Berley Stern, Gregory Pickrell (s.d.), Don Remacle, Herb Mulligan (s.dec.). MATTE : Matthew Yuricich. SFX : Charles Schulthies. MAQ : Dan Striepeke. MONT : Richard Chew. 92 mn. DIST : CIC Avec : Peter O'Toole (Alan Swann), Mark Linn-Baker (Benjy Stone), Jessica Harper (K.C. Downing), Joseph Bologna (King Kaiser), Cameron Mitchell (Karl Rojeck), Bill Macy, Lainie Kazan, Anne De Salvo, Basil Hoffman, Lou Jacobi, Adolph Green, Tony Di Benedetto.





THE INCREDIBLE
SHRINKING MAN

TOUJOURS AUSSI GRAND ...

L'HOMME QUI RÉTRÉCIT

Certains ouvrages sur le cinéma affirment que Richard Matheson a écrit son roman *L'homme qui rétrécit* à partir de son scénario pour le film, alors qu'il semble bien que, plus traditionnellement, c'est le film qui s'est inspiré du roman. Mais cette erreur est compréhensible : si le film *L'homme qui rétrécit* est devenu un classique du fantastique, c'est d'abord et avant tout à cause de la force des *images* qu'il imprime dans l'esprit du spectateur. On ne peut oublier le combat du héros contre une monstrueuse araignée, sa fuite devant un chat gigantesque, sa chute dans une immense toile d'araignée, son désarroi devant mille objets devenus trop grands pour lui. Tous les trucages employés pour réaliser de telles scènes peuvent bien dater d'il y a vingt-cinq ans et ne pas offrir la perfection visuelle que les techniques modernes ont su apporter au cinéma ; peu importe. *L'homme qui rétrécit* semble avoir été conçu pour ces créations spectaculaires.

D'autant plus que le film ne raconte pas véritablement une histoire. Tout est déjà donné dans le titre. Si histoire il y a, c'est celle d'un homme qui rétrécit, et qui n'arrête pas de rétrécir. Les quelques rémissions qui peuvent apparaître ici ou là sont illusoires. Dans un feuilleton télévisé conventionnel, nul doute que le scénario trouverait le moyen de faire revenir les choses à la normale. Mais, dans le film de Jack Arnold, rien de tel. Même pas la mort pour venir libérer la "victime", comme c'est le cas dans *L'homme invisible* ou *Dr. Jekyll et Mr Hyde.* Lorsqu'arrive le mot "Fin", nous abandonnons le héros à son rétrécissement. Certains critiques ont d'ailleurs pu parler de "défaitisme prononcé" à propos de cette histoire sans dénouement.

Ils oublient toutefois que si le principe de rétrécissement est la seule chose qui gouverne le film, il contient en lui-même suffisamment de *mouvement* pour entraîner une modification constante des situations. Pour les quelques Martiens qui, parmi les lecteurs, ne connaîtraient pas encore le sujet, rappelons en deux mots qu'il s'agit du cas d'un homme qui, après être passé avec son bateau au milieu d'un nuage en apparence inoffensif, mais probablement radio-actif, se met à devenir progressivement de plus en plus petit, sans que la science puisse arrêter cette évolution. Point de départ *fantastique* au sens général du terme, mais aussi dans sa définition la plus stricte ; c'est la réalité la plus quotidienne qui se fait étrange et étrangère. C'est l'ordinaire qui devient extraordinaire. Point de grosses bêtes ou de tribus imaginaires pour créer le dépaysement. Ce sont les animaux de tous les jours, domestiques même, qui deviennent les ennemis monstrueux : le chat prend des allures de dinosaure et l'araignée d'habitude si négligeable se fait aussi grosse qu'une baleine. L'affiche



originale américaine clame : "Une passionnante aventure dans l'inconnu !" Elle a raison et elle a tort : cet inconnu n'est autre que le monde connu.

Peu de films parviennent à entraîner le spectateur ailleurs tout en le laissant là où il est. Face aux débordements un peu confus de *La machine à explorer le temps,* le *C'était demain...* de Nicholas Meyer, en faisant venir le héros dans *notre* époque au lieu de l'expédier dans quelque ère mythique, avait le génie de transformer en aventure le simple achat d'un hamburger dans un McDonald ou l'ouverture d'une portière de voiture. Génie parce que, en dépit de – ou à



cause de – son caractère modeste, ce dépaysement par le hamburger procure au spectateur mille fois plus de plaisir que le dépaysement par le dinosaure, dans la mesure où il le replonge au cœur même de ses rêves d'enfant, dans un univers où les caisses en bois deviennent voitures de course et les manches à balai épées de mousquetaire. En devenant petit, l'homme qui rétrécit ne retrouve pas seulement la taille, il retrouve aussi l'esprit des enfants. Face à ces animaux devenus monstrueux, il riposte en changeant lui-même la nature des objets, faisant des fils des cordages et des épingles des lances.

A vrai dire, ce "relativisme" n'a pas été inventé par *L'homme qui rétrécit*. Jack Arnold avait tourné, juste avant, *Tarantula*, sur le principe – inverse – d'une araignée atteignant des proportions monstrueuses, et, bien longtemps avant, il y avait eu le *Gulliver* de Swift et le *Micromégas* de Voltaire. Mais, lorsque Gulliver se promenait au milieu de géants ou de nains, il restait pour le lecteur la seule référence. Devant *L'homme qui rétrécit*, le spectateur se voit offrir constamment un *double* point de vue : celui du héros malheureux (pour des raisons toutes simples d'identification) et celui des autres personnages (puisqu'ils restent les personnages *normaux*, ceux dont fait partie le spectateur).

Nous voilà alors loin du "défaitisme prononcé" qu'on signalait tout à l'heure. L'histoire de l'homme qui rétrécit est là pour nous montrer combien toutes les situations sont précaires. L'épouse du héros peut bien déclarer sa fidélité en disant : "Tant que tu porteras cette alliance à ton doigt, je serai ta femme", qu'adviendra-t-il lorsque l'alliance tombera "spontanément" du doigt du héros "rétréci" ? Que se passera-t-il lorsque la maison de poupée, pourtant taillée sur mesure à l'origine, deviendra à son tour trop grande ? Qu'arrivera-t-il lorsque Scott Carey deviendra plus petit que la lilliputienne avec laquelle s'ébauchait une idylle ?

En fait, si la morale du film semble déplaire à tant de gens (même les critiques les plus favorables se croient obligés de regretter le caractère "un peu prétentieux" du scénario de Matheson...), ce n'est pas tant parce qu'elle indique une direction précise que parce qu'elle reste foncièrement ambiguë : elle est que l'homme doit se résigner à sa condition, mais, cette condition changeant sans cesse, cette résignation n'est pas exempte de lutte. Et lorsqu'à la dernière image, le héros est devenu si minuscule qu'il n'est plus visible, est-ce nous qui l'abandonnons à son triste sort, ou n'est-ce pas plutôt lui qui nous abandonne ?

F.A.L. ■

Note – Les Américains ont tourné il y a quelques années une *Femme qui rétrécit (The Incredible Shrinking Woman)*, version féminine et comique de *L'homme qui rétrécit*. Ce nouveau film semble avoir été réalisé avec un budget assez modeste, mais on aimerait bien pouvoir le voir en France, pour le comparer à son illustre modèle.

FICHE TECHNIQUE :

L'HOMME QUI RETRECIT (The Incredible Shrinking Man). 1956. U.S.A. PR : Albert Zugsmith pour "Universal". R : Jack Arnold. SC : Richard Matheson d'après son roman. PH : Ellis Carter. DEC : Russell Gausman. TRU : Clifford Stine, Roswell Hoffman, Everett Broussard. MUS : Hans Salter. N et B. 81'. Avec : Grant Williams (Scott Carey), Randy Stuart (Louise Carey), April Kent (Clarice), Paul Langton (Charles Carey), Raymond Bailey (Dr Silver), William Curtis (nain), William Schall Jr, Pypo (le chat géant).



LES FICELLES DE LA PUB
ACTUALITÉ

MATTIAS SANDERSON

L'actualité de la pub fait peau neuve.
Après ce temps mort des vacances d'été, il est nécessaire qu'elle se refasse une jeunesse, entame une nouvelle saison où elle nous réservera des surprises et retrouvera sa crédibilité. Il faut dire que ces derniers mois n'ont pas été très gais pour elle. Querelles de clochers, crêpages de chignons continuels avec son voisin de palier : le Cinéma. Jusqu'à ce jour fatidique de mai à Cannes où, là, à l'issue de la première de "La lune dans le caniveau", elle avait été tout simplement expulsée, jugée indésirable.
A présent, rassérénée, elle peut dresser le bilan.

N'en déplaise à ce faux-jeton de Cinéma qui se donne des grands airs, la pub a toujours été très bonne fille avec lui : voyez encore le mois dernier, dans Starfix, les Jean C 17 qui s'inclinaient respectueusement devant Mad Max !
Alors, hormis à ces quelques critiques obtus et acariâtres de qui on ne peut plus rien espérer sinon une mort rapide et expéditive, il paraît évident à toute autre personne normalement constituée que de ces échanges entre esthétique-pub et esthétique-cinéma ne peuvent naître que plein de belles choses réjouissantes.
Tout étant affaire de style.

MEFIEZ-

Voici, par exemple, 5 réalisateurs de long-métrage, Sergio Léone (western-spaghetti), Roman Polanski (Chinatown, Tess), Jean-Jacques Annaud (La guerre du feu), Georges Lautner (comédies à la française, Le guignolo) et, noblesse oblige, Jean-Jacques Beineix (La lune dans le caniveau), 5 réalisateurs, aux styles bien particuliers, qui ont chacun fait l'une des 5 pubs qui suivent. Pourquoi ont-ils été choisis par les producteurs d'Agence ? Pour leur notoriété ? Parce que leur style de mise en scène pouvait apporter un plus à la mise en valeur du produit à promouvoir ?... Et ces réalisateurs, ont-ils marqué de leur "patte" l'esthétique de ces pubs ou sont-ils obligeamment restés sur la réserve ?
Toutes questions auxquelles, personnellement, je ne saurais répondre. Mais que vous réussissiez à associer correctement à chaque pub son metteur en scène et, alors, miracle !, la solution vous apparaîtra peut-être d'une évidente limpidité.







C) Client : TEFAL
Agence : DDB
Production : Telema
Réalisation : ?

Au départ, une idée qui peut paraître idiote : un ustensile de cuisine "qui n'attache pas" manipulé par des personnes "enchaînées" (c'est le titre du film). Rien à voir pourtant avec Hitchcock, mais plus avec l'humour farfelu et absurde du burlesque. Et ces marins-pêcheurs en ciré jaune ficelés à leurs chaises, quelles trognes !
Personnellement, voilà une pub insolite et efficace à laquelle je suis particulièrement attaché...

D) Client : JEAN DUCOURTIEUX
Agence : Young & Rubicam
Production : Franco-Américan
Réalisation : ?

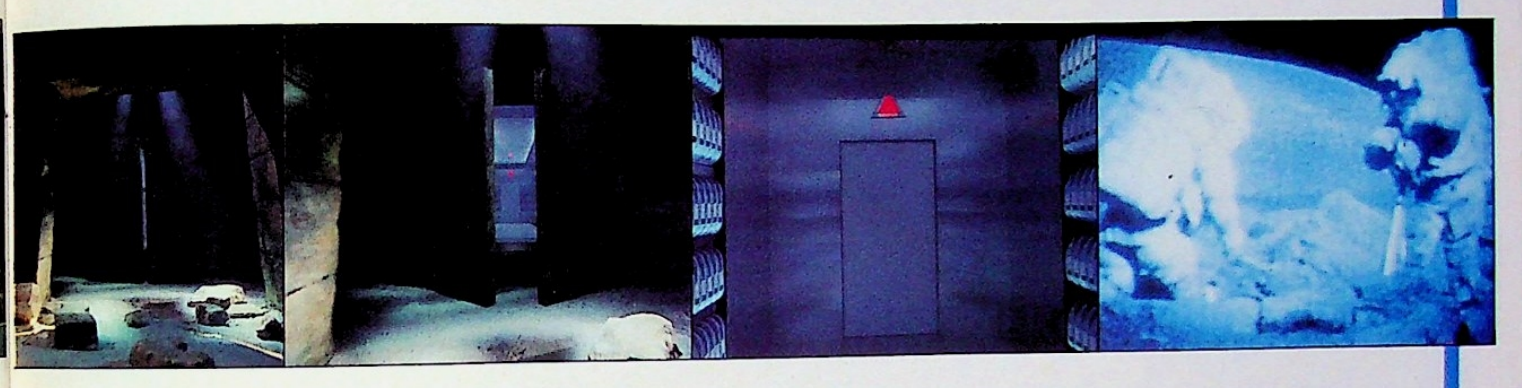
Fonds de tarte hybride. Pour le Monsieur et la Madame. Le chef-cuisinier et la ménagère. Double emploi réuni en un seul individu par un artifice digne de Fregoli et une mise en scène réglée au quart de poil. En fait de poil, le réalisateur de cette pub doit aimer se cacher sous de fausses barbes et autres postiches. Serait-il pervers ?

B) Client : KRONENBOURG
Agence : Dupuy-Compton
Production : Pac
Réalisation : ?

Pianissimo ma non troppo !
La bière est une boisson qui mousse, enfle, pétille. Comme un refrain, une rengaine qui trotte et s'insinue dans nos têtes. Mais, attention !, la Kronenbourg 1664 est une bière de luxe, pas la "Kro" des rockers. Plus chaude, plus secrète, c'est la bière des romances, des petites sonates de nuit. Pour lui apporter cette touche mystérieuse, sensuelle, il fallait un réalisateur raffiné et technicien émérite. Ça ne pouvait être que...

VOUS DES FAUSSES-PISTES !



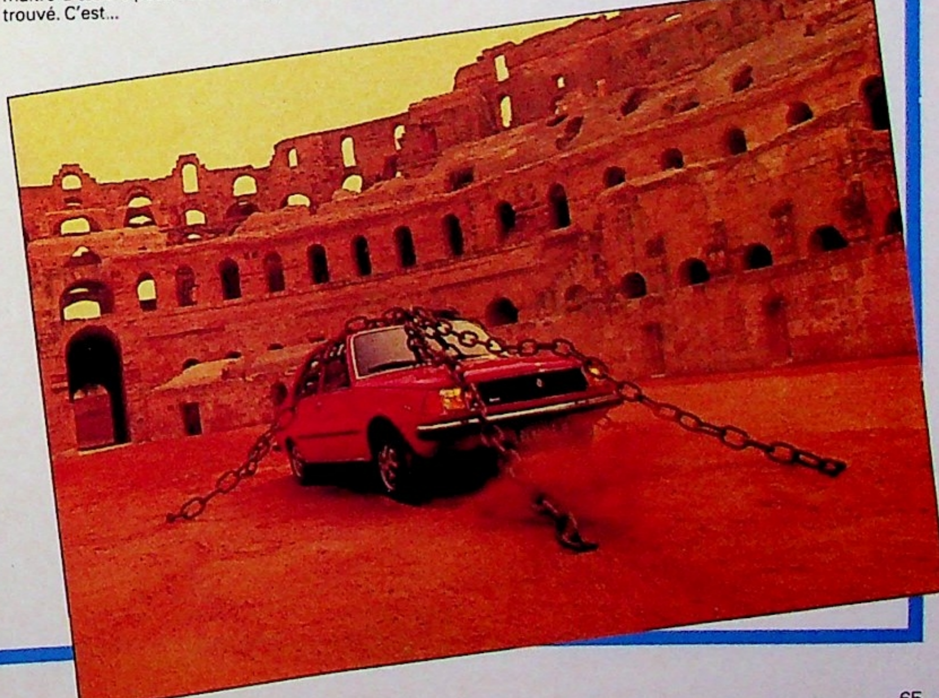


E) Client : SCOTCH 3M
Agence : TBWA
Production : P.H.P.
Réalisation : ?

"The memory of Our time" (La mémoire de notre époque). Un petit raccourci de la communication, depuis les hiéroglyphes égyptiens jusqu'à l'image d'Armstrong posant le pied sur la lune, en pratiquement un seul plan-séquence. Chapeau ! L'adage selon lequel une petite pub vaut bien tous les plus longs discours se trouve ici vérifié de façon magistrale. Il fallait trouver un maître-d'œuvre pour soutenir ce pari. TBWA l'a trouvé. C'est...

A) Client : REGIE RENAULT
Agence : Publicis
Productin : Télé-Hachette
Réalisation : ?

Les campagnes Renault, c'est du solide. Généralement, une agence-béton qui fignole un concept-massue avec un visuel en acier. Résistant à toutes épreuves. Et cette épreuve-là, que les créatifs de Publicis ont fait subir à la Renault 18, est digne des travaux d'Hercule. Qui d'autre pouvait réussir à prendre le taureau par les cornes, à briser ses chaînes, sinon un réalisateur de la trempe de Maciste ?



SOLUTIONS :

E. Jean-Jacques BEINEIX

A ce jour, la seule pub qu' ait faite Beineix. Réalisée juste avant le tournage de "La lune" - on y sent d'ailleurs les influences - et avec la même équipe : Mc Connico au décor, Rousselot à la lumière et Yared à la musique. Très belle, très épurée, elle est pourtant inédite en France et a de fortes chances de le rester, en raison de la stratégie commerciale de 3M-International. Seuls les belges, espagnols, italiens et patagons ont pu la voir jusqu'à présent. Dommage pour nous petits Français

D. Jean-Jacques ANNAUD

Autre preuve à verser au dossier de la perversité (?) d' Annaud : il aurait en préparation - peut-être a-t-il déjà commencé à tourner en Italie - une adaptation du roman de Umberto Ecco, "Le nom de la Rose", contant les complots lascifs et licencieux de moines tonsurés (sans poil) et porteurs de robes.

C. Georges LAUTNER

Surprise. Ce n'est pas vraiment ce qu'on pourrait appeler un habitué de Starfix, mais quand il fait preuve d'autant d'invention, alors nous sommes prêts à tout lui pardonner...

B. Roman POLANSKI

Sans commentaire. Là, avec un peu de jugeotte, c'était vraiment facile.

A. Sergio LEONE

Hé oui ! Il fallait le savoir ! Léone, avant de réaliser "Il était une fois dans l'Ouest", était un habitué du péplum (Sodome et Gomorrhe).

LES FICELLES DE LA PUB

SHARP La SOGITEC annonce le "look" publicitaire de l'an 2000.



Un véritable délire visuel.

Dans un univers parallèle, au-dessus d'un paysage de microprocesseurs géants, se bousculent des appareils électroniques de tous genres, effectuant pirouette sur pirouette, émettant de larges traînées bleuâtres, pour venir, enfin, se ranger sagement côte à côte sous un logo étincelant. Ce film est le chaînon maître de la première grande campagne publicitaire chez Sharp. L'annonceur ne voulait pas, à cette occasion, se contenter d'un film standard. Au contraire, celui-ci devait se détacher de la masse des films publicitaires par un travail visuel unique. La gamme des produits Sharp se composant principalement d'appareils de bureautique (ordinateurs, calculatrices, etc.), et le retentissement international de *Tron* étant encore présent à l'esprit de tous, l'utilisation d'images synthétiques semblait de circonstance. Pour ce projet à la fois ambitieux et audacieux, l'annonceur n'a pas hésité à accorder carte blanche à la SOGITEC qui, de toute évidence, présentait les compétences requises.

Cela faisait déjà plusieurs années que la SOGITEC travaillait pour l'aéronautique, produisant, sur ses ordinateurs, des images synthétiques de simulation de vol (1). Dans ce secteur pourtant hautement spécialisé, il ne lui restait plus rien à prouver. Aussi cette jeune société française s'est-elle mise en quête de défis inattendus. Avec le film *Sharp* elle fait une entrée en fanfare dans la publicité ; ses "nouvelles" images sont d'une esthétique et d'un dynamisme bouleversants.

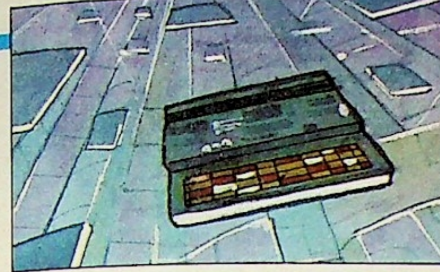
A l'origine, il avait été prévu d'insérer dans le film un certain nombre de photos des produits, mais l'idée a rapidement été abandonnée au vu des premiers essais. En fin de compte, ces 30 secondes d'images ont été entièrement générées sur ordinateurs sans qu'interviennent à aucun moment un élément ou une prise de vue réels. Il s'agit d'images purement artificielles, composées sur un écran vidéo à partir d'un clavier d'ordinateur, puis transférées sur film une fois terminées.

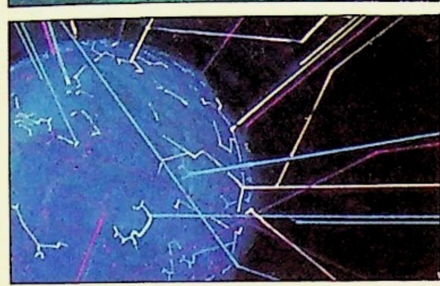
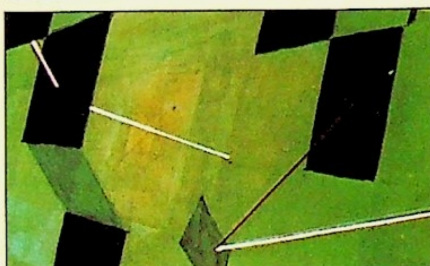
Les appareils Sharp qui apparaissent dans le spot sont eux-mêmes des contrefaçons synthétiques des produits existants. Ces derniers avaient été préalablement encodés pour permettre de créer une "maquette numérique" qui a servi de structure osseuse aux reproductions définitives. Cette opération à elle seule a exigé 2 mois de travail - la moitié du temps nécessaire à la réalisation du film. L'étape la plus délicate toutefois, concernait l'animation proprement dite. Pour chaque plan, cinq "line tests" (ou animations préliminaires) avaient été effectués de manière à trouver le mouvement idéal. Une fois la bonne prise obtenue, l'ordinateur mettait encore 5 à 20 minutes de calcul par image à raison de 750 dans le film.

Bien que la définition du calcul soit fixée à 2048 lignes de 2048 points, la définition du transfert demeure moins élevée : 512 x 512. Ce détail n'est pas véritablement gênant pour une diffusion à la télévision, mais peut le devenir lorsque le film est projeté en salle sur grand écran (2). C'était en tout cas le sort du film Sharp, la R.F.P. interdisant sur les trois chaînes le passage de publicités vantant les mérites des produits de bureautique. En 1984 seulement, la Sogitec entrera en possession d'une machine à transfert à haute définition. En attendant, le procédé utilisé pour pallier à ces pertes consiste en un système de filtrage spécifique limitant l'apparition de ce que les spécialistes appellent les "marches d'escalier". L'image s'en trouve donc sensiblement améliorée et supporte sans problème l'agrandissement.

Curieusement, malgré l'emploi d'une technique de pointe parmi les plus révolutionnaires, le film Sharp est, semble-t-il, un heureux mariage entre deux domaines incompatibles pour beaucoup : l'art et la technique. D'un attrait visuel indéniable, son "look" électronique présente des qualités graphiques jusqu'alors inédites. Plus complète que l'animation sur celluloïde, plus souple que la prise de vue réelle, l'image synthétique nous ouvre les portes d'un univers totalement neuf. Sans être pour autant destinée à éclipser les modes de mise en image existants, cette technique de l'avenir représente une nouveauté séduisante dont le potentiel demeure, pour l'instant, illimité.

Le coût de ces nouvelles images laissait, il y a encore peu, planer le doute quant à leur rentabilité. Aujourd'hui, les inquiétudes s'estompent. Le film Sharp a été réalisé avec



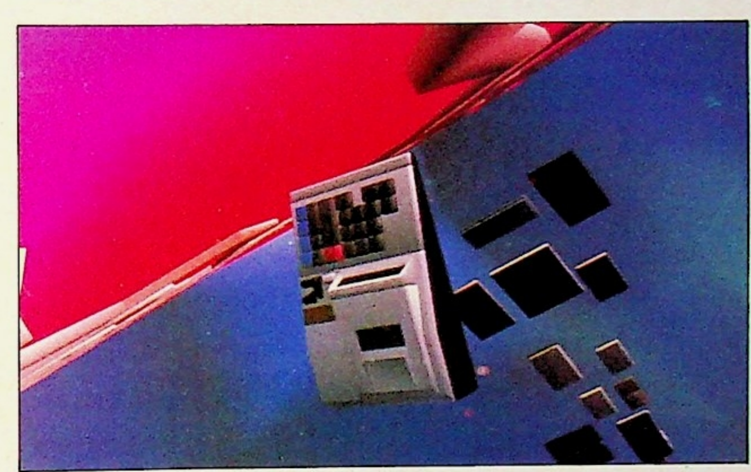


Les dessins préliminaires.

FICHE TECHNIQUE :
ANNONCEUR : Sharp Bureautique France. AGENCE : T.D. Publicité. PRODUCTION : Black Studio. IMAGES SYNTHETIQUES : SOGITEC. REALISATION : Xavier Nicolas. DIR. TECHNIQUE : Claude Mechoulam. DIR. ARTISTIQUE : Jean-François Henry. ASSISTANTE : Miriam Feuilloley. DECORS : François Allot, Philippe Adamov. ANIMATION INFORMATIQUE : Alain Grach, Daniel Poiroux. MUS : Frédéric Rousseau.

Des images purement artificielles.





Des appareils en lévitation dans un univers insolite.

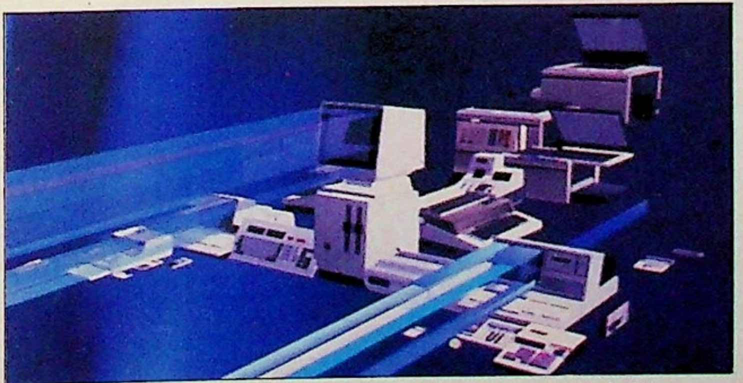
un budget plus que raisonnable se situant aux alentours de 650 000 F. Néanmoins, le courage dont a fait preuve l'annonceur est tout à son mérite. Employer d'un bout à l'autre d'une publicité une technique encore mal connue pouvait sembler un pari hasardeux. Mais pas de regret, le résultat a largement dépassé les espérances.

Actuellement la SOGITEC continue sur sa lancée prometteuse avec deux autres publicités actuellement en cours de réalisation. Cette société se charge, en outre, de certaines séquences d'un film industriel pour la Renault 11. Souhaitons seulement que ce dernier ne soit pas cantonné aux canaux de diffusion privés et bénéficie un jour d'une distribution en salle.

JEROME ROBERT

(1) Pour entraîner les pilotes militaires au combat aérien, ceux-ci sont installés face à un écran à l'intérieur d'un simili cockpit. Lorsqu'ils manipulent les commandes de leur appareil hybride, ils voient apparaître devant eux des vues conformes à celles qu'ils auraient en plein vol.

(2) Pour le film, la définition est fonction du grain alors qu'en vidéo elle est fonction du nombre de lignes.



Un effet de filage pour le plan final lorsque les machines se rangent côte à côte.

DISQUES ROCK IN

NOUVEAUTES & EXTRAITS/CATALOGUE

ACDC Flick of the switch 66F
GENESIS Mama 69F
TRUST Album 4 63F
BOSTON The 3rd stage 63F
J.J. CALE Album 8 69F
ENO Apollo 69F
CHARLELIE COUTURE Croco 69F
TOM WAITS Swordfishtrom... 69F
STRAY CATS Rant n' Rave 66F
KID CREOLE Dopple ganger 69F
BLUE OYSTER CULT Nouveau 63F
XTC Mummer 66F
CABARET VOLTAIRE Crack... 66F
IAN GILLAN Live at Budokan 84F
KANSAS X Marks the spoot 62F
HOWARD DEVOTO Jerky... 66F
EYELESS IN GAZA Rust red... 66F
TOM TOM CLUB Close to the... 69F
ROBIN TROWER Back it up 66F
JUDAS PRIEST Nouveau 63F
KIM WILDE Love blonde 38F
BIG COUNTRY The crossing 69F
KILLING JOKE Fire danses 69F
FUN BOY THREE Our lips are... 44F
IRENE CARA B.o.f.Flashdance 69F
THE BEAT Best of 66F
VIVA Dealers of the night 69F
GRAHAM PARKER Realmac... 66F
BLUES BAND Live-Bye bye... 66F
RIOT Live 95F
JOAN BAEZ Live 1983 60F
X Nouveau 66F
JIM MESSINA Nouveau 66F
PAUL HAIG Rythm of life 69F
TOURE KUNDA Amapoutilo 65F
STEVIE WONDER Nouveau 67F
GARY MYRICK Language 45F
SAGA Nouveau 69F
THE COCONUTS Don't take... 70F
DAVID BOWIE Golden years 66F
KING SUNNY ADE Syncro... 69F
SCREAMIN' J.H. Screamin'... 77F
LINK WRAY Good rocking... 77F
ELVIS PRESLEY First years 66F
MARSHALL CRENSHAW Field 66F
MITCH RYDER Never kick... 70F
BLACK SABBATH Nouveau 69F
KILL Lick it up 69F
KEITH JARRETT Standards 69F
JACO PASTORIUS Invitation 66F
DAN AR BRAS Acoustic 65F
SERGE BRINGOLF Strave-live 65F
PAUL YOUNG No parlez 62F
DE BARGE All this love 67F
RICK JAMES Cold blooded 67F
PRINCE CHARLES Stone killer 66F
JACKSON BROWNE Lawyers... 66F
BETTE MIDLER No frills 66F
DEPECHE MODE Construction 67F
LITTLE RIVER BAND The net 70F
DAVE DAVIES Chosen people 66F
BURNING SPEAR Nouveau 70F
LEVEL 42 Standing in the light 69F
SHAKIN' STEVENS Nouveau 63F
COBRA First strike 63F
TANK This means war 95F
TRANSLATOR No time like... 63F
EYE TO EYE Nouveau 66F
CHIC Nouveau 66F
GUS & the NEW BREED ...verge 56F
CHINA CRISIS Difficult shapes 66F
DENNIS BROWN The prophet... 62F
THE BET Second arrow 70F

JOAN JETT Album II 62F
ELVIS COSTELLO Punch... 66F
JAPAN Oil on Canvas 68F
ALAN VEGA Saturn strip 66F
YAZOO You and me both 67F
THE CREATURES Feast 69F
ALTERED IMAGES Bite 62F
CRAMPS Off bone (Best-Live) 83F
BAUHAUS Burning from... 66F
STYLE CONCIL Money go... 42F
THE CURE Upstairs room 46F
M.MC LAREN Duck rock 69F
THE COMATEENS Pictures 66F
THE BLASTERS Non fiction 66F
THE FIXX Reach the beach 66F
XTC Great fire 44F
U2 War 69F
THE POLICE Synchronicity 63F
TEARS FOR FEARS Hurting 69F
KAJAGOOGOO White feather 70F
TALKING HEADS Speaking... 66F
THE UNDERTONES Sin of... 57F
FLESHTONES Hexbreaker 62F
RAMONES Subterranean... 66F
THE PLIMSOULS Everywhere. 62F
NEW ORDER 66F
TAXI GIRL Cette fille est une. 48F
THE B-52'S Whammy!!! 69F
THE STRANGLERS Feline 62F
ECHO & BUNNYMAN Porcu... 66F
GUN CLUB Death party 66F
UBIK Surf 66F
SAPHO Barbarie 67F
HUMAN LEAGUE Keep feel... 44F
BANANARAMA Deep se... 68F
ICE HOUSE Primitive man 66F
JO LEMAIRE Concorde 69F
LOVER BOY Keep it up 62F
ETIENNE DAHO Mythomane 60F
DURAN DURAN Rio 70F
MARC SEBERG 1983 66F
INDOCHINE L'aventurier 31F
LES AVIONS LP - 6 Titres 34F
THE NITS The Nits 62F
HEAVEN 17 The luxury gap 66F
KAS PRODUCT By pass 66F
BILL BAXTER La belle vie 44F
RIC OCASEK (ex: THE CARS) 62F
ORCHESTRE ROUGE More... 66F
THE BELLE STARS 66F
STRAY CATS (Maxi - 4 Titres) 44F
BLANCMANGE Happy familie 68F
CULTURE CLUB Kissing to be 66F
LES COSTARS Le kid 48F
THE JAM Live-Dig the new... 69F
TOTO CUELO We take the milk 44F
MARI WILSON Show people 68F
OCTOBRE Paolino parc 67F
FUN BOY THREE Waiting 66F
EURYTHMICS Sweet dreams 66F
THE CALL Modern romances 69F
SPANDAU BALLET True 66F
MARTHA and the MUF. M-M 66F
WALL OF VOODOO Call of... 62F
THE THOMPSON TWINS 66F
LORDS of THE NEW CHURCH 62F
MADNESS The rise and fall 66F
TALK TALK The party's over 37F
CULTURE CLUB Church of... 44F
BOW WOW WOW When the go... 66F
ORANGE JUICE Rip it up 69F
ORCHESTRAL MANOEUVRES Dazzle ships 66F

NEIL YOUNG Everybody is rock 63F
BILLY JOEL An innocent... 63F
ASIA II 63F
AMERICA Your move 57F
JOE WALSH You bought it... 66F
QUATERFLASH Take another 63F
THE KINKS State of confusion 66F
T.RUNDGREN The ever pop... 61F
GODLEY & CREME Birds of... 69F
RICKIE LEE JONES Girl at... 32F
MARILLION Script for a jester 70F
DIANA ROSS Ross 70F
FURYO B.o.film 66F
ROBERT PLANT The principal 66F
DAVID BOWIE Let's dance 70F
BOB MARLEY Confrontation 69F
RUPERT HINE The wildest 62F
MEN AT WORK Cargo 63F
ROD STEWART Body wishes 66F
E.L.O. Secret messages 63F
MIKE OLDFIELD Crisis 68F
ELTON JOHN Too low for zero 69F
PETER GABRIEL Plays live 99F
YOCHK'O SEFFER ...Bahir. 68F
DOLLY PARTON Burlap & ... 66F
Mc LAUGHLIN - DIMEOLA Passion grace & ... DE LUCIA 69F
TONY BANKS The fugitive 69F
MICHAEL JACKSON Thriller 62F
JON AND VANGELIS Private 69F
BRYAN ADAMS Cuts like... 62F
SKY Sky five live (2LP) 87F
GARY MOORE Corridors of... 62F
RICK SPRINGFIELD Living... 66F
DAVE EDMUNDS Information 66F
ELLEN FOLEY Another... 62F
ROXY MUSIC The high road 51F
DAVID ESSEX Stage struck 69F
SPARKS In outer space 65F
GRACE JONES Living my life 69F
JIM CAPALDI Fierce heart 66F
PAUL CARRACK Suburban... 62F
NENA 62F
BUDDY HOLLY For the first... 65F
PHIL COLLINS Hello I must be 66F
MARK KNOPFLER (Dire Straits) B.o.f. Local Hero 69F
PRETENDERS Nouveau 66F
PHIL GLASS The photographer 62F
PAUL PERSONNE (6 Titres) 43F
MUSICAL YOUTH Youth of 66F
JACKIE QUARTZ Mise aup... 62F
STEVE HACKETT Highly str... 69F
CAPT. SENSIBLE Stop the wo... 37F
LOU REED Legendary heart 66F
PAUL ANKA Walk a fine line 62F
MOVING HEARTS Dark end... 67F
JAMES BROWN Bring it on 67F
TIME BANDITS 67F
LILIDROP Tartine breakfast 42F
MATERIAL One dawn 67F
LES FORBANS Chante 69F
COATI MUNDI 12 year old... 66F
NONA HENDRYX Nona 66F
BOB DYLAN Nouveau 63F
SIMON & GARFUNKEL Think... 63F
STEVIE NICKS The wild heart 66F
CHRIS REA Water sign 66F
THE HOLLIES What goes... 66F
RANDY BISHOP Dangerous... 62F
STEVE R. VAUGHAN Texas... 62F
BOB WELCH Eye contact 66F
ERIC CLAPTON Live vol II 69F

MOTORHEAD Another perfect 66F
LITA FORD Out for blood 58F
SURVIVOR Caught in the game 63F
DIO Holy river 69F
VANDERBERG 62F
IAN HUNTER All the good... 62F
MEAT LOAF Midnight lost 63F
MOTHER'S FINEST Secret ser. 62F
BLACKFOOT Siogo 66F
BARCLAY J. HARVEST Ring... 73F
ACCEPT Restless & wild 69F
ROCK GODDESS 62F
SAXON Power & the glory 63F
QUIET RIOT Metal health 62F
IRON MAIDEN Piece of mind 70F
Z Z TOP Eliminator 66F
DIAMOND HEAD ...Borrowed... 66F
GOLDEN EARRING Cut 69F
MOLLY HATCHET No guts... 62F
DEF LEPPARD Pyromania 69F
MOTLEY CURE Too fast... 62F
URIAH HEEP Head first 66F
GRAND FUNK What's funk 66F
MAMA'S BOY Plug it in 66F
TWISTED SISTERS Can't stop 63F
PLASMATICS Coup d'état 70F
SATAN JOKERS 69F
FOREIGNER Best...Records 66F
TANK Power of the hunter 67F
PAT TRAVERS Black pearl 69F
BALANCE In for the count 62F
BONNIE TYLER Faster... 62F
SAMMY HAGAR Three lock... 62F
KROKUS Head hunter 66F
THIN LIZZY Thunder and... 69F
OZZY OSBOURNE Speak...(2lp) 83F
GIRLSCHOOL Screaming 60F
KISS Creatures of... 69F
KIX Cool kids 63F
FASTWAY 62F
BUCKS FIZZ Hand cut 66F
CHEAP TRICK Nouveau 63F
OXO 62F
SPIDER Rock'n'roll gipsies 66F
SAMSON Before the storm 69F
STYX Kilroy was here 62F
WARNING II 69F
THE DAMNED Strawberries 67F
FRANK MARINO Nouveau 63F
KLAXON Musique dans la peau 60F
PAT BENATAR Get nervous 66F
MOTORHEAD Live 1978 57F
SAGA Worlds apart 69F
NIGHT RANGER Dawn patrol 67F
BOLLAND Domino theory 62F
MICHAEL BOLTON 62F
THE MOBILES 69F
FABULOUS THUNDERBIRDS 66F
BONO 62F
LONDON COWBOYS Animal 61F
LAWLESSNESS On the run 64F
RED ROCKERS Good as gold 62F
DONNA SUMMER She works... 69F
MILES DAVIS Star people 62F
CARLOS SANTANA Havana... 62F
VAN MORRISON Inarticulate... 69F
DOOBIE BROS Live-2lp 89F
AL JARREAU Jarreau 66F
FRANK ZAPPA Man from Uto... 62F
PAUL BARRERE On my feet 66F
ROBIN GIBB How old are you 69F
BOB SEGER The distance 70F
PATRICK SIMMONS Arcade 66F

DISCOGRAPHIES ROCK IN

MICHAEL JACKSON Best of//
One day in your life 59F
Off the wall 62F
Thriller 63F
Billie jean//Wanna be startin'...//
Beat it 37F
MIKE OLDFIELD Ommadawn//
Hergest ridge//Tubular bells//
QE2//Orchestral Tubular bells//
Platinum 58F
Five miles...//Episodes 60F
Coffret (6lp) 203F
Exposed (2lp) 83F
Crisis 68F
VAN DER GRAAF GENERATOR
Still life 58F
World record//Aerosol grey...//
Godbluff//Pawn hearts 70F
H to he//The least we can do//
Repeat performance 85F
Time vaults (K7 uniquement) 85F
BLACK SABBATH Black Sabbath//
Paranoid//Vol 4//Live at last//
Bloody Sabbath//Sabotage 70F
Heaven and hell//Never say die//
Technical ecstasy 58F
Mob rules 67F
Live Evil (2lp) 103F
VENOM Picture disc 95F
Welcome to...//Black metal 89F
THIN LIZZY Lizzy killers 66F
Chinatown 67F
Renegade//Thunder and... 69F
She knows//Fighting 70F
Jailbreak//Johnny the fox//
Black rose//Bad reputation 58F
Live and dangerous (2lp) 103F
THE CURE 1er//Seventeen... 63F
Faith//Boy's don't cry//Pornography 69F
Upstairs room 46F
UNIVERS ZERO Heresie 63F
Ceux du dehors 70F
Nouvel album 89F
LYNYRD SKYNYRD Pronounced//
Second helping//Nuthin' fancy//
Street survivors//First...and last//
Gimme back my bullet 56F
Gold and platinum (2lp) 84F
One more for the road (2lp) 84F
Best of the rest 66F
KID CREOLE & THE COCONUTS
Off the coast of me 66F
Fresh fruit in...//Tropical gang...//
Nouvel album 69F
EARTH WIND & FIRE Last days...//
Head of the sky//Open our eyes//
That's the way of the world 42F
Gratitude (2lp)//Faces (2lp) 101F
All'n all//Best of 1//I'm//Raise// Chaque 62F
Powerlight 63F
STRAY CATS 1er//Gonna ball 60F
Live (Maxi-4 titres) 44F
Rant and rave 66F
ROXY MUSIC Roxy music//Siren//
For your pleasure//Stranded//
Great hits//Country life//
Viva-Live 59F
Manifesto 63F
Flesh + Blood//Avalon 69F
The high road (4 titres-Live) 51F
THE CRAMPS Songs the lord...//
Psychedelic jungle 67F

BLUES BAND Itchy feet 60F
Ready//Official bootleg... 58F
Brand royalty//Live bye blues 66F
PAT BENATAR Crime of passion//
Precious time//Heat of the night//
Get nervous 66F
AEROSMITH Aerosmith 42F
Toys in attic//Hits//Rocks 56F
Bootleg live (2lp) 101F
Rock in a hard place 62F
HIGELIN L'inutile (+Areski)//
Paranoïc...//Inédits 1970 66F
Paris New-York... 57F
Alertez les bébés//Irradié//
No man's...//Caviar pour...//
Champagne...//Higelin 67F
Higelin 82 (2lp) 91F
Mogador (3lp) 114F
COCKNEY REJECTS Hits vol 1//
Hits vol 2 67F
Hits vol 3//Power and glory 70F
CAMEL Breathless//Mirage//
I can see your house//Rain dances//
Moonmadness//Snow goose//
Single factor//Nude 68F
A live record 67F
Chameleon the best of 72F
SAXON Rainbow Saxon 48F
Wheels of steel 32F
Strong arm of the law 61F
Denim and leather 61F
Live the eagle as landed 61F
Power and glory 63F
NAZARETH Fool circle 67F
Hair of dog//No mean city 58F
Razamanaz 70F
Malice in wonderland 66F
Snazz (2lp) 103F
2 x s 69F
DAVID BOWIE Uncle Arthur// 63F
Another face 68F
Hunky dory//Aladdin sane//Rare//
Man who sold...//Space oddity//
Young Americans//Changes one//
Station to station//Scary mons...//
Lodger//Pin ups//Changes two//
B.o.f.Christ F.//Golden Years 66F
The man who...+Space oddity 66F
Plays B.Brecht .....Baal 34F
Ziggy stardust//Diamond dogs//
Low//Heroes 53F
Live (2lp)//On stage (2lp) 94F
Portrait of a star (3lp) 157F
Lets dance (maxi) 34F
Let's Dance 70F
HEAVEN 17 Don't need this fascist//
Height of the fighting 35F
Let me go 42F
Penthouse and pavement//Music of quality and distribution 60F
Luxury Gap 66F
AMERICAN GRAFFITI (Bande du film + super compilation Rock)
Vol 1//2//3//4// (2lp-chaque) 84F
TALKING HEADS Fear of music//
More songs about build...//77//
Remain in light 62F
Speaking in tongues 66F
The name of this band-Live 82F
DEF LEPPARD On through... 66F
High'n'dry//Pyromania 69F
SAGA Silent night//In transit//
Saga//Images at...//Worlds apart//
Nouvel album 69F

ACDC Coffret 155F
High voltage//Dirty deeds...//
Let there be rock//Powerage//
If you want...//Highway hell 58F
Back in black 62F
Fore those about to rock 66F
Flick of the switch 66F
JOY DIVISION Love will tear us...//
Atmosphere//Transmission 35F
Closer//Unknown pleasure 60F
Still 83F
THE STRANGLERS Stranglers 67F
Black & white 51F
No more heroes//Live//Raven//
Men in black 67F
La Folie 70F
Midnight summer//Paradise 37F
Feline 62F
STIFF LITTLE FINGERS Hans//
Now then//Nobody heroes//
Go for hit 66F
Inflammable material 58F
All the best (2lp) 91F
SEX PISTOLS Some product 66F
Never mind the bollocks 58F
La grande escroquerie du... 60F
Great R'n'roll swindle (2lp) 84F
+SID VICIOUS Sings 83F
U 2 Boy 66F
October//War 69F
IRON MAIDEN Iron maiden 57F
Killers 67F
The number of the beast 70F
Women in uniform (maxi) 34F
Maiden Japan (maxi) 34F
Flight of Icarus (Picture disc) 45F
Piece of mind 70F
CULTURE Two sevens clash 58F
Harder than the rest//Cumbolo//
International herb 58F
VAN HALEN Van Halen 58F
II//Women and children first//
Fair warning 62F
Diver town 66F
THE CLASH The Clash//Give'em enough rope 62F
Black Market (25 cm-Imp.) 37F
London calling (2lp) 83F
Sandinista (3lp) 95F
Combat rock 63F
PAVLOV'S DOG Sound of bell//
Pampered menial 56F
ACCEPT Accept//I'm a rebel//
breaker//Best of 80F
Restless and wild 69F
NEW ORDER Blue monday//
Ceremony 35F
Movement 60F
Power, corruption, lies 66F
XTC Senses working overtime 35F
Great fire 44F
White music//Go 2//Black sea//
Drums and wires 58F
English settlement (2lp) 84F
Waxworks and beeswax (2lp) 84F
Mummer 66F
RUSH Finding my way//Fly by...//
Farewell to kings//2112//
Signals 69F
Moving pictures 67F
Hemisphere 58F
All the world's a stage (2lp) 131F
Archives (3lp) 131F
Exit stage left (2lp) 103F

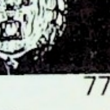
GENESIS Trick of the tail//Live//
Selling England...//Nursery cri...//
Trespass//Foxtrot//Wind and...//
And there were... 58F
Duke 66F
Abacab//Mama 69F
DIRE STRAITS Communiqué//
Down to the water line 58F
Making movies 67F
Love over gold 69F
Twisting by the pool (maxi) 34F
THE SHADOWS Shadows in Japan//
Rhythm and greens 45F
Another string of hot hits 81F
Disque d'Or 67F
Rarities 57F
Shadoogie (3lp) 137F
The Shadows 70F
Established 1958//The Shadows//
Great hits//Sounds of//More hits//
Twenty golden greats 77F
Life in the jungle 69F
Hits right up the street 51F
LEVEL 42 Early tapes 1980//
Level 42//Poursuit of accident//
Standing in the light 69F
SIOUXIE & THE BANSHEES
The Scream 63F
Join hands//Kaleidoscope 67F
The singles-Best of//Ju Ju//
A kiss in a dream house 69F
BARCLAY JAMES HARVEST
Best of 1//2//3// Chaque 57F
Baby james harvest 77F
Barclay J. Harvest//Once again//
Other short stories 81F
Time honoured...//Octoberon//
Everyone is everybody else 59F
Gone to earth//XII 63F
Eyes of the universe 67F
Live tapes (2lp) 80F
Berlin in concert//Turn of... 69F
Ring of changes 73F
LES FORBANS Chante 69F
Tout l'monde avec moi 67F
KILLING JOKE Requiem 67F
What's this for//Revelation 69F
"HA" Live (33T-25cm) 42F
Fire dances 69F
U.K. In the dead of night//Night-after night//Danger money 63F
CACTUS One way...or another//
Restriction//Ot'n'sweat 58F
THE CARS 1er//Candy O 58F
Panorama//Shake it up 62F
GEORGE BENSON In flight//
Breezin' 58F
Give me the night 62F
Collection (2lp) 89F
Week end in L.A. (2lp) 103F
Livin' inside you (2lp) 103F
In your eyes 66F
BLUES BROTHERS Briefcase...//
Best of 58F
Made in Amer...//B.o.f.B. B. 62F
EAGLES Eagles//Desperado//
On the border//One of these...//
Greatest hits vol 1 58F
Hotel california//Long run 62F
Live (2lp) 89F
Greatest hits vol 2 66F
ECHO & BUNNYMEN Porcu... 66F
Heaven up there//Crocodiles 62F
RIOT Fire down...//Restless... 62F

T-SHIRTS























1 BLONDIE
2 Peter GABRIEL
3 Kim CARNES
4 THE CLASH
5 Joe JACKSON
6 AC/DC (Angus)
7 THE CURE
8 Elvis PRESLEY
9 J.J. CALE
10 Neil YOUNG
11 Robert MITCHUM
12 STRAY CATS
13 Joan JETT
14 XTC
15 Joan JETT (nouveau)
16 Adam ANT
17 Patrick DEWAERE
18 STRAY CATS (portrait)
19 THE RAMONES
20 THE POLICE
21 Buddy HOLLY
22 PINK FLOYD (The wall)
23 Humphrey BOGART
24 VAN HALEN
25 AC/DC (logo)
26 THE STRANGLERS (aigle)
27 MOTORHEAD (logo)
28 ROLLING STONES (langue)
29 THE POLICE (aigle)
30 AC/DC (Flick...)
31 SAPHO
32 Paul Mc CARTNEY
33 JETHRO TULL
34 Jim MORRISON
35 Z Z TOP
36 Robert PLANT
37 MAMA'S BOY
38 David BOWIE (portrait)
39 MAGMA (logo)
40 ASIA (Alpha)
41 KING CRIMSON
42 MAGMA
43 TOTO
44 SIOUXIE
45 ASIA (Heat...)
46 THE PRETENDERS
47 BARCLAY JAMES HARVEST
48 David BOWIE (Let's dance)
49 James DEAN
50 HIGELIN
51 Kim WILDE
52 SAXON
53 LED ZEPPELIN
54 TELEPHONE
55 Eddy COCHRAN
56 Kate BUSH
57 Marilyn MONROE
58 SANTANA
59 THE STRANGLERS (Feline)
60 THE JAM
61 GENESIS
62 Pat BENATAR
63 SCORPIONS
64 ROCK IN (logo)
65 Woody ALLEN
66 THE FLAMIN'GROOVIES
67 KISS (logo)
68 LORDS of the NEW CHURCH
69 Rod STEWART
70 Frank ZAPPA
71 ROXY MUSIC
72 DIRE STRAITS
73 Michael SCHENKER G.
74 BARCLAY JAMES HARVEST (anneaux)
75 DEF LEPPARD
76 DIAMOND HEAD
77 ACCEPT
78 VENOM

VENTE PAR CORRESPONDANCE

BON DE COMMANDE ROCK IN C/O STARFIX 13, rue de la Cerisaie 75004 Paris

Indiquez vos nom & adresse et la liste des articles désirés. Remplissez attentivement ce bon de commande en cochant les cases de votre choix. Découpez-le, joignez votre paiement (commande + port) à l'ordre de ROCK IN.

TARIF T-SHIRT, SWEAT-SHIRT & BADGE

T-SHIRT normal	T-SHIRT sans manche	SWEAT	BADGE
1 = 60F ☐	1 = 65F ☐	1 = 105F ☐	1 = 10F ☐
3 = 175F ☐	3 = 190F ☐	3 = 300F ☐	3 = 25F ☐
Catalogue en couleurs 5F ☐			7 = 50F ☐

TAILLE: Small☐ Medium☐ Large☐ XL☐

COMMANDE MINIMUM 50 F

FRAIS DE PORT

DISQUE 30cms ou SWEAT	K7 - T-SHIRT ou 45T	SUPPLEMENTS
1 article 11F ☐	1 & 2 articles 8F ☐	Port urgent +6F ☐
2 et 3 16F ☐	3 et 4 11F ☐	Port recommandé
4 à 6 23F ☐	5 à 9 16F ☐	seul recours en cas
7 à 9 30F ☐	10 et plus 25F ☐	de perte +10F ☐
10 et + 45F ☐		

1 double album = 2 disques, 1 triple = 3, etc



GRAND CONCOURS STARFIX/SINFONIA FILMS

Le panier de Bélial serait-il la hotte du Père Noël?
Soyez les premiers à y puiser en évitant ces modestes traquenards :

– Quel est le mets favori du tendre Bélial?

– Sur quel côté Bélial est-il attaché à son frérot?

– Quel est l'effet humoristique lors de la mort du père de Bélial?

Question subsidiaire :
quel est la pointure de chaussure de Bélial?

EN CADEAU :

Une cassette vidéo du film + un tee-shirt à l'effigie (charmante !) de Bélial + une affichette *aux 10 premiers gagnants.*

Un tee-shirt + une affichette *aux 90 suivants.*

Une affichette *aux 900 suivants.*

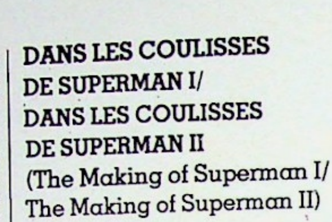
ENVOYER VOS REPONSES SUR CARTE POSTALE

A STARFIX
Concours Frère de Sang
13, rue de la Ceriseraie, 75004 Paris

LE CACHET DE LA POSTE FAISANT FOI. ARGH !


PRIX :
1er au 20e :
1 33 tours +
1 tee-shirt "Flashdance"
21e au 30e :
1 33 tours +
1 affichette du film.
31e au 50e :
1 33 tours "Flashdance".
51e au 100e :
25 places gratuites "Flashdance" pour deux personnes.
101e au 200e :
1 45 tours "Flashdance"
201e au 700e :
1 badge "Flashdance".
REPONDEZ-NOUS SUR CARTES POSTALES
A vos stylos...
ENVOYER VOS REPONSES SUR CARTE POSTALE
A STARFIX
Concours Flashdance
13, rue de la Ceriseraie, 75004 Paris
LE CACHET DE LA POSTE FAISANT FOI. ARGH !
Flashdance concours
ENCORE DES CADEAUX !
Mais attention, il faudra les gagner!
On est généreux : à partir de 2 bonnes réponses, vous avez vos chances
1) Quel est le tube (dévastateur !) de la bande musicale de FLASHDANCE qui n'est pas dans le disque ?
2) Combien de films Jennifer BEALS a-t-elle tournés auparavant ?
3) Quel est le prochain film musical très attendu, dans lequel Cynthia RHODES (l'incroyable Tina TECH de Flashdance) exhibe ses déhanchements diaboliques ?





VIDEO

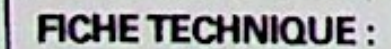
VENIN

Au départ, une très classique histoire d'enlèvement qui cafouille. Pour des raisons qu'il est inutile d'exposer ici, et d'ailleurs parfaitement invraisemblables, trois truands – deux hommes et une femme – qui projettent d'enlever le fils d'un diplomate dans sa propre maison se retrouvent coincés avec le jeune garçon et accessoirement son grand-père, cependant que la police commence un véritable siège. Ce genre de situation conduit généralement à des récits très "immobiles", mais deux éléments viennent donner quelque piquant à la sauce de *Venin :* d'abord, la présence d'acteurs très connus, sinon célèbres, comme Oliver Reed, Klaus Kinski, Susan George, Stuart Whitman, et l'extraordinaire Nicol Williamson, qui nous offre un flic anglais sorti d'une galerie de tableaux hitchcockiens ; et surtout, comme le titre l'indique, l'intrusion parmi les personnages d'un très incongru mamba noir, l'un des serpents les plus dangereux du monde. Ce charmant spécimen ne manque évidemment pas de susciter quelques cris émus chez certains spectateurs chaque fois qu'il apparaît, mais son intérêt est autre : il fait basculer l'histoire à la fois dans la comédie (à cause de son exagération même), et dans la tragédie. Il devient en effet assez vite l'image du destin, à l'aide de symboles parfois un peu gros – il est clair qu'Oliver Reed est puni par où il a péché lorsqu'il voit avec horreur le mamba remonter sous son pantalon.

La maison est alors comme la scène d'un théâtre classique, que les protagonistes ne sauraient quitter avant d'avoir réglé leurs conflits internes. La police dans la rue n'est là que pour assurer leur isolement, toutes les tentatives pour pénétrer dans la maison tournant toujours court. Le mamba – on le devine très vite – ne s'en prendra qu'aux méchants, mais peu importe : comme dans *Alien,* la question "Comment?" remplace rapidement la question "Quoi?", et le suspense vient du fait même qu'on sait à peu près à l'avance ce qui va se passer. Et le clin d'œil final, bien qu'on l'ait déjà vu mille fois dans d'autres films – avant de mourir, le mamba a eu le temps de donner naissance à un autre mamba ! –, a ici sa raison d'être : la bébête sur l'écran est là pour nous rappeler qu'on ne peut se débarrasser de la mauvaise conscience. Car, comme avait dit l'autre (Alphonse Allais?), qui connaissait les serpents : "Dieu, que le son du boa est triste au fond du corps !"



F.A.L. ■



FICHE TECHNIQUE :

VENIN (Venom). 1980. U.S.A./G.B. PROD : Martin Bregman pour "Venom Productions", "Arribage Limited". R : Piers Haggard, SC : Robert Carrington d'après le roman de Alan Schofield. PH : Gilbert Taylor, Denys Coop. DEC : Anthony Curtis. TRU : Richard Dean. MUS : Michael Kamen. Eastmancolor. 92'. Avec : Klaus Kinski (Jacmel), Oliver Reed (Dave), Sterling Hayden (Howard Anderson), Nicol Williamson (Com. Bulloch), Sarah Miles (Dr Marion Stowe), Susan George (Louise), Cornelia Sharpe (Ruth Hopkins) Lance Holcomb (Philip Hopkins), Michael Gough (David Ball).

DANS LES COULISSES DE SUPERMAN I/ DANS LES COULISSES DE SUPERMAN II

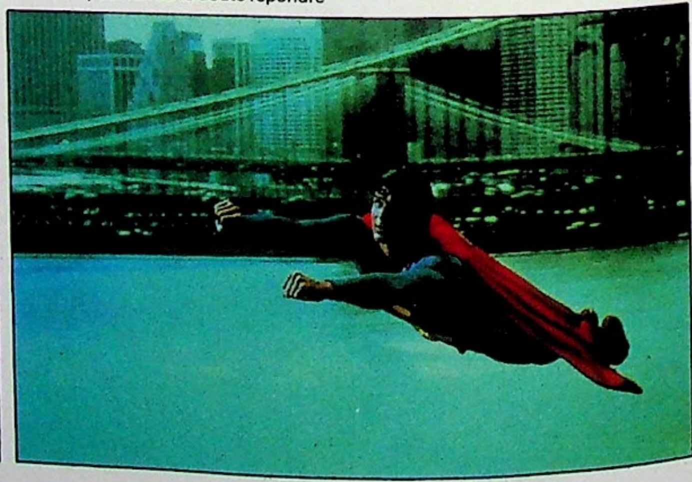
(The Making of Superman I/ The Making of Superman II)

De même que les prestidigitateurs refusent de révéler leurs trucs, les grandes productions du cinéma fantastique aiment souvent s'entourer de mystère. Il a ainsi fallu des décennies avant que soient dévoilés les trucages de *King Kong*. Plus récemment, lors du tournage de *Condorman* à Paris, les journalistes se voyaient poliment, mais fermement interdire le droit de photographier le vol de Condorman du premier étage de la Tour Eiffel jusqu'à la Seine et de mentionner l'existence de la grue et des câbles sans lesquels le cascadeur de service n'aurait jamais pu réaliser cet "exploit". Et plus récemment encore, malgré la multitude d'articles parus dans la presse à propos des trois *Superman,* on n'a jamais vu une seule photo représentant Christopher Reeve pendu au bout d'une corde ou accroché au bout d'une perche articulée. Seuls les techniciens des effets spéciaux mentionnent l'existence de tels ustensiles ; puisque ceux-ci sont au centre même de leur travail, ils pourraient fort difficilement les passer sous silence. Mais les producteurs s'obstinent à déclarer, sourire aux lèvres – mais cela change-t-il grand-chose ? –, que Christopher Reeve vole comme Superman. Pierre Spengler explique son attitude en disant que trop d'explications viendraient rompre le charme et détruire la magie. "On n'a jamais demandé à Picasso s'il mettait du jaune d'œuf dans sa peinture pour obtenir son "jaune Picasso". Ce qui compte, c'était le résultat sur la toile." Et il ajoute : "Je sais bien que Spielberg a expliqué en long et en large qu'il avait utilisé un nain et un jeune garçon privé de jambes pour interpréter le personnage d'E.T., et que cela ne l'a pas empêché d'obtenir avec son film le succès que l'on sait. Mais, personnellement, je ne suis pas d'accord avec une telle politique."

À cela, on pourrait sans doute répondre deux choses. La première est que, si le résultat sur l'écran est magique, il peut être encore plus magique lorsqu'on sait à partir de quel cheminement il a été obtenu. Le public explique souvent tout en se contentant de dire : "C'est du cinéma !", comme si l'on pouvait *tout* faire au cinéma sans aucune difficulté. La seconde, c'est que lorsqu'on prétend appliquer une politique du secret, il conviendrait de l'appliquer de façon cohérente, et ne pas vouloir gagner sur tous les tableaux en mettant sur le marché une cassette prétendant faire entrer les spectateurs dans les coulisses de *Superman I et II.*

Ce n'est pas que cette cassette soit sans intérêt aucun. Pour qui n'est jamais allé sur un plateau de cinéma, elle donne l'occasion de se faire une idée de ce qu'est un tournage ; elle montre comment un réalisateur prépare ses scènes avec les acteurs. Elle révèle les visages d'un certain nombre de gens qui traditionnellement restent dans l'ombre, ou qui sont au moins mal connus du public – les producteurs, les spécialistes des trucages. Mais les informations spécifiques sur *Superman* sont quasi inexistantes. Seule l'utilisation des maquettes dans le tournage de scènes spectaculaires fait l'objet de quelques révélations. L'essentiel, autrement dit toutes les techniques qui ont permis de faire voler Superman sur un écran (perches, câbles, trucages optiques...) ne sont jamais même évoquées. Christopher Reeve présente les différentes séquences avec la spontanéité d'une speakerine de télévision qui a répété ses enchaînements pendant trois jours. Quant à la voix off qui double le texte d'original anglais, elle accumule les débilités avec un aplomb sidérant : *Superman* serait une production d'un million de dollars – rappelons pour mémoire que *Superman I* et *Superman II* ont coûté cent sept millions de dollars ; et que fait donc le héros lorsqu'on nous dit qu'il "pénètre le bureau ovale" ? Encore un effet très spécial ? Ah ! Si *Starfix* était *Le Carnard Enchaîné,* on pourrait dire que cette cassette a les mêmes propriétés que Superman, après tout : c'est du vol !

F.A.L. ■



D'APRES LE SONDAGE ET LE QUESTIONNAIRE QUI A REMPORTE UN FRANC SUCCES PARMI VOUS, FIDELES LECTEURS, IL APPERT QU'UNE ECRASANTE MAJORITE DE LA STARFORCE LIT, NON, **DEVORE** DES BANDES DESSINEES ! VOUS LISEZ LES MENSUELS DE BD, VOUS ACHETEZ DES ALBUMS, BREF, VOUS AIMEZ LES IMAGES BARIOLEES ! BRAVO !

TOUJOURS A L'ECOUTE DE SES LECTEURS, STARFIX VEUT SAVOIR SI VOUS AIMERIEZ VOIR UNE BANDE DESSINEE DANS NOTRE MAGAZINE CHAQUE MOIS (EN PLUS DU FILM RACONTE PAR UN DESSINATEUR). LE NOMBRE DE PAGES EN SERAIT RESTREINT (DE 6 A 8). VOICI TROIS EXEMPLES DE BANDES DESSINEES QUE VOUS AIMEZ. A TITRE INDICATIF, ECRIVEZ-NOUS POUR NOUS DIRE LAQUELLE DES TROIS TROUVERAIT SA PLACE DANS STARFIX. LES VOICI :

- AVENTURES (PAR EX. : CORTO MALTESE - HUGO PRATT - EDITIONS CASTERMAN)
- WESTERN (PAR EX. : JONATHAN CARTLAND - BLANC-DUMONT - DARGAUD)
- SCIENCE-FICTION (PAR EX. : JUGE DREDD - WAGNER/BOLLAND - METAL HURLANT)

ENVOYEZ VOS LETTRES ET CARTES POSTALES A : STARFIX BD, 13 RUE DE LA CERISAIE 75004 PARIS

NOUS COMPTONS SUR VOUS POUR NOUS AIGUILLER SUR LA BONNE VOIE !



DE LA BANDE DESSINÉE DANS STARFIX ?

YAAAAOOOWW!

TELE K7. ENFIN L'HEBDO-TELE DES MAGNETOSCOPEURS!

Yaaaaoooww ! Ça y est ! Enfin ! Enfin un hebdo-télé pour ceux qui se contrefichent des cancans de la télévision et des déboires sentimentaux des speakerines !

Enfin le premier hebdo-télé des magnétoscopeurs ! Enfin Télé K 7 ! Télé K 7 propose une nouvelle formule d'hebdo-télé : tous les programmes télé de la semaine, plus tout sur le cinéma : les films de la semaine à voir ou à enregistrer sur chacune des trois chaînes, les films qui sortent en vidéo-cassettes, ceux qui sortent dans les salles, les tournages en cours, les stars qui font l'actualité, des informations, des critiques, tous les auto-collants et toutes les jaquettes pour votre vidéothèque, le tout en couleur de la première à la dernière page.

Télé K 7 c'est un ton, un contenu, des signatures. Télé K 7 c'est à la fois adulte et décontracté. Yaaaaoooww !

HARMONY



N°1 mardi 13 septembre chez votre marchand de journaux 6 F.





DRAGON'S

Armé, casqué, musclé : Dirk l'Audacieux s'apprête à affronter monstres, sorciers et chausses-trappes pour délivrer sa bien-aimée. Une animation sophistiquée et des prodiges d'imagination... Le dernier film de chez Disney ? Non, le premier jeu vidéo signé Don Bluth !

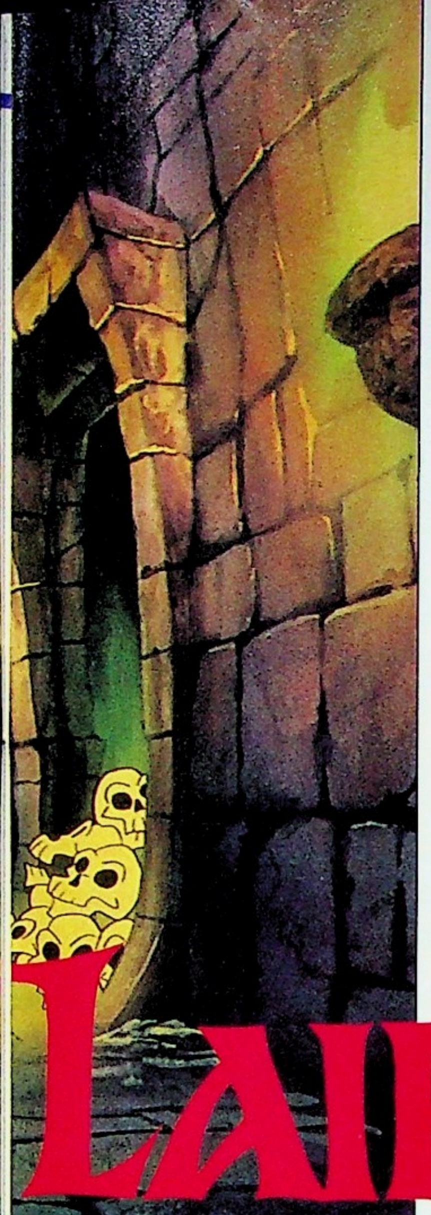
Los Angeles, été 83 – entre un séjour chez Lucasfilm et une rencontre avec Peter Hyams pour *2010, Odyssée 2,* nous – les éclaireurs de la Starforce – rôdons dans les arcades. D'un œil averti, nous inspectons les lieux. Le bondissant Q Bert nous en fait voir de toutes les couleurs, le Burger Time nous propose le premier fast food vidéo (en self service !), et le nouveau Star Wars nous embarque en pleine tranchée de la Death Star, avec des effets de perspective saisissants et une voix de Luke Skywalker plus surprenante encore. Mais la vraie nouveauté, celle qui fait fondre instantanément les pièces de 25 cents, n'est pas là. Dans un coin, un peu à l'écart, la console de Dragon's Lair attend son heure. On approche, on se laisse tenter, on appuie innocemment sur un bouton rouge (avant même d'avoir lu les instructions, fatale erreur !)... Shazam ! Nous voilà revêtus d'une armure, le sourcil froncé, le menton volontaire et l'air quelque peu benêt (mais qu'importe !), bien décidés à aller tirer la princesse Daphné des griffes du dragon qui terrorise les lieux !

Eh oui, depuis *Tron,* on n'avait pas fait mieux. Le personnage qui apparaît sur l'écran s'appelle Dirk l'Audacieux... Mais en fait, c'est nous. Mieux qu'un homme-vidéo, nous sommes devenus un authentique personnage de dessin animé, capable d'exécuter les mouvements les plus souples et les grimaces les plus dangereuses. Mais ne perdons pas de temps. A peine arrivé, il faut commencer à survivre, et ce n'est pas une mince affaire. En guise d'accueil, un monstre se précipite sur nous, une trappe nous invite à un plongeon, des rochers viennent nous rendre visite, des flammes entreprennent de nous lécher... Il faut réagir ! Avancer ou reculer, bouger à gauche ou à droite, saisir une épée ou prendre la fuite au plus vite... Avec évidemment de funestes conséquences pour le moindre faux-pas. Dans l'"Antre du Dragon", on a vite fait de se brûler les ailes !

Dragon's Lair peut être considéré comme le second long-métrage de Don Bluth. Conçu après *Brisby et le secret de NIMH,* ce jeu d'arcade a en effet nécessité un travail colossal. Pour Bluth, le principal problème à résoudre était de réaliser un jeu participatif (où le joueur incarne le personnage vu à l'écran) qui unisse l'esthétique de l'animation classique et les derniers développements de l'informatique. Appelé à la rescousse, le disque laser a apporté la solution idéale. A chaque "sillon" de ce disque correspond en effet une nouvelle situation, un nouveau décor, et, évidemment, une nouvelle série de pièges. Pour chacune de ces situations, le studio de Bluth a dû prévoir – et dessiner – tous les événements possibles, tous les déplacements envisageables, et toutes les conséquences imaginables... Si bien que l'on joue, Dirk l'Audacieux nous obéit au doigt et à l'œil, pour le meilleur et – plus fréquemment – pour le pire.

Grâce à cette technique nouvelle, Bluth a pu conférer à son jeu la même richesse visuelle qu'un dessin animé de bonne facture. Evidemment, chaque séquence est composée de scènes d'animation très brèves, enchaînées les unes aux autres par le disque laser, qui sélectionne les images apparaissant à l'écran en fonction des décisions du joueur. Mais nous sommes complètement dupes du stratagème. L'animation semble parfaitement fluide, et les transitions demeurent imperceptibles. C'est également par la variété des décors et des embûches que Dragon's Lair se distingue. Pour rejoindre sa fiancée, Dirk ne devra pas franchir moins de 42 (oui, quarante-deux !) pièces différentes, truffées de gâteries incomparables. Le chevalier, sans reproche mais avec beaucoup de peur, affronte un tourniquet qui le renvoie – brutalement – dos au mur, une tranchée où oscillent de gigantesques boulets, un torrent qui cherche à l'absorber, des goblins

LE JEU VIDEO DE DON BLUTH









qui veulent le gober, des plantes carnivores qui l'étouffent de rage, et bien d'autres désagréments que je n'ai pu expérimenter... Car, faut-il le préciser, l'auteur de ces lignes a passé le plus clair de son temps à agoniser dans les souffrances les plus atroces !

Heureusement, dans Dragon's Lair, la mort a des aspects réjouissants. Don Bluth nous offre la chance unique de périr des façons les plus extraordinaires, si ce n'est les plus nobles : enlacés par des lianes épineuses, brûlés jusqu'à la moëlle, noyés, broyés, jetés aux oubliettes, désossés... On ne s'en lasse pas !

Dragon's Lair est une petite révolution. Technique certes, mais aussi ludique. Car entrer dans un dessin animé, c'est encore plus drôle que d'en être le simple spectateur. Lancée en juillet dernier, cette fabuleuse machine est en train de conquérir les Etats-Unis. Déjà, Bluth travaille à d'autres projets de jeux vidéo. En France, on ne les verra certainement pas de sitôt.

Et dire que je n'ai même pas réussi à approcher de l'antichambre de la Princesse Daphné !

GUY DELCOURT

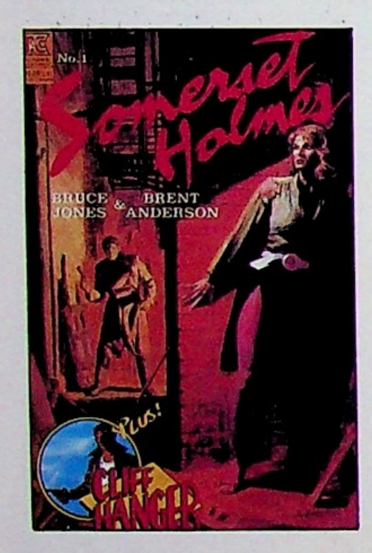
A l'extrême gauche : Dirk l'audacieux en pleine action vient de repousser une attaque de flammes infernales grâce à un habile coup d'épée.
Photo centrale : une des occasions de choix de Dirk : plusieurs passages s'offrent à notre héros ; lequel lui apportera la sécurité, et lequel une mort affreuse ?
Ci-dessus : un technicien d'effets spéciaux du studio Don Bluth rajoute à la post-production une flamme "synthétique" sur un cello... Dirk, victime de sa maladresse, périt (une fois de plus) dans d'atroces souffrances. Ici, il est victime de la chaise ensorcelée d'un cruel magicien.
En haut à droite : Don Bluth au milieu de ses créations animées : un des géants actuels de l'animation et certainement un de ses grands innovateurs pour les années à venir...
Pour finir, un cas de figure difficile à atteindre : la victoire de Dirk l'Audacieux qui profitera des bons soins de la belle princesse Daphné.





BD

SOMERSET HOLMES N° 1
(Pacific comics)
Depuis un bon bout de temps, l'horreur, la SF, l'Heroic Fantasy et les super héros monopolisaient le domaine du comic et au fil des ans, les romances, la guerre, les pirates ont quasiment disparus. Le crime, aussi.
Après Ms. Tree chez Eclipse, voici Somerset Holmes. Qu'on aime ou pas, il faut signaler ce nouveau titre à l'attention du lecteur. D'autant plus qu'il a une très bonne tenue, très professionnel, belles couleurs, beau papier, bon scénario, bon dessin. C'est Bruce Jones, écrivain exclusif de la firme et Bret Anderson (ex dessinateur du nouveau Ka-Zar) qui ont réalisé ce premier numéro. Ça se veut "cinématographique" (un peu Hitchcock, un peu Polanski, dit l'éditeur - April Campbell, qui sert de modèle au pesonnage de Somerset Holmes) et c'est réussi. Très polar. Le dessin rappelle un peu celui de Michel Crespin ("Marseil") mais en plus achevé.



En back-up feature (c'est l'histoire qui fait la seconde partie du comic) reprise d'un serial de cinéma des années 30, "Cliff Hanger", aventurier playboy, pilote et trafiquant d'armes, recréé pour le lecteur en bande dessinée par un des maîtres de cet art, Al Williamson. Sur un scénario de devinez-qui. Nous signalons l'objet, au lecteur de juger.

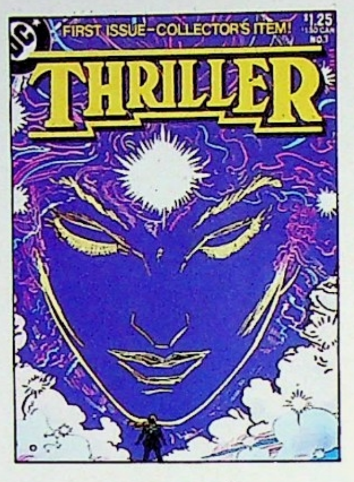
BERNI WRIGHTSON/MASTER OF THE MACABRE - N° 3
(Pacific comics)
Numéro trois de la réédition en comic book couleur des histoires de Wrightson parues chez Warren ou dans des fanzines durant les années soixante. Des chefs-d'œuvre du genre et un coloriage excellent de Steve Oliff. Déjà un artiste à redécouvrir! Comme le temps passe vite avec sa grosse gomme!

THOR N° 336/337
Walt Simonson reprend la série en main, scénario, dessin et encrage et avec maestria remet sur pied un nouveau dieu, nouveau car le marteau de Thor va changer de main. Superbe! Enfin ça bouge à Asgard.

TWISTED TALES N° 4
(Pacific comics)
Voilà une firme qui travaille pour vous, amis lecteurs! Le quatrième numéro de ce hit du comic vient de paraître : couverture et histoire principale bien horribles, dessinées par l'excellent John Bolton (voir Kull n° 2 pour admirer son excellence). On notera la langue en forme de pénis du monstre de ce récit. (Eh! C'est fini, les délires paillards, oui? NDLR).
Deux autres histoires complètent le numéro, une de suspense style underground par Don Lomax, l'autre, plus faible; par Bruce Jones - qui par ailleurs signe les trois scénarios : en voilà un qui n'est vraiment pas à court d'idées!

ECLIPSE MONTHLY N° 1
(Eclipse)
Un comic book, un vrai, un illustré! avec Marshall Rogers, Steve Ditko et ses personnages au petit chapeau, Trina Robins au style simplet et le vieux Doug Wildey dans un beau western... un peu l'équivalent de votre ancien Pilote mensuel, mais américain. Pas le même genre mais à ne pas manquer. Beau papier, Baxter bien sûr!

THRILLER N° 1
Si vous êtes un peu amateur de BD américaine sachez que Alex Toth est le dessinateur favori de Trevor von Eeden, que quand on lui parle de Krigstein, il vous répond "j'adore" d'une voix mystérieuse.
En effet le dessin de Von Eeden capte la simplicité des cases et le rythme saccadé du découpage comme l'aurait fait Krigstein dans sa période EC, mêlé aux ombres à la Toth. Le tout avec un brio digne des plus grands dessinateurs. Alors, s'agirait-il purement et simplement de plaglat? Certainement pas. Ni Kriegstein, ni Toth n'auraient pu faire ce qu'il a réussi avec *Thriller*. Il vous donne la réponse en disant lui-même que quand il voit un dessin qu'il aime, il l'incorpore à son esprit.
Thriller est né dans l'esprit de Robert Fleming qui travaillait chez D.C. C'était son premier scénario. Un jour, il vient trouver Trevor (qui venait de faire le Batman annuel) et lui montre ses écrits. Trevor, emballé, lui dit de les présenter à Dick Giordano avec qui il travaillait sur la mini-série *Green Arrow*. Dick est OK et sera leur éditeur, comblé car il aime le dessin de Trevor et se délecte du scénario de Fleming. Tout se met en place : le résultat est une merveille. Pour tout avouer c'est la première fois qu'en lisant un comic book j'ai pesté contre les pages de pub!!!
Thriller n'est ni plus ni moins que l'histoire d'une famille pas comme les autres, pas de super-héros en collants verts ou bleus, mais une famille très



spéciale tournant dans une ambiance fantastique ou les méchants, chose rare dans la BD, vous donnent des cauchemars la nuit.
Au début la série ne devait comporter que douze numéros, mais Fleming ne put s'empêcher d'imaginer des suites, ce qui fait que *Thriller* ne sera pas limité. Tant mieux. Pour une fois le slogan de couverture ne peu que se révéler exact. *"First issue-Collector's item"*. Nous rajouterons fabuleux et souhaiterons une longue vie à la série.

AMERICAN FLAGG N° 3
(First comics)
Un peu le Juge Dredd américain, mégalopole pourrie, mœurs corrompues, gangs d'assassins, an 2000, tout y est. Reuben Flagg (le héros) après une première jeunesse dans les gangs, devient ranger - l'Ordre et la Loi - sans devenir honnête, et endosse un costume de héros, bottes, revolver, super blouson et cravate dans le style des personnages de Reed Crandall chez Quality dans les années Quarante. Howard Chaykin jusque-là plutôt illustrateur de magazines fait une nouvelle entrée remarquable dans le comic strip. Il a maintenant sa place parmi les grands, cette série est excellente. (Il la définit : "Femmes, violence et patriotisme".)



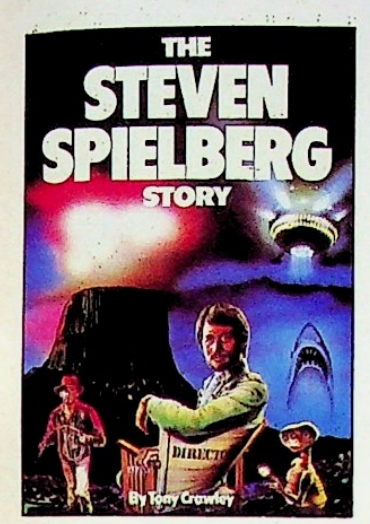
STAR RAIDERS
Le premier album de chez DC sur le modèle des *"Graphic Novels"* de chez Marvel. Dessin solide, parfois joli, mais sans grande personnalité de Garcia Lopez. Sur un scénario de E. S. Maggin très influencé par *La guerre des étoiles* avec une, voire deux, variantes. Un album pas très transcendant. De belles couleurs vives tout de même, mais tout ça manque malheureusement de noir. Un contour noir plus accentué autour des cases aurait sans doute suffi...

GORDON & ROGERS ■



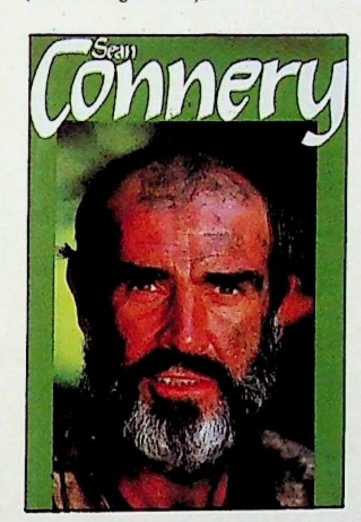
LIVRES

THE STEVEN SPIELBERG STORY,
by Tony Crawley. Zomba Books, Londres.
Cet ouvrage ne prétend pas analyser l'œuvre de Steven Spielberg. D'autres ne manqueront pas de suivre - au moins en France - qui expliqueront, décortiqueront, démonteront les symboles cachés dans le requin des *Dents de la mer*, le camion de *Duel*, ou la montagne de *Rencontres du troisième type*. Puisqu'on a déjà maintes fois comparé Spielberg à Hitchcock, on ne manquera pas de lui faire subir le même traitement critique. Mais Tony Crawley se contente plus modestement, dans la mesure où son ouvrage est le premier ouvrage à paraître sur Spielberg, de raconter l'*histoire* de celui-ci. On trouve même dans le chapitre de conclusion une phrase qui dit : "C'est Steven Spielberg qui est le véritable auteur de ce livre". Il n'en reste pas moins qu'en mettant "un peu d'ordre" dans toutes les déclarations faites ici et là par le réalisateur d'*E.T.*, en puisant son information dans d'innombrables publications, Tony Crawley a accompli ni plus ni moins qu'un travail d'historien. Et s'il s'abstient assez souvent de juger, sa simple manière de présenter les faits est en elle-même une incitation à la réflexion. Les déclarations rapportées çà et là ne sont pas en effet uniquement dues à Spielberg. Elles sont complétées par d'autres, nombreuses, venant de gens qui ont travaillé avec lui. Et la confrontation, dans la mesure même où elle n'aboutit



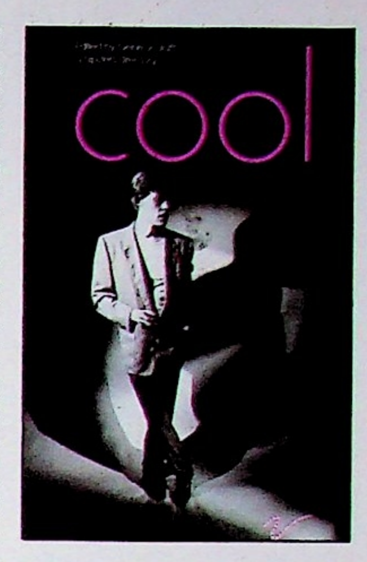
pas à l'établissement d'une vérité définitive, ne manque pas d'être passionnante : la collaboration de Paul Schrader au scénario de *Rencontres du troisième type* n'est pas la même selon qu'elle est relatée par Spielberg ou par l'intéressé. La fameux gag des *Aventuriers de l'Arche perdue*, où l'on voit Indiana Jones se débarrasser illico presto d'un virtuose du fouet en sortant son pistolet, n'a plus le même auteur suivant qu'il est évoqué par Harrison Ford ou par Spielberg.
Peut-être ces incertitudes sont-elles dues, au moins en partie, au fait que Steven Spielberg est déjà devenu un mythe tout autant qu'un cinéaste? Cette *Steven Spielberg Story*, on l'aura compris, malgré la précision scrupuleuse de son information, est autant une légende qu'une histoire...

SEAN CONNERY
A Biography by Kenneth Passingham. Sidgwick & Jackson, Londres.
En l'espace de quelques mois sont sorties deux biographies de Sean Connery. Loin de faire double emploi, elles se complètent, et si, par la force des choses, elles traitent des mêmes sujets, elles le font avec une approche différente. Le livre de Michael Feeney Callan (signalé dans *Starfix* n° 5) s'attachait avant tout à retracer la carrière d'un acteur. Celui de Kenneth Passingham s'intéresse beaucoup plus au personnage Sean Connery et ne rencontre les éléments cinématographiques que parce que la biographie passe par eux. Le nom de Richard Lester ne sera même pas mentionné lorsqu'apparaît le titre *La rose et la flèche*; *Never Say Never Again* ne fera pas l'objet d'un long développement ; les Bondophiles resteront peut-être un peu sur leur faim.
Kenneth Passingham, dans la mesure où il a connu Connery bien avant que Connery soit célèbre, insiste énormément sur tous les facteurs qui ont pu forger l'homme pour toute sa vie. Il n'est pas une page de ce livre où l'on ne parle d'argent, qu'il s'agisse de millions ou de petite monnaie. Une grande part du temps de Connery est consacrée à vérifier que tel ou tel ne l'a pas escroqué. Une telle obsession serait agaçante si elle n'était précisément une obsession, résultat d'une rupture vécue et avouée par Connery lui-même : entre l'acteur qu'il est aujourd'hui, qui exige et obtient cinq millions de dollars pour un film, et l'enfant qu'il était, se levant à cinq heures du matin pour gagner de l'argent en distribuant des bouteilles de lait avant d'aller à l'école, l'équilibre est difficile à trouver. Et le nationalisme écossais plus qu'actif de Connery, surprenant chez quelqu'un qui aujourd'hui encore incarne l'agent de Sa Gracieuse Majesté la Reine *d'Angleterre*, est un effort parmi d'autres pour vivre aujourd'hui tout en marquant que le passé n'est pas renié.
Et c'est là qu'intervient Sean Connery acteur. Marchand d'illusion peut-être, mais sans illusions sur les mythes et le temps : "L'âge arrive aussi inéluctablement que la journée de demain. Personne n'est immortel, ni moi, ni vous, ni James Bond non plus. Cette obsession qu'ont les gens de vouloir toujours paraître jeunes est parfaitement dérisoire." Evidence peut-être. Mais sans doute faut-il, pour se permettre de l'énoncer aussi clairement, avoir goûté un peu à l'immortalité. Car *James Bond 007 contre Dr. No*, c'était il y a plus de vingt ans déjà.

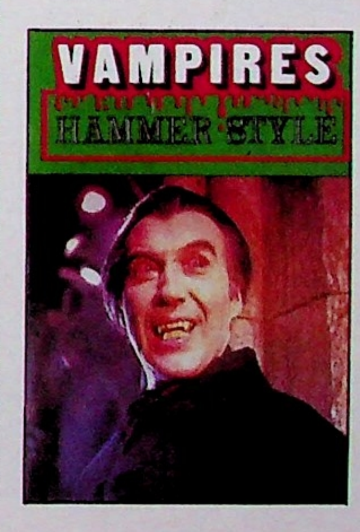


DIRTY HARRY N° 4 – THE MEXICO KILL
by Dane Hartman. New English Library.
On sait que Clint Eastwood est en train de tourner – en le réalisant lui-même – un quatrième volet de la série *Dirty Harry*, qu'il semblait pourtant avoir abandonnée avec *L'inspecteur ne renonce jamais*. Il avait même refusé le rôle de Mike Hammer dans *J'aurai ta peau* parce qu'il lui rappelait trop celui d'Harry Callahan. Mais les promesses de cinéma sont faites pour *ne pas* être tenues, surtout lorsqu'un échec semble conseiller de revenir à des sujets qui ont fait leurs preuves. De même que, dit-on, Sean Connery a signé son engagement pour *Never Say Never Again* dès que les premiers résultats, très décevants, de *Meurtres en direct* sont apparus, Clint Eastwood aurait décidé de réssusciter son Inspecteur Harry après le fiasco aux Etats-Unis de *Honky Tonk Man*.
Ce n'est cependant pas vraiment un résurrection : si Harry n'a jamais suscité des bataillons de fans à la manière de Bond ou de Spock, il s'est quand même arrangé pour rester présent par l'intermédiaire d'une série de livres écrits par Dane Hartman : quatre volumes publiés en Grande-Bretagne, mais déjà une bonne douzaine aux Etats-Unis, avec sur toutes les couvertures, un style de dessin qui reprend fidèlement le ton contrasté un peu psychédélique de l'affiche originale de *Dirty Harry*. Pour être franc, il ne semble pas qu'aucun de ces livres soit à la hauteur des scénarios des trois films d'Eastwood, mais au milieu d'intrigues quelque peu brumeuses, on retrouve toujours avec plaisir le personnage rebelle d'Harry, ses éternels démêlés avec ses supérieurs, sa frustration rageuse lorsqu'il ne peut arriver à coincer les puissants, et sa sempiternelle victoire en solitaire (ne pas oublier quand même le secours d'un bon Magnum 44 dans les situations difficiles) et son désabusement. *The Mexico Kill*, quatrième volume de la série, oppose Harry Callahan à des trafiquants d'héroïne exerçant la plus grande partie de leurs activités coupables sur l'eau, ce qui donne à l'Inspecteur l'occasion de quitter son San Francisco bien aimé pour descendre vers le sud et déclencher quelques vagues inattendues dans les eaux du Pacifique. Le Père Nick ne s'en remettra pas ! Callahan lui montrera que l'héroïne n'est pas toujours du côté des héros.
A lire donc en attendant le quatrième *Dirty Harry* au cinéma, intitulé non sans humour *Sudden Impact*. L'impact en question n'est pas tant celui des balles du Magnum 44 que celui du film sur les spectateurs qu'Eastwood espère cette fois attirer en masse. A suivre.

COOL – A HIPSTER'S DIRECTORY
Edited by Gene Sculatti. Vermilion, Londres.
L'homme *cool* n'est pas seulement celui qui profite de la bombe atomique tombée à côté de lui pour allumer sa cigarette. C'est bien, mais ce n'est pas assez. L'homme *cool* doit avoir des principes *cool*, une culture *cool*, des vêtements *cool*, des adresses *cool* qui lui permettront d'accéder à la *cool way of life*.
Cela posé, reste à faire la différence entre ce qui est *cool* et ce qui ne l'est pas. L'*uncool*, nous dit la préface, se fait aujourd'hui si envahissant qu'un guide est devenu nécessaire pour retrouver l'essence du *cool, the coolest of the cool*. D'abord quelques exemples simples, peut-être : dans le rôle de James Bond, Sean Connery était *cool*; Roger Moore ne l'est pas ; Napoleon Solo, dans *Des agents très spéciaux*, était *cool*; le Prisonnier, dans la série télévisée du même nom, encore plus.
Tout cela, on l'a compris, n'est peut-être pas vraiment sérieux dans son principe, mais conduit paradoxalement à un résultat étonnant et non négligeable. Listes méthodiques de films, de disques, de livres, d'émissions de télévision , de bandes dessinées ; répertoires de voitures selon leurs formes. L'ensemble est bien entendu positivement décadent, mais brosse un tableau pertinent, quoique partiel, de la culture populaire américaine des années cinquante à aujourd'hui. S'y rencontrent, au hasard des dossiers, le philosophe présocratique Héraclite et l'auteur de polars Jim Thompson, Nabokov et les *E.C. Comics*. Deux cent seize pages en tout, mais une mine de renseignements.
Pour être vraiment très à la *cool*.



VAMPIRES HAMMER STYLE,
by Robert Marrero. RGM Publications, Florida.
La chute de la Maison Hammer a été dure et définitive. Mais aussi inexplicable. Pourquoi la machine s'est-elle arrêtée pratiquement tout d'un coup vers le milieu des années soixante-dix, alors qu'elle venait de produire des chefs-d'œuvre comme *Une messe pour Dracula* ou *Le retour de Frankenstein?* Mystère. Elle laisse en tout cas assez de beaux souvenirs pour rester encore très vivante dans l'esprit de toute une génération de fans, et *Vampires Hammer Style*, qui, comme l'indique son titre, entend recenser tous les films de





LIVRES

vampires de la Hammer – avec quelques incursions dans quelques productions modernes qui sont d'une certaine manière leurs héritières – viendra combler plus d'un cœur nostalgique. Nombreuses photos noir et blanc, et quelques photos couleur. Un texte qui ne prétend pas être brillant, mais honnête et précis presque à l'excès. On regrette toutefois l'absence de fiches techniques.
(Ouvrage à commander directement auprès de l'éditeur, pour la modique somme de $ 4.25, en écrivant à l'adresse suivante : RGM Publications, H-28 Miriam Street, KEY WEST, FL 33040, U.S.A.)

LE DRAGON, DU LAC DE FEU
par Warland Drew. Traduit de l'américain par le Starfixer en chef Doug Headline. Editions J'Ai Lu.
Réédition en poche de la *novelization* d'un Disney déjà quelque peu oublié. Comme beaucoup d'autres Disney des cuvées récentes, ce fut d'ailleurs bien plus un échec qu'un succès. En l'occurrence, cela tenait sans doute au fait qu'il n'y avait pas de vrai héros dans l'histoire, le vainqueur du dragon qui sème la terreur dans une contrée moyenâgeuse ne devant sa puissance et son triomphe qu'à l'intervention d'une force cachée qui se révèle dans le dénouement. Erreur psychologique vis-à-vis du public, qui raffole des pleutres qui se transforment en héros, mais déteste le schéma inverse. Pourtant ce conte ne manquait pas d'un certain charme un peu désuet, que cette adaptation romanesque a su rendre avec beaucoup de force, les mots convenant peut-être encore mieux au sujet que les images.

F.A.L. ■



VIDEO CLIPS

Si le royaume du vidéo-clip devait un jour sacrer un souverain, son nom serait sans conteste Russel Mulcahy. Il est omniprésent. Il réalise non seulement les meilleures bandes de promotion, à la fois inventives, imagées, parfaites techniquement, alliant le tempo du montage au rythme de la musique, mais il crée aussi les modes, impose de nouveaux standards visuels. Ses imitateurs sont nombreux, mais aucun n'a encore réussi à transcender le gimmick pour aboutir à une œuvre totalement personnelle. Mulcahy est un peu le Sir Alfred Hichcock du clip. Quelqu'un qui a tout inventé avant les autres, exploite ses idées à leur potentiel optimal, puis repart vers de nouveaux horizons, de nouvelles expériences...
Le "scope" (le format uniquement, puisqu'il n'est pas question d'anamorphose), c'est lui, avec Ultravox.





Les différentes histoires qui s'entremêlent, c'est encore lui, avec "Gipsy" de Fleetwood Mac.
Un plan unique avec plusieurs actions parallèles, c'est lui aussi, avec "Take the L" des Motels.
Jouer avec le cadre, le faire bouger, varier, dans l'espace de l'écran télévisé, c'est toujours lui, avec "Rio" de Duran Duran.
L'utilisation du noir et blanc, c'est (devinez?) lui une fois de plus, avec "Allentown" de Billy Joel.
Et coup sur coup, voici qu'arrivent trois des plus belles vidéos qu'il ait jamais mises en scène...
Dans "Is There Something I Should Know?", Russel Mulcahy approfondit les techniques utilisées dans "Rio" du même Duran Duran. Dans un monde résolument ésotérique, irréellement bleuté, le groupe évolue sur un amas





de cubes en escalier qui ne mène nulle part. Un univers tout en volumes et en barres, un monde surréaliste où rebondit une balle rouge énigmatique... Mulcahy va encore plus loin dans son traitement de cadres mobiles, régis par des lois et une logique internes. L'image se fractionne, se multiplie, joue des caches et du noir avec une aisance déroutante.
Pour "I'm Still Standing", Russell Mulcahy fait aussi varier l'espace. Alternant dans le scope ultra large et le plein écran, Elton John s'entoure de jeunes danseurs (ce qui ne peut que lui plaire) et de gracieuses danseuses (à la satisfaction des spectateurs). Les maquillages corporels sont frappants, la profondeur de champ maximale, et les badauds de Cannes et de Nice ont l'œil ébahi par tant de débauche visuelle.
"I Guess that's What They Call the Blues" est d'un registre totalement différent. Elton John toujours, mais plus de tape à l'œil, de désir de surprendre... Mulcahy réalise un clip profondément nostalgique, plus cinématographique dans son propos. Dans les années 50, un jeune homme faisant son service militaire songe à son existence quotidienne, au rock naissant et à sa petite amie. Une splendide idée de Keith Williams (tout comme la précédente), le concepteur favori du réalisateur, qui laisse beaucoup espérer du long-métrage que prépare Mulcahy en Australie. Après celle des publicitaires, l'invasion probable des metteurs en scène venus du clip est imminente...



QUARTERFLASH : "Take Me to Heart" (CBS). Une chanteuse saxophoniste et l'idée de reprendre les mannequins qui ornent la pochette du dernier disque du groupe, sont les deux éléments principaux de ce clip. Une vendeuse arrange la vitrine de sa boutique. Elle épie aussi un jeune bellâtre blond qui habite en face de chez elle. Pour couronner le tout, son appartement est transformé en atelier de maquillage et d'habillement pour mannequins...
En l'espace de deux albums et deux vidéos (avec "Harden My Heart"), Quarterflash se singularise par un son un peu à part, et une recherche visuelle personnelle. Après la succession d'ambiances étalées le long d'un couloir, le groupe s'intéresse à une situation presque cornélienne (elle l'aime, il ne la connaît pas...). La solution du dilemme : dans le dernier plan. Pas avant! Et la réalisation n'existe que pour donner toute sa force à cette ultime image, glissant un indice ici, laissant entendre autre chose là. La réussite aurait été totale sans l'intermède inutile et fade (dans le cadre de la mise en scène) du solo de sax inévitable chez Quarterflash...



IRON MAIDEN : "Flight of Icarus" (Pathé Marconi).
1) Iron Maiden est un groupe de hard rock.
2) Les clips des groupes de hard rock sont très souvent inexistants et inintéressants, les musiciens songeant qu'il suffit de les voir s'exciter sur une scène pour crier au délire.



3) Ces vérités étant énoncées, Iron Maiden est un peu l'exception qui vient confirmer la règle. Un tout petit peu seulement. Il y a des idées, souvent mal exploitées, mais des idées quand même... "Run to the Hills", la précédente, qui se servait d'extraits d'un western muet hilarant, était assez sympathique. "Flight of Icarus", par contre, est presque complètement loupée. Que dire à un groupe qui repique des trucs à tout le monde, à Russel

Mulcahy (l'écran fractionné), à Led Zeppelin (l'ermite encapuchonné de "Stairway to Heaven"), au J. Geils Band (un coup de baguette sur le sable au lieu d'un tom rempli de lait dans "centerfold"
4) Réponse : copieurs !
5) Et vous n'aurez pas tort !!

HEAVEN 17 : "Temptation" (Virgin). Suite au n° 2 de Starfix : la nouvelle vidéo de Heaven 17. Le groupe est toujours aussi new-wave anglaise, électronique, synthétique, mais pas artificiel. Moins désespéré sans doute (Londres n'est plus dévasté par une crise énergétique), plus mystique peut-être... En tout cas, toujours aussi bizarre, expressionniste même ! Les images parlent toutes seules. Dans un décor qui fait penser au *Cabinet du Dr Caligari*, aux angles torturés, des pinceaux de lumière illuminent le chanteur professant derrière un pupitre d'église. Une femme se transforme en diva vêtu d'une robe du soir pailletée. Le noir et blanc est encore manifeste, mais sous l'apparence d'une photographie découpée qu'on reconstitue en couleurs... Le tout est moins fort



que "Let Me Go", moins étonnant, moins efficace, en grande partie à cause d'un morceau musicalement plus faible. Mais cela n'empêche pas d'attendre une fois encore avec impatience le prochain clip du groupe... Les plaisirs sont si rares de nos jours.

DOMINIQUE MONROCQ ■

DISQUES

MUSIQUE DE FILMS

OCTOPUSSY
A & M Records, AMLX 64967
Bonne et mauvaise nouvelle. C'est John Barry qui est revenu composer la musique du dernier *James Bond,* et nul n'a jamais su comme lui écrire la musique des *Bond. Goldfinger,* chanté par Shirley Bassey, c'était lui. *Diamonds Are Forever,* par la même, c'était lui aussi. Certes, Bill Conti et Marvin Hamlisch ont rempli leur tâche fort honorablement, le premier pour *Rien que pour vos yeux,* le second pour *L'espion qui m'aimait,* mais ni l'un ni l'autre n'avaient composé une musique qui, en trois notes, criait son caractère bon-



dien comme celle de Barry. Attentes ponctuées de répétitions dans les aigus. Reprises dans les graves. Cuivres bouchés. Dans la partition aussi, *Bond is back !*
Mais c'est là que réside également la faiblesse de l'entreprise. Elle est dépourvue de toute originalité. Ayant mis ses ponctuations au point une fois pour toutes, Barry ne se donne plus la peine d'imaginer des *phrases.* Et la chanson du générique, malgré son titre pompeux *All Time High,* est d'une platitude désespérante. On pourra dire évidemment que Barry ne fait que suivre l'affaiblissement de la série depuis quelques années, mais est-ce une excuse ?

F.A.L. ■

BLUE THUNDER
(MCA imporation SBA).
La nuit, profonde et tranquille. Le silence. Graduellement, invisible, un bruit sourd trouble l'air. Pulsations mécaniques accompagnées du sifflement aigu de grandes faux tranchant l'atmosphère surchargée de pollution. Un faisceau lumineux perce l'obscurité, arrachant à l'anonymat des ténèbres



les terrains vagues, les chantiers, les planques minables où se terrent les voleurs et agresseurs de tout poil pourchassés par la police. Le Tonnerre de Feu est là, caché dans les cieux, et veille sur votre sécurité...
Rarement un film de fiction aura autant dû à sa bande son. Surtout à son accompagnement musical... Le chuintement des pales d'hélicoptère, c'est de la musique. Authentique. Un son qui ponctue l'action tout comme les coups de tonnerre et les grondements de l'orage rythmaient celle du **FRANKENSTEIN** de James Whale, mais un son artificiel, né de la technologie du synthétiseur. Il est loin le temps où on hésitait à qualifier de "musique" la partition de **PLANETE INTERDITE**. Toute composition électronique a maintenant droit de cité dans le monde cinématographique, qu'elle soit exclusive (les films de Carpenter par exemple) ou bien partielle, mêlée aux accords d'un orchestre "classique" **(TRON)**. C'est pour cette dernière solution qu'a opté Arthur Rubinstein, reprenant les mêmes arguments que Wendy Carlos : établir un contraste entre le héros solitaire et l'univers dépersonnalisé, automatisé de ses adversaires...
Une musique d'action pour un film d'action ! Du suspense ! Du brio ! De la majesté ! Le "Main Title" fait songer à l'ouverture de **QUAND LES AIGLES ATTAQUENT** de Ron Goodwin, la poursuite acharnée sous les ponts de Los Angeles ("River Chase") nous ramène à l'ambiance de **CAPRICORN ONE** de Goldsmith où – hasard ? – on trouvait aussi des hélicoptères... Un piano hésitant ("Kate's Theme"), des claviers révélateurs ("Thermographics"), une symbiose splendide ("Theme from Blue Thunder") : l'essentiel pour comprendre que la musique idéale pour hélico et mitrailleuse lourde ne se limite pas aux Doors et à Richard Wagner !!
BLUE THUNDER est un disque indispensable. Voici neuf raisons pour le prouver :
- vous adorez le film,
- votre casque intégral ressemble à celui de Roy Scheider,
- vous vous prenez pour Thor,
- vous fabriquez des ailes en carton depuis votre plus tendre enfance pour voler,
- vous rêvez d'un Watergate français,
- vous êtes conducteur de train,
- votre télescope vous permet d'observer vos voisins la nuit,
- vous désirez écouter une version dansante d'un thème principal d'un film aussi belle que celle de **RENCONTRES DU 3° TYPE** de John Williams,
- vous n'appartenez à aucune de ces catégories, mais vous vous sentez malgré tout obligé d'acheter le disque. Personne ne le regrettera...

John Barry, ce n'est pas uniquement les films de James Bond ! C'est aussi un des compositeurs les plus lyriques actuellement, un des plus attachés aux états d'âme, aux émotions des personnages animés sur l'écran. Qu'on se souvienne de **LA VALLEE PERDUE** ou de **LA ROSE ET LA FLECHE**... **FRANCES** (Southern Cross Records SCRS 1001, imp. Média 7) ne fait pas exception à cette règle. Avec un thème principal où prédominent piano et cordes, John Barry transcrit l'évolution désastreuse de l'actrice égarée dans le *glamour* hollywoodien pour échapper à une mère plus que possessive. Une musique toute en contradictions d'atmosphère, où l'espoir de réussir ("Frances") fait place aux conflits familiaux et l'internement ("Okay Dad; mother shut up !", "Frances and Doc"), d'où naîtra un nouvel espoir ("Things are going to be slow from now on.").
Pour ceux qui ne seraient pas encore satisfaits, il existe également une édition française de la musique du même John Barry pour **LES AVENTURIERS DU BOUT DU MONDE (HIGH ROAD TO CHINA**, SNP Eurogram CL 2002). Là, Barry s'intéresse surtout à un Love Theme romantique, qu'il utilise de façon marquante pour le "Main Title". Comme d'habitude, les cuivres sont réservés aux scènes de combat ("Waziri village attack and escape", "Von Kern's attack"). Pour un film d'amour et d'aventure, que demander de plus ?



Ennio Morricone a beau posséder une filmographie impressionnante, cela ne l'empêche pas de continuer à travailler régulièrement. Touche à tout habile, il s'intéresse à n'importe quel genre de cinéma, du giallo sombre **(L'OISEAU AU PLUMAGE DE CRISTAL)** au western **(LE GRAND SILENCE)**, de la science-fiction horrifique **(THE THING)** à la dénonciation politique **(ENQUETE SUR UN CITOYEN AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON)**, avec la même facilité déconcertante. En attendant **MARCO POLO** qui ne devrait pas tarder, General Music propose de nous faire patienter avec ses compositions pour **NANA** et, surtout, **LE TRESOR DES QUATRE COURONNES (TREASURE OF THE FOUR CROWNS)** (803053 dist. WEA). Seul élément véritablement notable du film de Ferdinando Baldi, la partition de Morricone donne tout son relief (sans jeu de mot) à une action mouvementée. Tony Anthony est toujours aussi impassible, le spectateur esquive jets de flamme et projectiles divers dirigés au plus profond de son fauteuil, et l'orchestre fait vibrer les bass-reflex des enceintes cachées derrière l'écran. Morricone n'est pas au meilleur de sa forme, mais le résultat est fort agréable à écouter, notamment le thème central ("Crowning Glory", "The Final Act"). Le film fut un échec commercial, soit. Attardez-vous donc sur cet album, il mérite le déplacement.

DOMINIQUE MONROCQ ■

ROCK

BRIAN ENO
Apollo Atmosphères & Soundtraks
813535 - 1 POL 365 (Polydor)
Brian Eno est, on le sait, un petit génie. Il suffit qu'il accompagne un Bowie ou un Byrne (Talking Heads) pour que ceux-ci produisent les meilleures partitions de leur carrière.
Eno seul fait souvent dans l'expérimental. Son dernier disque est la B.O. d'un film sur l'expédition Apollo. A tous les coups un film expérimental. Et à tous les coups, le disque est à l'image

ROCK

du film. Un peu difficile d'accès sur les bords, mais extraordinairement envoûtant dans le fond. Il s'agit vraiment là d'une musique spatiale (essayez d'oublier le côté un peu ringard du mot)...

NICOLAS BOUKRIEF ■

MARILLION
script for a jester's tear
(Pathé Marconi/EMI).

Au milieu des vagues du funk débilitant et d'une new-wave de plus en plus préfabriquée, un véritable bain de fraîcheur nous arrive de Grande-Bretagne. Marillion, c'est un retour aux sources de la grandeur du rock anglais des années 70, à une musique tangible qui ne connaissait pas encore les boîtes à rythmes, à des textes pensés, écrits, réfléchis... Marillion est à Genesis ce que la prestation scénique de Mari Wilson est aux Suprêmes ! Une inspiration réelle, une recréation fidèle mais point servile... Mais cette approche qu'on pourrait qualifier de "rétro" n'est en aucun cas un pas en arrière. Face à un groupe qui n'est plus que l'ombre de lui-même, où Peter Gabriel explore ses obsessions rythmiques, Collins fluctue à tous vents, prêtant sa batterie à tout le monde, Hackett stagne dans une carrière solo lénifiante, et Tony Banks tente de se faire un nom à lui tout seul, Marillion plonge ses racines dans l'époque d'un Genesis au top niveau de sa forme. "Script for a jester's tear" est précisément l'équivalent d'un "Nursery Cryme" ou d'un "Fox-trot". Avec la même volonté de conceptualiser la pochette, la même ambiance musicale fluide, la même recherche littéraire. En prime, deux lignes de "Yesterday" (la clef de l'album ?) et une réponse à la psychologie torturée de Roger Waters dans "The Wall" dont le groupe préfère se souvenir dans "Saucerful of secrets"... Marillion... Un nom dont on entendra parler dans l'avenir. C'est certain !

BAUHAUS :
Burning from the Inside
(Virgin).

Pour beaucoup, Bauhaus était un point imaginaire situé quelque part sur une ligne droite reliant l'après-punk à David Bowie. Après tout, Bauhaus c'était une splendide reprise de "Ziggy Stardust", c'était Peter Murphy, le chanteur qualifié de "Bowie des années 80", c'était aussi le début des *Prédateurs*... Eh bien, c'est fini ! n-i ni !!

Depuis ses débuts, le groupe chante le présent, la réalité quotidienne, la vie urbaine et son déploiement architectural (avec un tel nom...). Maintenant, Bauhaus allonge la durée de ses titres, s'enveloppe de plus en plus dans une aura instrumentale incantatoire ("King Volcano), mais n'a rien perdu de sa vitalité sombre, de sa folle vision de l'extérieur.
"Quelqu'un a tué la nostalgie dans le dos/Quelqu'un a tué notre innocence" ("Who killed Mr Moonlight ?").
Avec cette œuvre qui s'achève, où trouver le salut ?

DOMINIQUE MONROCQ ■

RENTREE ROCK !

C'est sous le signe du hard-rock que la starforce va se ruer dans les salles de concert dans les jours qui viennent. Pas qu'on veuille prendre l'habitude de vous donner les dates de concert (sauf si vous nous le demandez : écrivez-nous pour nous dire si ça vous intéresse). Hein, quoi, on n'est pas rock et folk, ici ! Mais ce mois-ci il y a tellement de bonnes choses dans les salles pleines de bruit et de fureur, que ça méritait d'être signalé.
Après le grand retour du *Blue Oyster Cult*, leurs vieux potes du *Black Sabbath* seront à Paris au Pavillon Baltard les 28, 29 et 30/9. Et ça, c'est avant l'arrivée des vieux tanks régénérés du rock : *Kiss* qui ne saurait tarder à exploser par ici !
Les *Stranglers* à Toulouse le 26, à Bordeaux les 27 et 28, à Paris le 29, et à Lille le 30, et après ça, les fauves continuent leur tournée en octobre : Rennes, Rouen, Clermont, Lyon, Aix, Montpellier au rythme d'un par jour du 1 au 6/10.
Police va matraquer Lyon (20/9), Paris (21/9), Nantes (22/9), Dijon (24/9), Fréjus (25/9), Toulouse (27/9), Bordeaux (28/9), Strasbourg (3/10). A Paris au Palace le 22 septembre, on verra le *Gang of Four* et le 21 (la veille), les idoles de Nicolas Boukrief, les irremplaçables *Talking Heads*. Et j'allais oublier les *Stray Cats* en pleine forme (SVP) à Lille, Paris, Lyon, Nice, Montpellier, Clermont-Ferrand, et Annecy, un par jour du 23 au 30 et dans l'ordre indiqué, à vous de faire le calcul pour voir quand ça se passe près de chez vous. Quant aux fanas du rock anglais, les *London Cowboys* auront sans doute précédé les *Inmates* qui passent à Paris au Gibus les 23 et 24 Septembre. Il y en a d'autres, mais ça fait déjà une sacrée rentrée, les enfants ! Il n'y manque qu'un petit concert de *Blondie*, ah, enfin, c'est la vie !

Hervé Action Man DEPLASSE ■



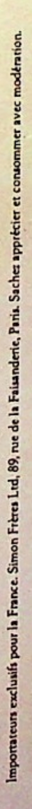
SELECTION OFFICIELLE
DU FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE 82

Superstition

PRIEZ POUR QUE LES SUPERSTITIONS NE DEVIENNENT D'EFFROYABLES REALITES




Sans le Rouge rien ne va plus
Johnnie Walker
Red Label
Old Scotch Whisky
John Walker & Sons Ltd. Kilmarnock, Scotland
Produce of Scotland
Red Label


Importateurs exclusifs pour la France. Simon Frères Ltd, 89, rue de la Faisanderie, Paris. Sachez apprécier et consommer avec modération.